

Numéro 14 / Année 2020

Synergies pays riverains de la Baltique

Revue du GERFLINT

Varia

Coordonné par Ana-Maria Cozma

Synergies pays riverains de la Baltique

Numéro 14 / Année 2020

Varia

Coordonné par Ana-Maria Cozma



REVUE DU GERFLINT
2020

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies pays riverains de la Baltique est une revue française et francophone de recherche en sciences humaines particulièrement ouverte aux travaux relevant de l'ensemble des sciences de la communication et du langage, de la diffusion comme de la transmission des langues et des cultures. La revue est également ouverte à l'interdisciplinarité et notamment aux chercheurs issus des sciences sociales.

Sa vocation est de mettre en œuvre, dans les pays riverains de la Baltique (Allemagne, Danemark, Estonie, Finlande, Lettonie, Lituanie, Pologne, Russie, Suède) le *Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau* du GERFLINT, Groupe d'Etudes et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie des articles dans cette langue, mais sans exclusive linguistique et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones de son espace géographique dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants : défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, adoption d'une large couverture disciplinaire, aide aux jeunes chercheurs, formation à l'écriture scientifique francophone, veille sur la qualité scientifique des travaux.

Libre Accès et Copyright : © **Synergies pays riverains de la Baltique** est une revue éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code français de la Propriété Intellectuelle. La Rédaction de *Synergies pays riverains de la Baltique*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Conformément aux règles déontologiques et éthiques du domaine de la Recherche, toute fraude scientifique (plagiat, auto-plagiat, retrait inopiné de proposition d'article sans en informer dûment la Rédaction) sera communiquée à l'entourage universitaire et professionnel du signataire de la proposition d'article. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité : annuelle

ISSN 1768-2649 / ISSN en ligne 2261-2769

Directeur de publication

Jacques Cortès, Professeur émérite, Université de Rouen Normandie, France

Coordination éditoriale générale et révision du numéro

Sophie Aubin, Universitat de València, Espagne

Rédactrice en chef

Ana-Maria Cozma, Université de Turku, Finlande

Rédactrice en chef adjointe

Aleksandra Ljalikova, Université de Tallinn, Estonie

Secrétaire de rédaction

Kateryn Mänd, Université de Tallinn, Estonie

Titulaire et Éditeur : GERFLINT

Siège en France

GERFLINT

17, rue de la Ronde mare

Le Buisson Chevalier

27240 Sylvains-les-Moulins - France

www.gerflint.fr

gerflint.edition@gmail.com

Siège de la Rédaction

Université de Tallinn

Institut de langues et cultures germaniques et romanes

Narva mnt. 29, 10120, Estonie.

Contact : synergies.baltique@gmail.com

Comité scientifique

Guillaume Carbou (Université de Bordeaux, France), Alicja Kacprzak (Université de Lodz, Pologne), Olli-Philippe Lautenbacher (Université d'Helsinki, Finlande), Kaia Sisask (Université de Tallinn, Estonie), Anu Treikelder (Université de Tartu, Estonie), Jelena Vladimirska (Université de Riga, Lettonie).

Comité de lecture pour ce numéro

David Chataignier (Université Åbo Akademi, Finlande), Mervi Helkkula (Université de Helsinki, Finlande), Lotta Lehti (Université de Helsinki, Finlande), Xavier Martin (Université de Oulu, Finlande), Didier Plassard (Université Paul-Valéry Montpellier 3, France), Antonio Sciacovelli (Université de Turku, Finlande).

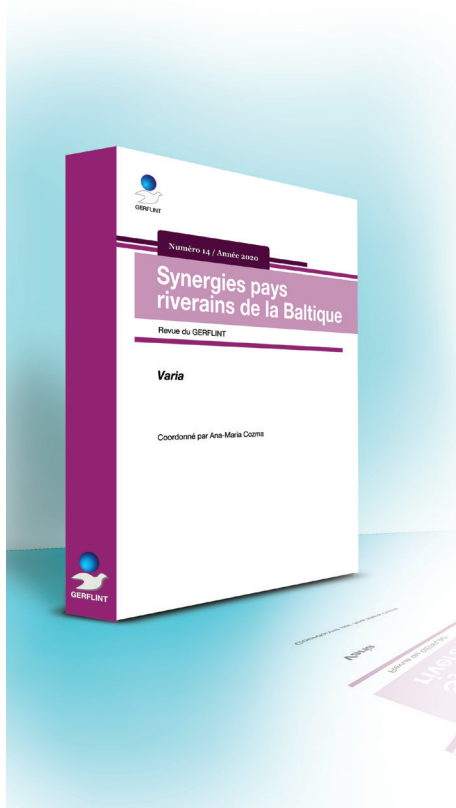
Patronages et partenariats

Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (FMSH *Recherche & prospective*), Sciences Po Lyon (Partenariat institutionnel pour Mir@bel), EBSCO Publishing (EDS), ProQuest, Ambassade de France en Estonie (Institut Français de Tallinn), Université de Tallinn.

Numéro financé par le GERFLINT.

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies pays riverains de la Baltique n° 14 / 2020
<https://gerflint.fr/synergies-pays-riverains-de-la-baltique>



Indexations et références

ABES (SUDOC)
Data.bnf.fr
EbscoHost (Communication Source)
Ent'revues
ERIH PLUS
Héloïse
Index Copernicus
ISSN Portal / ROAD
JournalSeek
JUFO (Publication Forum, Finlande)
Lin|gu|is|tik portal
LISEO (France éducation international)
MIAR
MLA
Mir@bel
ProQuest Central
SHERPA-RoMEO
Ulrichsweb
ZDB

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage
- Littératures francophones
- Didactologie-didactique de la langue-culture française et des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité



Synergies pays riverains de la Baltique n° 14 / 2020
ISSN 1768-2649 / ISSN en ligne 2261-2769

Varia

Coordonné par Ana-Maria Cozma

👁️ Sommaire 👁️

Ana-Maria Cozma	7
Introduction	
Maarit Mutta, Susanna Salminen	11
Les séquences préfabriquées dans la production écrite dans le cas de scripteurs finnophones de français et suédois L2	
Merilyn Meristo	27
La satisfaction des besoins psychologiques fondamentaux et la motivation pour apprendre le français langue étrangère chez des étudiants estoniens universitaires	
Mélanie Bucharth	41
Amin Maalouf : un écrivain médiateur ? Ethos discursif et argumentation dans <i>Les Identités meurtrières</i>	
Maria Einman	55
La compassion dans le théâtre français de l'entre-deux-guerres. Perspectives dramatiques, perspectives critiques	
Kaia Sisask	73
De la boutique du brocanteur au monde-magasin. Le rôle des objets dans <i>La Peau de chagrin</i> de Balzac et <i>La Tentation de Saint Antoine</i> de Flaubert	
Ülo Siirak	87
La valorisation de la langue et de la littérature françaises à travers un commentaire : le cas du commentaire de Marc-Antoine Muret du premier livre des <i>Amours</i> de Pierre de Ronsard	
Comptes rendus	
Johanna Isosävi	105
<i>Kielentutkimuksen menetelmiä I-IV</i> (Méthodes de la recherche en linguistique I-IV)	
Aurélie Marsily	109
Tuuli Holttinen, <i>Le développement des requêtes en langue étrangère.</i> <i>Comparison entre le français L2, le finnois L1 et le français L1</i> , Thèse de doctorat	

Virgile Reiter	115
<i>Susanna Hakulinen, Idéologies linguistiques dans l'enseignement et l'apprentissage du suédois et du finnois. Étude ethnographique en contexte universitaire en France, en Suède et en Finlande, Thèse de doctorat</i>	

Annexes

Profils des contributeurs	121
Projet pour le numéro 15 / 2021	125
Consignes aux auteurs.....	129
Publications du GERFLINT.....	133



GERFLINT

SSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Introduction

Ana-Maria Cozma

Université de Turku, Finlande

anacoz@utu.fi

Ce numéro *Varia* réunit des articles qui portent bien sur des sujets divers. Les deux premiers articles s'inscrivent dans le domaine de l'apprentissage des langues : l'un s'intéresse à la rédaction en langue étrangère, qui est abordée sous l'angle des séquences préfabriquées que le scripteur utilise de manière automatique ; l'autre s'intéresse à la motivation des apprenants, plus précisément la motivation des étudiants de français langue étrangère d'une université estonienne. Le troisième article se situe à l'intersection de l'analyse du discours, de la théorie littéraire et de l'interculturel, et étudie le livre *Les Identités meurtrières* d'Amin Maalouf. Les articles suivants s'inscrivent dans le domaine de la littérature et sont présentés dans un ordre qui va de la période littéraire la plus récente à la plus ancienne : d'abord, le théâtre français de l'entre-deux-guerres, abordé à travers le prisme de la compassion ; ensuite, le roman français du XIX^e siècle en tant que reflet de la passion collectrice de l'époque, facette illustrée par les romans *La Peau de chagrin* de Balzac et *La Tentation de Saint Antoine* de Flaubert ; enfin, le genre du commentaire à la Renaissance, illustré par le commentaire du premier livre des *Amours* de Pierre de Ronsard écrit par Marc-Antoine Muret.

Dans l'article qui ouvre ce numéro, **Maarit Mutta** et **Susanna Salminen** s'intéressent à la place qu'occupent les séquences préfabriquées (SP) dans le processus rédactionnel en langue étrangère. L'étude se base sur un corpus de rédactions (des textes en français L2 et en suédois L2 écrits par des étudiants ayant comme L1 le finnois) recueillies à l'aide du logiciel ScriptLog, qui a la particularité d'enregistrer les frappes de clavier et la durée des pauses entre les frappes. Après une discussion de la notion de SP et des différents termes qui sont employés pour parler de ce phénomène linguistique - suivie de précisions concernant l'identification des SP dans le corpus - les deux auteures présentent plus en détail leur corpus et procèdent à la catégorisation des SP qu'elles y ont repérées. Les catégories ainsi décrites et illustrées sont ensuite examinées de plus près : d'une part, en comparant les rédactions en français L2 à celles en suédois L2 et, d'autre part, en regardant l'usage qu'en fait chaque scripteur. Enfin, l'article se termine par une discussion de quelques SP

depuis la perspective des processus d'écriture auxquels ScriptLog donne accès, et souligne l'importance de prendre en considération l'existence des SP en L2.

Le deuxième article de ce numéro, écrit par **Merilyn Meristo**, s'intéresse aux étudiants de FLE de l'Université de Tallinn et traite de leur motivation en tant qu'apprenants et de la satisfaction de leurs besoins psychologiques fondamentaux. L'article commence par une brève présentation de l'enseignement du FLE à l'Université de Tallinn ; il se poursuit par une présentation de la théorie de l'autodétermination de Ryan et Deci et des notions qui lui sont centrales, à savoir les besoins psychologiques fondamentaux (d'autonomie, de compétence et d'affiliation sociale) et la motivation (intrinsèque et extrinsèque). Viennent ensuite la description succincte du recueil des données, suivie des résultats quantitatifs de l'étude et leur interprétation. Aussi bien les résultats liés aux besoins psychologiques fondamentaux que ceux liés à la motivation permettent à l'auteure de tirer des conclusions positives quant à l'enseignement dispensé et quant à la motivation des étudiants d'apprendre le français.

Dans le troisième article, **Mélanie Buchart** aborde la question de l'identité en prenant comme angle d'approche l'ethos construit par Amin Maalouf dans son livre *Les Identités meurtrières* de 1998. L'article exploite les outils de l'analyse du discours, de la théorie littéraire et de l'interculturel, pour apporter un éclairage particulier sur le livre de Maalouf. Considéré dans sa dimension argumentative, le texte est vu comme « une entreprise de didactisation » dont la finalité est d'amener le lecteur à « revoir sa conception culturaliste et unique de l'identité ». L'analyse montre comment les différentes formes d'ethos (dit, montré, préalable) se complètent et sont exploitées par Maalouf pour obtenir l'adhésion du lecteur ; elle se penche également sur le refus de la doxa, l'emploi du « nous » inclusif, la neutralisation des contre-arguments et l'effacement énonciatif.

Le quatrième article de ce numéro, écrit par **Maria Einman**, porte sur de la compassion dans le théâtre français de l'entre-deux-guerres. Plutôt que de traiter la compassion en lien avec la catharsis aristotélicienne, l'auteure décide de l'appréhender en lien avec l'espace et le regard, en tant que mouvement vers l'autre. L'étude s'appuie sur onze textes de théâtre publiés entre 1919 et 1939 dans *La Petite Illustration*, ainsi que sur des textes critiques parus dans la presse parisienne de l'époque. Le « mouvement-vers compassionnel » y est traité en deux étapes : d'abord à l'intérieur de l'espace du dialogue théâtral, entre les personnages dont la souffrance découle généralement de la séparation ou de l'incertitude (« Regards des personnages »), ensuite chez les spectateurs, à travers le jugement des critiques quant à la capacité du spectacle à émouvoir (« Regards des spectateurs »).

L'article suivant, écrit par **Kaia Sisask**, met en parallèle *La Peau de chagrin* de Balzac et *La Tentation de Saint Antoine* de Flaubert, deux œuvres d'auteurs classifiés comme réalistes, qui se caractérisent toutefois par une dimension magique ou fantastique. Les deux textes sont abordés ici sous le prisme de la prolifération d'objets curieux, étranges, qui est à mettre en rapport avec l'esprit du XIX^e siècle, marqué par la passion pour la collection et le goût pour le bizarre. L'étude est structurée en trois sections consacrées respectivement à l'objet dans les intérieurs du XIX^e siècle, à la passion collectrice qui se concrétise notamment dans les cabinets de curiosités, et à la présence des objets étranges dans les deux œuvres.

L'article de **Ûlo Siirak**, qui clôt ce numéro *Varia*, porte sur le commentaire de Marc-Antoine Muret du premier livre des *Amours* de Pierre de Ronsard. L'auteur montre que, au-delà des fonctions premières typiques de ce genre, le commentaire analysé sert d'outil pour promouvoir la nouvelle expression poétique à l'œuvre dans les *Amours* de Ronsard, ainsi que pour valoriser la langue et la littérature françaises en général. L'article commence par présenter la période de la Renaissance - qui est marquée à la fois par le retour au latin classique et par l'émergence des langues nationales - et rappelle le rôle joué par le groupe de la Pléiade, en particulier par du Bellay et Ronsard. Ensuite, une section est consacrée à Muret en tant que commentateur et à ses intentions en commentant Ronsard. L'article se termine par une ample discussion du commentaire des *Amours* de Ronsard, qui insiste sur les allusions et citations dans les sonnets de Ronsard, d'une part, et sur la nouvelle langue poétique, d'autre part.



GERFLINT

ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Les séquences préfabriquées dans la production écrite dans le cas de scripteurs finnophones de français et suédois L2

Maarit Mutta

Université de Turku, Finlande

maamut@utu.fi

<https://orcid.org/0000-0003-1227-1484>

Susanna Salminen

Université de Turku, Finlande

susanna.e.salminen@utu.fi

Reçu le 22-08-2020 / Évalué le 16-11-2020 / Accepté le 10-12-2020

Résumé

Cet article examine la manière dont les apprenants multilingues utilisent les séquences préfabriquées (SP) dans leur production écrite. Cette étude de cas analyse les productions écrites en langue étrangère, notamment en français et en suédois, de quatre apprenants finlandais au niveau universitaire (niveau Licence). Les données ont été recueillies à l'aide du logiciel *ScriptLog* permettant l'enregistrement des frappes de clavier et à l'aide des verbalisations rétrospectives avec rappel stimulé. Les résultats montrent que les apprenants produisent plus de SP en français qu'en suédois, et que les catégories des SP lexicales et des SP discursives sont les plus importantes dans les deux langues, même si leur distribution en sous-catégories varie selon les langues. Les résultats témoignent aussi des profils individuels d'utilisation des SP et soutiennent l'idée des SP automatisées facilitant les processus d'écriture.

Mots-clés : séquence préfabriquée, production écrite, apprenant multilingue, processus automatique

**Formulaic sequences in written production:
the case of Finnish learners of L2 French and Swedish**

Abstract

This article examines how multilingual learners use formulaic sequences (FS) in their written production. This case study presents the analysis of foreign language written productions, especially in French and Swedish, by four Finnish learners at university level (BA-level). The material was collected using *ScriptLog* program which records computer keystrokes and retrospective verbalisations with stimulated recall. The results show that learners produce more FS in French than in Swedish, and that the categories of lexical FS and discourse FS are the most important in both languages,

although their distribution in sub-categories varies between languages. The results also reflect individual patterns of FS use and support the idea of automaticity of using FS that facilitate the writing process.

Keywords: formulaic sequence, written production, multilingual learner, automaticity of process

Introduction

La recherche en linguistique et en psycholinguistique utilise le terme « séquence préfabriquée » pour parler de suites de mots comme à mon avis, *faire du sport*, *il y a*. Le phénomène des séquences préfabriquées (SP) intéresse les linguistes et les psycholinguistes depuis les années 60 mais sans qu'il y ait une théorie unifiée ni une terminologie commune (Myles, Cordier, 2017 ; Perez-Bettan, 2015). La recherche autour des SP a d'abord concerné leur usage en langue maternelle (L1) et, plus récemment, elle a été étendue à celui des langues étrangères (L2). Dans les études antérieures, les chercheurs ont trouvé qu'en L1 la production orale contient environ 58 % de SP et la production écrite autour de 52 % de SP (Erman, Warren, 2000 : 37). Il est à noter que ces études se sont concentrées principalement sur la langue parlée, bien que les SP existent à l'oral comme à l'écrit. L'utilisation des SP dans la production écrite en L2 est un sujet digne d'intérêt mais relativement peu étudié jusqu'ici. Ainsi, dans cet article, nous nous concentrons sur la production écrite des apprenants d'une L2, ou plus précisément de deux L2, notamment le français et le suédois.

On peut se demander pourquoi ce phénomène des SP est tellement crucial dans la production verbale. Selon Perez-Bettan (2015 : 153), les études antérieures montrent que l'utilisation des SP facilite la production verbale en L1 et en L2 et ceci aussi bien dans la réception du texte ou du discours que dans la production. Cela est lié à l'automatisation des processus de traitement des SP, qui sont gardées en mémoire à long terme comme un tout ; cela permet de les récupérer plus rapidement dans la mémoire. L'utilisation des SP automatisées exige moins d'effort, limite la charge cognitive en mémoire de travail et libère des ressources pour d'autres processus cognitifs, dont la planification et la révision lors de la production verbale (Perez-Bettan, 2015 : 25). De plus, selon Cislaru et Olive (2018 : 13), le recours aux préfabriqués linguistiques, comme les SP, aide à « fluidifier le flux d'écriture ». Comme l'écriture en L2 est encore plus exigeante qu'en L1 (entre autres, Mutta, 2020), le recours aux SP aide les apprenants à s'exprimer de manière plus aisée et leur donne plus de temps pour se concentrer sur le contenu et la structure de leur rédaction.

Traditionnellement, les productions écrites ont été analysées à partir des textes finalisés, c'est-à-dire des produits finis. Or, le développement technologique rend possible l'analyse des processus d'écriture et l'enregistrement des frappes de clavier lors de la rédaction ; le logiciel *ScriptLog* utilisé dans cette recherche fait partie de ce type de technologie. En ayant recours à ce logiciel, on peut analyser aussi bien le processus que le produit fini des textes écrits. Dans ce qui suit, nous parlerons de productions écrites dans les deux cas et précisons quand il s'agit spécifiquement du processus.

Ainsi, dans cet article, nous nous intéressons aux SP auxquelles les apprenants ont recours pendant la rédaction en français L2 et en suédois L2 au niveau Licence dans une université finlandaise. L'article présente les résultats d'un corpus ramassé pour un projet en cours sur la l'aisance rédactionnelle et la visualisation mené à l'Université de Turku et dont les premières données ont été analysées dans le mémoire de Salminen (2020)¹. Notre réflexion est guidée par les questions de recherche suivantes :

1. Quels types de SP les étudiants finnophones produisent-ils dans leur rédaction en français et en suédois L2 ? Peut-on trouver des différences dans l'utilisation des SP dans ces deux langues ?
2. Qu'est-ce que l'analyse des processus révèle de l'utilisation des SP ?

Dans la première question, la qualité réfère aux catégories et types de SP analysées (voir le Tableau 1). Dans la section suivante seront présentées les SP et leur classification, ensuite nous présenterons les données et méthodes d'analyse et, pour finir, nous discuterons les résultats de l'analyse.

1. Les séquences préfabriquées (SP)

La définition du phénomène des SP a souvent fait l'objet des recherches antérieures, entre autres, Wray (2002), Forsberg (2006), Sundman (2011), Cordier (2013), Perez-Bettan (2015), Rasmussen (2015) et Myles et Cordier (2017). En effet, la terminologie est riche dans ce domaine et les différents termes ne se réfèrent pas toujours de manière unanime aux mêmes constructions ; le même terme peut renvoyer à des constructions différentes (Myles, Cordier, 2017 : 4). De plus, les critères d'identification des SP peuvent aussi varier (Perez-Bettan, 2015 : 35-36), ce qui reflète les centres d'intérêt différents dans les recherches (Cordier, 2013). Par exemple, Perez-Bettan (2015 : 35-36) liste dans sa thèse, entre autres, les termes suivants utilisés par différents chercheurs provenant de domaines divers (didactique, linguistique, psycholinguistique et sociolinguistique) : *formulaic chunks*, *holophrases*, *gambits*, *lexical phrases*, *phrasèmes*, *preassembled speech*,

prefabricated routines, sentence stems, séquences figées et unité de construction préformée. Il est à noter que les traditions divergent dans les traditions française et anglo-saxonne : selon Forsberg (2006), la première se concentre sur le figement en linguistique de manière générale, alors que la seconde s'intéresse à la fréquence et aux collocations. Il existe des listes terminologiques exhaustives sur le sujet, telles celles réalisées par Wray (2002 : 9) et Perez-Bettan (2015 : 36) ; voir aussi le tableau récapitulatif figurant dans le mémoire de master de Salminen (2020 : 13). Il est à noter que nous avons recours au terme de SP tout au long de cet article, même si les recherches mentionnées utilisent un autre terme. Dans cet article, les SP sont définies, à l'instar de Forsberg (2006 : 44), comme suit :

Une séquence préfabriquée est composée d'au moins deux mots graphiques. Elle est préférée, c'est-à-dire plus fréquente dans un contexte donné, chez les locuteurs natifs, qu'une autre combinaison qui aurait pu être équivalente si la première n'avait pas été conventionnalisée. Or le répertoire des séquences préfabriquées chez les locuteurs L2 diverge de celui des locuteurs natifs. Par conséquent, une séquence préfabriquée peut aussi être une séquence préférée par un locuteur L2, identifiée à cause de son emploi idiosyncrasique (morphosyntaxique, sémantique, pragmatique) et récurrent dans l'interlangue d'un locuteur L2.

Wray a élaboré ses idées concernant les SP dans une étude ultérieure (2008 : 11). Ainsi, selon elle, il est important de distinguer entre, d'une part, l'utilisation des SP dans la langue en général - autrement dit, ce qui est reconnu comme SP par tous - et, d'autre part, l'utilisation qui en est faite par un groupe spécifique ou par un individu - à savoir, les SP typiques dans un discours particulier. Cette distinction de Wray est proche de la catégorisation de Cordier (2013) et de Myles et Cordier (2017), qui ont recours aux termes *speaker-external use* (utilisation centrée sur la langue même) pour caractériser l'approche linguistique et *speaker-internal use* (utilisation centrée sur le locuteur) pour résumer l'idée de l'approche psycholinguistique. Par conséquent, à l'instar de leurs études, nous étudions les SP au niveau individuel et, ainsi, nous pouvons parler des SP propres à l'apprenant et analyser la variation interne et externe des SP produites.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les SP aident à récupérer du matériel linguistique dans la mémoire à long terme et même à diminuer le coût des traitements en mémoire de travail (Cislaru, Olive, 2018 : 64), facilitant ainsi les processus verbaux. Or, leur rôle a été principalement étudié dans la langue orale et il existe ainsi une lacune importante par rapport à l'écrit en français L2. De son côté, l'avancement technologique² permet de raffiner l'étude des SP aussi bien à l'oral qu'à l'écrit. Entre autres, les logiciels *ScriptLog* et *GGXLog* permettent d'étudier les

processus derrière les SP et aide à identifier leur forme dans la production écrite parce que, par exemple, les pauses suivent ou précèdent souvent les SP. En général, il n'y a pas de pauses à l'intérieur des séquences automatisées, ce qui peut venir en aide au moment de l'identification des SP, étant donné qu'il n'est pas toujours facile de décider si une séquence de mots forme une SP ou s'il s'agit d'une suite de mots dans un texte linéaire (par exemple <pause> en même temps <pause> vs. <pause> il parle de son chien <pause>, rétrospectivement). Cislaru et Olive (2018 : 69) nous rappellent pourtant que le moindre coût cognitif des SP pourrait induire une pause à l'intérieur d'une SP permettant le chevauchement de plusieurs tâches cognitives en même temps.

2. Données recueillies et catégorisation des SP

Le corpus de cette étude de cas a été collecté auprès de quatre étudiants multilingues de Finlande ; nous reprenons ici la notation utilisée par Salminen (2020) dans son mémoire de master : A, B, C et D. Les étudiants étaient âgés de 22 à 26 ans, leur L1 était le finnois et ils étudiaient l'anglais ou le français comme matière principale et le suédois comme matière secondaire. Il est à noter que la plupart des apprenants en Finlande choisissent l'anglais comme leur première langue étrangère à l'école, à l'âge de 10 ans (à partir du printemps 2020, à l'âge de 7 ans) et que le suédois est la deuxième langue officielle en Finlande, mais le niveau de compétences en suédois varie beaucoup d'un élève à l'autre. Tous les étudiants ont dû passer un concours d'entrée pour pouvoir commencer les études de ces langues au niveau universitaire ; le niveau des compétences linguistiques est au moins le niveau B1 selon les critères du CECR³. Dans notre corpus, trois des quatre participants ont considéré que l'anglais était la langue qu'ils maîtrisaient le mieux. De plus, les étudiants de français matière principale (A et C) considéraient que leurs compétences en français dépassaient celles en suédois, tandis que les étudiants d'anglais matière principale (B et D) pensaient avoir de meilleures compétences en suédois qu'en français. Tous les étudiants ont rempli un formulaire d'informations préalables et de consentement avant de participer à l'expérience.

Les participants ont écrit deux textes, l'un en français et l'autre en suédois, à l'aide du logiciel *ScriptLog*. Ce logiciel enregistre les touches du clavier et les mouvements de la souris et permet d'analyser les processus d'écriture de différentes manières (par exemple, la durée des pauses et les retours sur le texte ; cf. Cislaru et Olive, 2018 ; Lindgren et Sullivan, 2019 ; Mutta, 2020). Nous avons recueilli au total huit productions écrites (produits finis et processus d'écriture).

Les participants ont eu 30 minutes pour écrire le texte sans s'aider d'aucun moyen supplémentaire comme les dictionnaires. Ils ont ainsi dû avoir recours uniquement à leurs propres ressources linguistiques, c'est-à-dire à leur lexique mental. Le premier et le second texte ont été écrits lors de séances séparées, avec un intervalle d'un à quatre jours entre les deux séances ; aléatoirement choisis, deux participants ont commencé par le texte en français, les deux autres par celui en suédois. Des verbalisations rétrospectives avec rappel stimulé (*stimulated recall*) ont été collectées juste après les sessions d'écriture, mais elles ne sont pas traitées en détail dans cet article.

Comme les étudiants n'avaient pas accès aux dictionnaires pendant la rédaction, les sujets de rédaction choisis étaient familiers, liés à leur vie étudiante, pour leur permettre d'élaborer facilement leur texte dans le temps imparti. Les deux sujets proposés étaient les suivants (pour plus de précisions, voir Salminen, 2020 : 28) :

- En français : Qu'est-ce que vous pensez des études en échange ? Quels sont les avantages ? Quels sont les inconvénients ?
- En suédois : Vad tycker du om att jobba vid sidan av studier ? Vilka fördelar eller nackdelar finns det? (Trad. Qu'est-ce que vous pensez du fait de travailler à côté des études ? Quels sont les avantages ou les inconvénients ?)

Sur la base des études antérieures (Forsberg, 2006 ; Sundman, 2011 ; Rasmussen, 2015 ; Jaworska *et al.*, 2015) et en nous appuyant sur notre analyse des processus d'écriture, nous avons catégorisé les SP trouvées en 7 catégories principales avec des sous-catégories, dont nous donnons des exemples dans le Tableau 1 - tableau tiré du travail de Salminen avec de légères modifications formelles (2020 : 23). Parmi ces catégories, il y en a qui ne sont pas définies préalablement, mais qui émergent de l'analyse des processus : c'est notamment le cas des *SP individuelles* et des *SP modifiées* (voir aussi Cordier, 2013 et Cordier, Myles, 2017).

Catégorie	Sous-catégorie/ type	Abréviation	Exemples (fr, sué)
SP Lexicales		L	
	Syntagmes nominaux	SN	études <i>en échange</i> , <i>tid för att</i> 'temps pour'
	Syntagmes adjectivaux	SAdj	<i>väldigt bra</i> 'très bien'
	Syntagmes adverbiaux	SAdv	à <i>l'université</i> , <i>per vecka</i> 'par semaine'
	Syntagmes verbaux	SV	<i>faire des études</i> , <i>ha tillräckligt med</i> 'avoir assez de'
	Syntagmes prépositionnels	SPré	à <i>cause de</i>

Catégorie	Sous-catégorie/ type	Abréviation	Exemples (fr, sué)
SP Discursives		D	
	Marqueurs textuels	MT	<i>il y a, till exempel</i> 'par exemple'
	Marqueurs autorégulateurs et expressions de positionnement	MAEP	<i>je pense que, enligt min åsikt</i> 'à mon avis'
	Marqueurs interactifs	MI	<i>bien sûr</i>
SP Grammaticales		G	
	Expressions de quantité et de degré	QD	<i>beaucoup de, för mycket</i> 'trop beaucoup'
	Pronoms indéfinis	PI	<i>pour quelqu'un, någon annan</i> 'quelqu'un autre'
SP Idiosyncrasiques intérieures		SPIDI	
	Lexicales	L	* <i>tous les choçes, på sommarna</i> 'en été'
	Grammaticales	G	* <i>tellement beaucoup</i>
	Discursives	D	* <i>il est aussi le possibilité que, a min åsivkt</i> 'à mon avis'
SP Thématiques		T	
	Syntagmes adverbiaux	SAdv	<i>en France, i Finland</i> 'en Finlande'
	Syntagmes nominaux	SN	<i>en français</i>
SP Individuelles		I	
	Toutes les catégories sont possibles		<i>ce pays, extra jobbet</i> 'extra travail'
SP Modifiées		M	
	Toutes les catégories sont possibles		<i>dans le cas</i> → <i>dans le meilleur cas, avsikter om</i> → <i>åsikter om</i> 'avis'

Tableau 1. Catégorisation des SP avec des exemples

Il n'y a pas de façon unanime de classer les SP, et ainsi certains cas auraient pu être catégorisés d'une autre manière. Pour clarifier les catégories, notons que les *SP thématiques* sont liées aux sujets traités et sont ainsi plus fréquentes dans ce corpus qu'elles ne le seraient dans un autre corpus sur un sujet différent. Il en va de même en ce qui concerne les *SP individuelles*, qui représentent des SP chez un certain individu. En d'autres mots, ces groupes de mots sont relativement fréquents et utilisés de manière automatisée chez cet individu. Les *SP modifiées* sont des SP que le participant a produites lors des processus d'écriture mais qui ont été ensuite modifiées pour la version finale, tandis que les *SPIDI* sont des formes déviantes de

la norme. Les *SP individuelles*, les *SP thématiques*, *modifiées* et les *SP idiosyncrasiques intérimaires* décrivent un usage individuel des SP chez les participants.

3. L'utilisation des SP par des apprenants multilingues

3.1. La catégorisation des SP dans la rédaction en français et en suédois L2

Pour répondre à la première question de recherche, nous avons calculé les SP et analysé les différents types de SP. Il ressort de l'analyse que les participants ont écrit un peu plus de mots en suédois qu'en français, tandis que le pourcentage des SP dans les textes rédigés en français était plus élevé que dans les textes en suédois, 30 % et 24 %, respectivement. Les résultats chiffrés au niveau de chaque groupe sont présentés dans le Tableau 2 (voir aussi Salminen, 2020 : 35, 37).

	Nombre de mots dans le produit final	Mots faisant partie des SP dans le produit final	Pourcentage des SP dans le produit final
En français	1315	393	30 %
En suédois	1350	321	24 %

Tableau 2. Nombre de mots contenant des SP en français et en suédois

Une raison pour les différences visibles dans le Tableau 2 se trouve dans la façon de calculer le nombre de mots faisant partie des SP, liée en partie à des différences morphosyntaxiques des langues en question. Pour donner un exemple, en suédois, les formes indéfinies et définies ont une morphologie différente : on écrit *en flicka* 'une fille' (deux mots) vs. *flickan* 'la fille' (un seul mot). Ceci a un impact sur les chiffres obtenus. Il se peut aussi que les participants n'aient pas eu autant de SP automatisées à leur disposition en suédois qu'en français. Au niveau individuel, le nombre des SP varie entre 24 % et 36 % en français et entre 22 % et 29 % en suédois ; les valeurs sont présentées dans le Tableau 3 (voir aussi Salminen, 2020 : 35, 38).

Étudiant	En français			En suédois		
	Nombre de mots dans le produit final	Mots faisant partie des SP dans le produit final	Pourcentage des SP dans le produit final	Nombre de mots dans le produit final	Mots faisant partie des SP dans le produit final	Pourcentage des SP dans le produit final
A	452	128	28 %	484	112	23 %
B	421	150	36 %	434	97	22 %
C	248	60	24 %	206	47	23 %
D	194	55	28 %	226	65	29 %
Moyenne	329	98	30 %	338	80	24 %

Tableau 3. Nombre de mots contenant des SP au niveau individuel

Il ressort du tableau que le nombre des mots produits et le nombre des mots faisant partie des SP varient d'un individu à l'autre. De plus, il existe des différences d'utilisation dépendant de la langue en question. Nous avons également analysé s'il y avait des différences entre les deux langues par rapport à la qualité des SP utilisées en examinant les types de SP. Notre analyse a montré que les textes en français contenaient 149 occurrences (*tokens*) des SP, dont 97 étaient de types (*types*) différents, alors qu'en suédois les nombres étaient de 128 et 82, respectivement. Les sept types différents des SP par langues sont présentés dans le Tableau 4 : les SP lexicales (L), discursives (D), grammaticales (G), thématiques (T), individuelles (I), modifiées (M) et idiosyncrasiques intérimaires (les SPIDI) (voir aussi Salminen, 2020 : 46, 50).

SP	L	D	G	T	I	M	SPIDI	Au total
Français	58	53	10	9	2	7	10	149
Suédois	60	36	14	2	5	3	8	128

Tableau 4. La distribution des SP par catégories

En français et en suédois, les catégories dominantes comprennent les SP lexicales (respectivement, 39 % et 47 %) et les SP discursives (respectivement, 35% et 28 %). Ces résultats corroborent les résultats des études antérieures de Forsberg (2006) et de Rasmussen (2015), mais dans un ordre inversé, comme ces chercheuses ont étudié la langue parlée, où le recours aux formes discursives est plus fréquent. De plus, leurs pourcentages étaient plus élevés, mais il est à noter que nous avons plus de catégories qu'elles. Pour donner un exemple concret des SP utilisées, nous listons, dans les Tableaux 5 et 6 suivants (d'après Salminen, 2020 : 45, 49), les SP ayant au moins 3 occurrences dans le corpus.

SP	Occurrence	Catégorie	Type
En échange	8	L	SAdv
À l'université	7	L	SAdv
Par exemple	6	D	MT
En Finlande	6	T	SAdv
Faire des/les études	6	L	SV
Études en échange	6	L	SN
Il y a	5	D	MT
À mon avis	3	D	MAEP
Pour moi	3	D	MAEP
Parce que	3	D	MT

SP	Occurrence	Catégorie	Type
Types : SAdv= syntagmes adverbiaux, SN= syntagmes nominaux, SV= syntagmes verbaux, MT= marqueurs textuels, MAEP= marqueurs autorégulateurs et expressions de positionnement			

Tableau 5. Les SP le plus fréquentes dans les productions en français

SP	Occurrence	Catégorie	Type
Vid sidan av studier/na, 'parallèlement à des/aux études'	13	L	SAdv
Det är, 'il est/c'est'	5	D	MT
Till exempel, 'par exemple'	5	D	MT
För mig, 'pour moi'	5	D	MAEP
Så mycket, 'tellement'	5	G	QD
Hur mycket, 'combien'	3	G	QD
Types : SAdv= syntagmes adverbiaux, MT= marqueurs textuels, MAEP= marqueurs autorégulateurs et expressions de positionnement, QD= expressions de quantité et de degré			

Tableau 6. Les SP les plus fréquentes dans les productions en suédois

Il ressort des tableaux que les types ou sous-catégories de SP varient légèrement d'une langue à l'autre. Le sujet de rédaction semble avoir influé sur l'utilisation de certaines SP (comme mentionné *supra*), et tout particulièrement des SP lexicales. Même si les consignes de la rédaction étaient relativement courtes, il est évident que plusieurs SP faisaient partie du sujet de rédaction. Nous n'avons pas voulu exclure ces SP de notre corpus, puisque nous étions également intéressées par les processus qui menaient au produit fini. En effet, l'analyse des processus a révélé que les étudiants ont eu recours à des séquences copiées de manières diverses (cf. aussi *infra*). Les résultats montrent aussi que la matière principale n'a pas influencé directement l'utilisation de SP et les compétences perçues par les étudiants non plus (cf. section 3 *supra*). Cela va dans le même sens que les résultats de Jaworska *et al.* (2015 : 519) qui ont trouvé dans leur étude sur les scripteurs L1 et L2 qu'il n'y avait pas de lien direct entre le niveau de compétences langagières et l'utilisation des SP copiées. Les deux catégories de scripteurs avaient eu recours à ce type de SP dans leurs productions. Dans notre cas, il est à noter aussi que nous n'avons pas évalué l'utilisation des SP par rapport aux compétences linguistiques de manière

systématique ; d'ailleurs, le nombre d'occurrences dans le corpus entier n'est pas très élevé.

Les catégories et les types variaient selon les participants, ce qui était prévu, puisque les scripteurs ont des profils d'écriture individuels. Par exemple, le participant A avait en français le plus de SP discursives (21/47, 45 %, par exemple à mon avis, *il y a*), tandis qu'en suédois il avait recours le plus souvent au SP lexicales (22/44, 50 %, par exemple *vida sidan av studier* 'parallèlement à des/aux études'). Quant au participant B, il avait le plus d'occurrence de SP lexicales en français (23/55, 42 %, par exemple à l'université, *en échange*) et en suédois (17/40, 42 %). Les participants C et D avaient des textes plus courts, et par conséquent, le nombre d'occurrences des SP dans leurs textes était moindre par rapport aux participants A et B. Le participant C avait le plus recours aux SP lexicales en français et en suédois (respectivement, 14/24, 58 % et 9/18, 50 %). De la même manière, le participant D avait plus de SP lexicales (respectivement, 8/23, 35 % et 12/26, 46 %) mais par rapport aux autres participants, il était le seul à avoir des occurrences dans chacune des sept catégories.

En somme, les catégories des SP utilisées dans les productions en français et en suédois variaient selon les langues mais il y avait beaucoup de convergences aussi. Pour le participant A, les SP discursives (du type MAEP et MT) et les SP lexicales (du type SAdv et SV) semblaient être automatisées dans ses productions aussi bien en français qu'en suédois. De son côté, le participant B a eu beaucoup recours à des SP similaires, dont les SP lexicales, dans ses productions dans les deux langues. Le participant C, quant à lui, a fait beaucoup de pauses pendant la rédaction et ses pauses ont été relativement longues. Cela nous a aidées à identifier les SP plus facilement (cf. *infra*), mais en même temps, comme le temps de rédaction était limité, il n'a pas produit autant de texte ni de SP que les participants A et B ; les SP lexicales étaient les plus utilisées dans ses productions. De la même manière, le participant D a rédigé un texte plutôt court, mais, contrairement aux autres, il a utilisé des SP de chaque catégorie dans ses productions en français et en suédois. Mais, d'un autre côté, les pourcentages des SP dans les deux langues étaient relativement élevés, ce qui introduit la question de la répétitivité du texte final - nous n'avons pas évalué ici la qualité du texte, ce qui reste à faire ultérieurement, puisque l'utilisation abondante des mêmes SP peut témoigner des compétences langagières réduites. Ainsi, il existe beaucoup de variations individuelles dans notre corpus et on ne peut pas tirer de conclusions, vu la petite taille du corpus. Il reste à examiner ce que révèlent les processus d'écriture quant à l'utilisation des SP.

3.2. Les SP dans les processus d'écriture

Nous avons également examiné les processus d'écriture de chaque participant, *primo*, pour identifier les SP utilisées, et *secundo*, pour étudier l'automatisation des processus de traitement des SP, à savoir si ces SP sont utilisées de manière automatique sans pauses (cf. *supra*). Lors des processus d'écriture, les SP ont été identifiées à l'aide des pauses et plus précisément des *jets textuels* qui segmentent les processus. Il s'agit des séquences textuelles que les scripteurs produisent entre deux pauses de deux secondes ; ces jets correspondent à l'écriture fluente (Cislaru, Olive, 2018 : 44-46). Nous illustrons cela avec l'exemple suivant ; les exemples sont tirés de Salminen (2020) et ils sont tous présentés sous leur forme originale, avec des erreurs éventuelles :

Exemple 1. [...] <2.251> <BACKSPACE1>, *je pense qu'on* <2.255> doit le faire. <12.048> [...] (participant D)

Puisqu'il n'y a pas de pause à l'intérieure de l'unité *je pense qu'on*, nous pouvons la considérer comme une SP (ici, une SP discursive, de type MAEP, marqueurs autorégulateurs et expressions de positionnement). Le participant semble avoir produit cette SP de manière automatisée, c'est-à-dire qu'il a récupéré ces mots comme un tout.

Les jets textuels ont aidé à identifier la catégorie des SP individuelles qui était une catégorie émergente lors de l'analyse (cf. *supra*). Tous les étudiants n'y ont pas recours, mais illustrons ce phénomène avec l'exemple 2 suivant trouvé chez le participant D.

Exemple 2. [...] <3.243> <BACKSPACE1> et aussi le culu<BACKSPACE1>ture <3.002> de <2.145> <18.289> *ce pays*. <4.418> [...] seulement le culture de pays <BACKSPACE5>*ce pays* qu'on peut <6.780> recevoir. [...] (participant D)

Dans l'exemple 2, nous considérons la suite de mots *ce pays* comme étant une SP individuelle, car le participant les utilise de manière particulière : une longue pause de réflexion précède l'expression et elle est entourée d'autres pauses aussi. Le mot *culture* est lié à cette SP plus loin. En général, ce type de suites de mots ne constitue pas une SP ; nous discuterons cette interprétation dans des recherches ultérieures.

En principe, tous les participants ont utilisé plus de SP lors des processus d'écriture que dans le produit terminé : en français le nombre était de 167 (vs. 149 dans le produit final) et en suédois de 137 (vs. 128) (Salminen, 2020 : 46, 50, 52). Cela signifie que certaines SP ont disparu pendant la construction du texte dû aux modifications et choix lexicaux et/ou grammaticaux et d'autres SP ont disparu dû

à l'hésitation dans leur emploi (cf. *infra*). Ce dernier témoigne de l'instabilité de l'utilisation des SP et, par conséquent, des formes non automatisées. L'exemple 3 illustre ce genre d'hésitation :

Exemple 3. [...] <6.359> à <BACKSPACE2> À <2.535> vivre <4.080> da<BACKSPACE2> <4.124> dans un pays étrangere<BACKSPACE1> <4.860> <LEFT18> <2.553> <BACKSPACE4> en <4.961> <RIGHT18> <9.762> (participant D)

Dans cet exemple, le participant D a produit la suite de mots *dans un pays étranger* - en supprimant la lettre *e* tout de suite après l'avoir écrite - en tant qu'unité, ici une SP modifiée représentant en même temps une SPIDI (lexicale, de type SAdv). L'unité est entourée de pauses mais aucune interruption ne se trouve à l'intérieure de l'expression. Or, le participant a hésité quelle préposition devrait être utilisée et il a fini par la remplacer par la préposition *en*. Dans le produit final, nous trouvons la phrase *À vivre en un pays étranger* sans traces d'une hésitation quelconque, ce qui montre combien il est important d'étudier aussi les processus pour comprendre le fonctionnement et l'apprentissage des SP.

L'exemple 4 montre comment l'écriture du participant A était influencée par la langue dominante. Chez cet étudiant, la catégorie des SPIDI est plus marquante en suédois qu'en français. Les trois SPIDI en suédois sont restées les mêmes dans le processus et dans le produit final, dont une représente la SP discursive (de type MAEP).

Exemple 4. [...] <6.399> Ja<BACKSPACE2> A min asivkt är <2.917> [...] /[...] <6.399> [Je]<BACKSPACE2> A mon avis est' <2.917> [...] (participant A)

Cet exemple illustre bien le fait que l'expression française à mon avis a eu un impact sur l'expression correspondante en suédois *enligt min åsikt* 'selon mon avis'. Il existe une expression en suédois dans le même sens qui est encore plus similaire, notamment *å min åsikt* 'à mon avis', mais elle est beaucoup plus rare dans l'usage. Ce qui est intéressant ici aussi est que l'étudiant a commencé à écrire *À min* en mélangeant les deux langues, mais en supprimant ce texte sur-le-champ. Lors de la verbalisation après la rédaction (voir *supra*), cet étudiant a commenté qu'il avait « en effet pensé à comment dire 'à mon avis' en suédois et il a[vait] constaté aussi qu'il s'était souvenu de plus de mots en français qu'en suédois » (Salminen, 2020 : 68). L'étudiant a, de plus, constaté dans le questionnaire que ses compétences langagières étaient meilleures en français qu'en suédois, le français étant sa matière principale à l'université.

Conclusion

Notre analyse illustre bien que l'utilisation des SP dans les productions des apprenants de langues étrangères varie d'une langue à l'autre, mais qu'il y a aussi des convergences. Pour répondre à notre première question de recherche, nous pouvons conclure que les participants ont utilisé plus de SP en français qu'en suédois et que, dans ces langues, les catégories dominantes étaient les SP lexicales et SP discursives. Le nombre d'occurrences variait selon les langues. Dans les recherches antérieures sur le français oral L2 (Forsberg, 2006 ; Rasmussen, 2015), la catégorie des SP discursives était la plus utilisée, suivie par les SP lexicales. Par rapport à leurs études, les pourcentages des SP dans les productions étaient plus élevés, ce qui peut être dû au mode de production verbale. Toutefois, la taille limitée de notre corpus ne permet pas de tirer de conclusions définitives à ce sujet.

Ayant eu recours aux nouveaux moyens technologiques, nous avons pu ouvrir de nouvelles perspectives dans l'étude de l'interlangue des apprenants. Nous avons pu distinguer des manières individuelles et diversifiées dans le recours aux SP, c'est-à-dire des profils d'utilisateurs individuels des SP. Les participants ont varié leur utilisation de différents types de SP entre les deux langues, même si les catégories les plus utilisées avaient été les mêmes dans leurs deux productions en français et en suédois.

De plus, l'analyse des processus nous a permis d'identifier les SP à l'aide des jets textuels entourés de pauses et elle a révélé aussi que le produit final ne donnait qu'un point de vue partiel sur l'utilisation des SP. Par l'intermédiaire de l'étude des processus d'écriture, nous avons pu déterminer que les séquences produites étaient en effet des SP. Le processus nous a montré, entre autres, que certaines séquences étaient produites plusieurs fois comme unités lors du processus, même si dans le produit final il n'y avait qu'une seule séquence ; cela témoigne, à notre avis, du fait que ces séquences doivent être considérées comme des SP si elles remplissent d'autres critères, notamment la location des pauses. Donnons un exemple du processus du participant A : lors de la rédaction en suédois, il a écrit trois fois la SP *det är* 'il est', mais dans le produit fini, cette expression n'apparaît qu'une seule fois. Par conséquent, cette expression représente une SP dans le lexique mental du participant. Cette approche permet ainsi d'étudier le phénomène des SP de manière dynamique et de relever des aspects non observables auparavant.

Pour conclure, nous voulons souligner que l'analyse des processus d'écriture par l'intermédiaire d'un logiciel comme *ScriptLog* ou *GGXLog* est très pertinente. Il est même nécessaire, en étudiant les SP dans les productions écrites en L2, d'examiner non seulement les produits finis et terminés, mais aussi les processus. Les processus

ont révélé des informations importantes, par exemple des SP automatisées chez les participants qui semblaient faciliter la production écrite. Les résultats de cette étude contribuent au savoir sur l'utilisation des SP en L2. Les résultats ont aussi un intérêt pédagogique auprès des apprenants eux-mêmes mais aussi chez les enseignants quand ils présentent des moyens stratégiques ; dans l'enseignement, on pourrait, par exemple donner des listes de différents types d'expressions figées telles que *grièvement blessé* mais *gravement malade*, *faire attention*, *prendre une décision* - en finnois on dit **faire une décision* - ou l'on pourrait enseigner l'utilisation des marqueurs textuels à l'écrit, par exemple *de plus*, *en outre*, *je crois que*, etc. Tout cela aide les apprenants à surmonter des problèmes éventuels lors des activités rédactionnelles en langues étrangères.

Bibliographie

Cislaru, G., Olive, T. 2018. *Le processus de textualisation : Analyse des unités linguistiques de performance écrite*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.

Cordier, C. 2013. *The presence, nature and role of formulaic sequences in English advanced learners of French: a longitudinal study*. Thèse de doctorat. Université de Newcastle. [En ligne] : <http://theses.ncl.ac.uk/jspui/handle/10443/2265> [consulté le 20 août 2020].

Erman, B., Warren, B. 2000. « The idiom principle and the open choice principle ». *Text*, n° 20(1), p. 29-62.

Forsberg, F. 2006. *Le langage préfabriqué en français parlé L2 : étude acquisitionnelle et comparative*. Thèse de doctorat. Université de Stockholm. [En ligne] : https://www.researchgate.net/publication/267978735_Le_langage_prefabrique_en_francais_parle_L2_Etude_acquisitionnelle_et_comparative [consulté le 20 août 2020].

Jaworska, S., Krummes, C., Ensslin, A. 2015. « Formulaic sequences in native and non-native argumentative writing in German ». *International Journal of Corpus Linguistics*, n° 20(4), p. 500-525. [En ligne] : <https://doi.org/10.1075/ijcl.20.4.04jaw> [consulté le 20 août 2020].

Lindgren, E., Sullivan, K. P. H. (éds.) 2019. *Observing writing: insights from keystroke logging and handwriting*. Leiden: Brill.

Mutta, M. 2020. L2 fluency and writer profiles. In : P. Lintunen, M. Mutta, P. Peltonen (éds.), *Fluency in L2 learning and use*. Bristol: Multilingual Matters, p. 63-80.

Myles, F., Cordier, C. 2017. « Formulaic sequence (FS) cannot be an umbrella term in SLA: Focusing on psycholinguistic FSs and their identification ». *Studies in Second Language Acquisition*, n° 39(1), p. 3-28. [En ligne] : <https://doi.org/10.1017/S027226311600036X> [consulté le 20 août 2020].

Perez-Bettan, A. 2015. *Apprentissage et utilisation du langage préfabriqué chez des apprenants de français langue étrangère*. Thèse de doctorat. Université Paris 8 - Vincennes - Saint-Denis. [En ligne] : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01714531/document> [consulté le 20 août 2020].

Rasmussen, L. 2015. *L'usage des séquences préfabriquées dans le langage parlé d'étudiants finnophones du français L2 au niveau universitaire : Une étude de cas*. Mémoire de master. Université de Turku.

Salminen, S. 2020. *Les séquences préfabriquées dans les productions écrites des étudiants du français L2 et du suédois L2*. Mémoire de master. Université de Turku. [En ligne] : <https://www.utupub.fi/handle/10024/149713> [consulté le 20 août 2020].

Sundman, M. 2011. « Helsekvenser i finska grundskoleelevers skrivande ». *Svenskans beskrivning*, n° 31, p. 327-336.

Vassiliadou, H. 2020. « Quels liens entre la pause, la syntaxe et les marqueurs discursifs ? ». In : F. Hirsch, I. Didirková, C. Dodane (éds.), *Manuel de pausologie. Recueil de recherches sur les pauses présentes dans la parole et le discours*. Paris: L'Harmattan, p. 51-79.

Wray, A. 2002. *Formulaic language and the lexicon*. Cambridge: Cambridge University Press.

Wray, A. 2008. *Formulaic sequences: pushing boundaries*. Oxford: Oxford University Press.

Notes

1. Le projet de recherche sur l'aisance rédactionnelle et la visualisation a été initié par Maarit Mutta ; le mémoire de master de Susanna Salminen a été réalisé dans le cadre de ce projet et a permis de tester la méthodologie du projet.

2. Entre autres, le logiciel PRAAT® peut être utilisé pour étudier le lien entre les pauses, la prosodie et les marqueurs discursifs (Vassiliadou, 2020), tandis que le logiciel *GenoGraphiX-Log* (GGXLog) permet en plus la visualisation des processus rédactionnels. Ce logiciel est disponible à partir du site <https://ggxlog.net/index.php>.

3. *Cadre européen commun de référence pour les langues* (CECR). Disponible sur : <https://www.coe.int/fr/web/common-european-framework-reference-languages>.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

La satisfaction des besoins psychologiques fondamentaux et la motivation pour apprendre le français langue étrangère chez des étudiants estoniens universitaires

Merilyn Meristo

Université de Tallinn, Estonie

merilyn.meristo@tlu.ee

<https://orcid.org/0000-0002-9666-7752>

Reçu le 13-01-2020 / Évalué le 08-02-2020 / Accepté le 25-06-2020

Résumé

Cette étude explore la satisfaction des besoins fondamentaux des étudiants et la motivation pour apprendre le français langue étrangère (FLE) à l'université dans le contexte estonien. L'article présente la théorie de l'autodétermination en tant que théorie centrale expliquant les besoins psychologiques fondamentaux des individus ainsi que le phénomène complexe de la motivation. L'étude se base sur la méthode quantitative et a été menée auprès de 46 étudiants universitaires de français. Les données montrent que la motivation des étudiants est notamment intrinsèque et que les besoins psychologiques fondamentaux sont satisfaits.

Mots-clés : théorie de l'autodétermination, besoins psychologiques fondamentaux, motivation, étudiants de FLE, Estonie

Estonian university students' satisfaction of basic psychological needs and motivation to study French

Abstract

This study explores the satisfaction of students' basic psychological needs and the motivation to learn French as a foreign language at university level in the Estonian context. The paper introduces the self-determination theory as a macro theory that explains innate universal psychological needs as well as the complex phenomenon of motivation. The study is based on the quantitative approach; the sample includes 46 students of French. The data reveal that the motivation of students is mostly intrinsic and that their basic psychological needs are satisfied.

Keywords: self-determination theory, basic psychological needs, motivation, students of French, Estonia

Introduction

Depuis la Déclaration de Bologne en 1999, l'enseignement supérieur en Europe a vécu de nombreuses réformes au niveau international impliquant des changements de politique au niveau national, modifiant le niveau organisationnel des universités.

La mise en œuvre du système, appelée le processus de Bologne¹, a initié différentes réformes selon les spécificités de chaque pays (Annala, Mäkinen, 2017 ; Krücken, 2014 ; Seeber *et al.*, 2015). En 2014-2015, les universités publiques d'Estonie ont vécu des réformes de l'enseignement supérieur qui ont eu un impact direct sur la gestion financière des universités : comme l'apprentissage est devenu gratuit, les revenus antérieurs générés par les frais de scolarité n'ont plus été disponibles, tandis que le budget fourni par l'État est resté le même. Les universités ont dû donc réorganiser leurs principes financiers. Par conséquent, de nombreux établissements universitaires ont été contraints de réformer leurs programmes d'études en les combinant ou en les fermant complètement. C'est le cas du programme d'études du FLE à l'Université de Tallinn, qui a été réorganisé. Depuis les réformes, les langues modernes, telles que le français, l'anglais, l'italien, l'allemand et l'espagnol font partie du même programme d'études, permettant l'apprentissage de ces langues à partir du niveau débutant (sauf l'anglais où le niveau avancé est exigé dû à son statut dans le système éducatif estonien). Ce dernier point est une nouveauté importante à noter. La possibilité de choisir le FLE comme première spécialité a ouvert les portes à tous les intéressés quels que soient leurs expériences et contacts antérieurs avec le français. Cette situation a permis de faire une sélection des candidats au regard de leurs résultats aux examens d'entrée à l'université. Aujourd'hui, cinq ans après les réformes, on peut constater une forte stabilité dans le programme et c'est le bon moment d'étudier la motivation des étudiants à apprendre le français afin de comprendre leur degré de motivation intrinsèque et de mieux les soutenir dans la poursuite de leurs études. Par conséquent, cette recherche a pour but d'examiner les deux questions suivantes : dans quelle mesure les trois besoins psychologiques fondamentaux des étudiants du FLE (i.e. le besoin d'autonomie, de compétence et d'affiliation sociale) sont satisfaits et qu'est-ce qui caractérise la motivation des étudiants du FLE à apprendre le français ?

1. La théorie de l'autodétermination

La théorie de l'autodétermination (TAD) est une approche psychologique de la motivation qui postule que les humains, d'une façon innée, ont des besoins psychologiques fondamentaux dont la satisfaction est essentielle à leur croissance, à leur intégrité et à leur bien-être (Ryan, Deci, 2000). Les trois besoins psychologiques fondamentaux sont celui d'autonomie (le désir d'exercer ses capacités), celui de compétence (le désir d'interagir efficacement avec l'environnement), et celui d'affiliation sociale (le désir de se sentir connecté avec d'autres personnes) (*ibid.*). D'après la TAD, la plupart des gens ont toujours tendance à être actifs par nature, à être inspirés et à s'efforcer d'apprendre de nouvelles compétences et d'appliquer

leurs talents de manière responsable, ce qui à son tour implique des traits positifs sur leur nature humaine. Ces trois besoins sont nécessaires pour garantir le fonctionnement optimal de la tendance naturelle à la croissance et à l'intégration, ainsi que le développement social et le bien-être personnel. Cette théorie a été considérablement développée au cours des vingt dernières années en raison du fait qu'elle trouve une application dans de nombreux domaines différents et, par conséquent, a été utilisée dans de nombreuses études psychologiques (Meristo, 2016 ; Ryan, Deci, 2017). À titre d'exemple, les études sur le bien-être humain indiquent que répondre à ces besoins peut réduire la dépression et l'anxiété (Ryan *et al.*, 2008) ; que la satisfaction de ces trois besoins prédit le bien-être psychologique (Vansteenkiste *et al.*, 2006) ; que le soutien de l'autonomie et le contrôle psychologique jouent un rôle important dans le développement des enfants (van der Kaap-Deeder *et al.*, 2017). Les sous-chapitres suivants introduisent les trois besoins psychologiques fondamentaux plus en détail.

1.1. Les besoins psychologiques fondamentaux

Le besoin d'autonomie peut être défini comme la liberté de choisir, de planifier et de mettre en œuvre son comportement, ses actions, ses objectifs et son mode de vie (Skinner, Edge, 2002). De plus, il est à noter que pour l'autonomie il faut que l'individu veuille être la source de son propre comportement et l'initiateur de l'activité qu'il a choisie pour lui-même (Gagné, 2003 ; Ntoumanis *et al.*, 2009). En conséquence, ceux dont le besoin d'autonomie est satisfait ont tendance à profiter et à ne pas rencontrer les problèmes psychologiques de ceux qui ne sont pas capables d'agir de manière autonome (Julien *et al.*, 2009). Au cours des recherches, il a été constaté que dans les classes où l'autonomie règne, les élèves ont tendance à montrer plus de curiosité et de désir de travailler et, par conséquent, ont une plus grande motivation intrinsèque (cf. Flink *et al.*, 1990 ; Noels *et al.*, 2019 ; Orsini *et al.*, 2018 ; Schunk *et al.*, 2008). Inversement, les élèves qui sont soumis à plus de contrôle perdent non seulement de l'initiative, mais apprennent moins efficacement, en particulier lorsque l'apprentissage nécessite une certaine créativité (Amabile, 1996 ; Patall *et al.*, 2019).

Le besoin de compétence renvoie à la croyance d'une personne qu'elle est capable de faire face aux circonstances et situations. La compétence est la conviction qu'on peut être efficace dans une activité particulière (Ryan *et al.*, 2008). Des facteurs socio-contextuels tels que, par exemple, la rétroaction et la communication influencent le sens de la compétence (Ryan, Deci, 2000). Un facteur défavorable pour un sentiment de compétence d'une personne est le jugement négatif des

autres concernant ses propres activités (Baumeister, Leary, 1995). En outre, les études montrent qu'un sentiment de compétence ne favorise pas la motivation intrinsèque, si ce n'est pas accompagné d'un sentiment d'autonomie, qui apparaît lorsqu'il existe des facteurs tels que la possibilité de choisir, la reconnaissance des sentiments et l'acceptation de la direction de soi-même (Reeve, 2009, 2017).

Le besoin d'affiliation sociale est ce besoin de se sentir appartenir à un certain groupe de personnes, de lieu, d'activité, etc. (Baumeister, Leary, 1995). En d'autres termes, il s'agit du besoin de se sentir intégré dans les relations sociales et appartenir à un groupe. Dans leurs études, Anderson, Manoogian et Reznick (1976) ont noté que lorsque les élèves travaillaient sur une tâche intéressante en présence d'un étranger qui les ignorait et ne répondait pas à leur initiative, cela conduisait à un très faible niveau de motivation intrinsèque pour les élèves. Ryan et Grolnick (1986) ont également constaté un très faible niveau de motivation chez les élèves dont les enseignants étaient froids et indifférents.

1.2. La motivation

La motivation est un processus plutôt qu'un produit. Par conséquent, nous ne pouvons pas l'observer directement, mais nous pouvons la déduire d'actions et de verbalisations. La motivation implique des objectifs qui donnent un élan et une orientation vers l'action (Schunk *et al.*, 2002). Les objectifs peuvent rester peu clairs et peuvent changer avec l'expérience. Néanmoins, il est de grande importance que les personnes soient conscientes de quelque chose qu'elles recherchent ou évitent. La motivation exige que les gens comprennent la relation entre leur comportement et le résultat souhaité (Ryan, Deci, 2000). Schunk, Pintrich et Meece (2008 : 4) proposent une définition générale de la motivation, « le processus par lequel l'activité dirigée par des objectifs est soutenue ». La plupart des recherches visent à expliquer les différents niveaux des systèmes de récompenses intrinsèques, extrinsèques et altruistes (Watt, Richardson, 2008 ; Wigfield, Eccles, 2002 ; Sansone, Harackiewicz, 2000). Une personne intrinsèquement motivée exécute une activité parce qu'elle est agréable, et le processus de l'action est plus important que le produit (Schunk *et al.*, 2008 ; Ryan, Deci, 2000). La motivation peut être physique, cela renvoie à l'effort et la persévérance ; et mentale, c'est-à-dire les actions cognitives, telles que la planification, le suivi, l'organisation, l'évaluation des situations et la prise de décisions.

Selon la TAD, les composants les plus importants de la motivation sont l'intérêt et le plaisir. Ryan et Deci (2000) expliquent que certains individus sont motivés parce qu'ils apprécient l'activité en tant que telle, tandis que d'autres sont stimulés par une forte influence extérieure. Par ailleurs, certains sont motivés par l'intérêt en

soi, tandis que d'autres ont une motivation matérielle. Il y a aussi ceux qui sont prêts à accomplir une tâche afin de se démarquer et se différencier des autres dans quelque aspect, tandis que d'autres, au contraire, sont dirigés par la peur d'attirer l'attention sur eux-mêmes.

Ces différences de motivation indiquent qu'il existe deux types distincts de motivation, à savoir intrinsèque et extrinsèque. Ainsi, dans le premier cas, la motivation vient de l'intérieur et, par conséquent, les intérêts et les valeurs personnelles sont en tête de notre intention d'agir, et dans l'autre, la motivation est causée par des choses extérieures.

1.2.1. La motivation intrinsèque

La définition la plus courante de la motivation intrinsèque consiste à effectuer une activité pour elle-même plutôt que comme un moyen permettant d'arriver à une fin. Les comportements intrinsèquement motivés se produisent indépendamment de toute forme de renforcement ou de récompense (Sansone, Harackiewicz, 2000). Les gens intrinsèquement motivés travaillent sur des tâches parce qu'ils les trouvent agréables. Ainsi, l'exécution des tâches est sa propre récompense et ne dépend pas de récompenses explicites ou d'autres influenceurs externes. Il faut noter qu'aucun des motifs externes ne dispose d'un potentiel aussi positif que la motivation intrinsèque, qui se caractérise par une tendance à rechercher la nouveauté et à faire face à divers défis, à développer et à utiliser ses capacités, et à avoir soif de recherche et de formation (Ryan, Deci, 2000).

La compréhension générale est que la motivation la plus efficace vient de l'extérieur de la personne, mais les recherches approfondies menées par Richard M. Ryan et Edward L. Deci (Ryan, Deci, 2017) montrent toutefois que l'auto-motivation, c'est-à-dire la motivation intrinsèque, est le point focal de la créativité, de la responsabilité et d'un comportement sain. Les menaces, les délais, les notes et les objectifs imposés peuvent réduire la motivation intrinsèque. D'ailleurs, les liens les plus forts existent entre la motivation intrinsèque et les sentiments de compétence et d'autonomie. Néanmoins, la satisfaction du besoin d'affiliation est également importante pour la motivation intrinsèque (Ryan, Deci, 2000).

1.2.2. La motivation extrinsèque

La motivation extrinsèque est la motivation à s'engager dans une activité pour atteindre les résultats visés. Le contrôle extrinsèque tend à tourner l'attention des personnes uniquement vers le résultat, au lieu du processus (Ryan, Deci, 2000). Les personnes qui sont extrinsèquement motivées sont engagées dans l'activité

parce qu'elles estiment que cela aura des conséquences agréables telles qu'une récompense ou l'éloge de l'enseignant (*ibid.*). La motivation extrinsèque a pour effet de contrôler ; et contrôler signifie généralement la menace et l'utilisation du pouvoir. Ainsi, les motivateurs extrinsèques font pression avec les délais, la surveillance, les objectifs imposés, les évaluations - mais ils minent tous la motivation intrinsèque. De surcroît, en prétendant être motivé par des facteurs extrinsèques, comme les récompenses, on fait ce que l'on pense qui doit être fait, et pourtant, cela ne vient pas de désirs intérieurs, mais des forces extérieures et on devient plus aliéné de sa motivation intrinsèque (Vansteenkiste *et al.*, 2005).

1.2.3. Le contexte social

Par nature, une personne a tendance à montrer une motivation intrinsèque ; cependant, cette motivation est fragile quand les conditions - sociales ou environnementales - sont défavorables. Notamment, c'est le contexte social qui est l'élément catalyseur dans la motivation et le développement personnel, qui détermine comment les gens deviennent plus motivés, énergiques et intégrés dans certaines situations et certains domaines que dans d'autres (Ryan, Deci, 2000). Gordeeva (2010) corrobore l'importance du contexte social et son rôle dans la manifestation de diverses formes de motivation et d'activité efficace de l'individu. L'environnement social peut augmenter ou diminuer la motivation intrinsèque, selon son effet sur les besoins psychologiques innés des personnes. Il existe de nombreuses études explorant la motivation des étudiants pour apprendre le français notamment dans un contexte universitaire (Arvidsson, Lundell, 2019 ; Baranowski, 2015 ; Velazquez Herrera, 2011 ; Mady, 2010 ; Meristo, 2008).

2. Méthodes

L'objectif principal de la présente étude consiste à examiner dans quelle mesure les trois besoins psychologiques fondamentaux des étudiants de FLE sont satisfaits et ce qui caractérise la motivation des étudiants du FLE à apprendre le français.

2.1. Les participants

50 étudiants du FLE de l'Université de Tallinn ont été contactés par courrier électronique en 2020. Au total, 46 personnes ont accepté de participer à l'étude, de 19 à 43 ans (âge moyen 23 ans), 36 femmes et 10 hommes. L'échantillon comprend des étudiants qui étudient le français comme première et deuxième spécialité au niveau de la licence, dont 16 étudiants au niveau de langue A1, 12 étudiants au

niveau A2, 10 étudiants au niveau B1, 6 étudiants au niveau B2 et 2 étudiants au niveau C1².

2.2. Les outils

Cette étude quantitative est composée d'un questionnaire en deux parties (repris de Deci *et al.*, 1994). La première partie détermine le degré de satisfaction des besoins psychologiques fondamentaux des étudiants au cours de leurs études du FLE (Échelle de Satisfaction des Besoins Psychologiques Fondamentaux - ÉSBPF), et la deuxième examine le niveau de motivation intrinsèque des étudiants à apprendre le français (Inventaire de Motivation Intrinsèque - IMI). La langue originale des questionnaires est l'anglais. La traduction estonienne a été validée par une étude antérieure (Meristo *et al.*, 2016). Pour répondre à chacune des affirmations, les participants ont été invités à utiliser une échelle de 7 points, où 1 signifie "complètement en désaccord", 4 signifie "neutre" et 7, "en accord total".

La partie ÉSBPF du questionnaire contient 21 affirmations divisées en trois sous-catégories :

1. La satisfaction du besoin d'autonomie (par exemple, l'affirmation « Je peux décider librement comment accomplir les tâches »)
2. La satisfaction du besoin de compétence (ex. « Dans les cours de français j'acquiers de nouvelles connaissances »)
3. La satisfaction du besoin d'affiliation sociale (ex. « J'ai de bonnes relations avec mon professeur »).

La partie IMI comprend 22 affirmations, regroupées dans les quatre sous-catégories suivantes :

1. Intérêt/plaisir (ex. « Je trouve mes études de français très intéressantes »)
2. Compétence perçue (ex. « Je suis content de mes progrès dans mes études »)
3. Choix perçu (ex. « Étudier le français, c'est mon propre choix »)
4. Pression/tension (ex. « Je suis tendu lorsque je fais mes devoirs »).

Chacune des quatre sous-catégories contient 5-7 affirmations, qui sont placées au hasard dans le questionnaire. Il est important de noter que la sous-catégorie "pression/tension" est un prédicteur négatif de la motivation intrinsèque dont les affirmations sont inversées.

Le questionnaire créé sur Google Forms a été distribué aux étudiants participant à des cours de français (aux niveaux A1, B1, B2 et C1), accompagné d'une lettre contenant une brève explication sur l'étude et des instructions pour compléter le

questionnaire. La participation était volontaire. Les étudiants ont été informés que les données obtenues dans le cadre du sondage sont confidentielles et sont utilisées exclusivement pour la recherche quantitative.

3. Résultats

Comme nous l'avons déjà précisé, l'objectif de cette étude est double : d'une part, elle vise à mesurer les trois besoins psychologiques fondamentaux des étudiants de FLE (§ 3.1) et, d'autre part, à étudier la motivation des étudiants à apprendre le français (§ 3.2).

3.1. Les besoins psychologiques fondamentaux

La première question de recherche a été de mesurer les niveaux de trois besoins psychologiques fondamentaux en apprenant le FLE à l'université. Le Tableau 1 ci-dessous contient les valeurs moyennes de chaque sous-catégorie de besoins psychologiques comprise dans la partie ÉSBPF du questionnaire, ainsi que les valeurs alpha. Ces dernières renvoient à la validité interne du questionnaire et elles sont toutes acceptables, voire satisfaisantes (>0,7). En général, on peut constater que les trois besoins psychologiques fondamentaux des étudiants sont satisfaits, puisque les valeurs de chaque sous-catégorie s'affichent au-dessus de la moyenne (>3,5 p.).

Sous-catégories	Moyenne	Écart-type	Coefficient alpha de Cronbach	Nombre d'affirmations
Besoin d'autonomie	4,82	1,224	0,73	7
Besoin de compétence	5,23	1,065	0,81	6
Besoin d'affiliation social	6,15	1,118	0,70	8

Tableau 1 : Valeurs moyennes des sous-catégories de besoins psychologiques fondamentaux

Le score le plus bas se situe dans « autonomie », étant néanmoins un résultat assez élevé. Les étudiants perçoivent l'autonomie surtout dans les situations dans lesquelles ils peuvent s'impliquer et exercer leurs intérêts personnels, leurs désirs, leurs objectifs, leurs valeurs, leurs préférences. L'autonomie dans les études n'apparaît pas automatiquement, mais doit être soutenue et encouragée par les professeurs (Reeve, 2009). Les activités menant à la croissance de l'autonomie sont en effet directement liées au soutien de la motivation intrinsèque. Quoique le résultat de cette étude soit prometteur et illustre un environnement universitaire

favorable aux étudiants, rappelons qu’il s’agit d’un processus continu et pas d’un résultat statique.

Ensuite, les scores élevés de « compétence » reflètent de quelle manière les étudiants vivent les défis optimaux, sont engagés dans leur milieu universitaire et s’investissent dans leur apprentissage. De plus, le haut niveau de la compétence démontre qu’ils sont bien fournis au niveau des conseils de soutien et des stratégies dont ils ont besoin pour progresser.

La troisième sous-catégorie, « affiliation sociale », dont les scores très élevés témoignent de bonnes relations sociales dans un milieu universitaire, corrobore à son tour le reste des résultats de l’étude actuelle. Sans appartenir à un groupe social (composé des apprenants et du personnel académique et administratif), les autres besoins ne peuvent pas être satisfaits. Vansteenkiste et ses collègues (2006) soulignent l’importance d’inviter les étudiants à travailler ensemble, à s’aider à réussir, à construire un consensus et à donner des retours significatifs. C’est le contexte prosocial qui crée les conditions favorables au développement des autres besoins ainsi qu’à la motivation.

3.2. La motivation

La deuxième question de recherche a été de savoir ce qui caractérise la motivation pour apprendre le français chez les étudiants de FLE. Le Tableau 2 ci-dessous contient les valeurs moyennes de chaque sous-catégorie motivationnelle comprise dans la partie IML du questionnaire, ainsi que les valeurs alpha qui sont toutes satisfaisantes.

Sous-catégories	Moyenne	Écart-type	Coefficient alpha de Cronbach	Nombre d’affirmations
Intérêt/plaisir	5,87	1,102	0,84	7
Compétence perçue	4,91	1,422	0,81	5
Choix perçu	6,27	1,540	0,71	5
Pression/tension	3,6	1,036	0,80	5

Tableau 2 : Valeurs moyennes des sous-catégories de motivation

Comme signalé précédemment dans la partie théorique, c’est la sous-catégorie « intérêt/plaisir » qui est un prédicteur positif et l’indicateur le plus important de la motivation intrinsèque. Les résultats actuels nous permettent de conclure que la motivation interne des étudiants de l’Université de Tallinn est à un niveau assez élevé et cela correspond aux résultats suédois présentés par Arvidsson et Lundell (2019).

La sous-catégorie « compétence perçue » indique dans quelle mesure les participants perçoivent leur efficacité à atteindre leurs objectifs, ainsi qu'à prendre plaisir à participer à des activités dans lesquelles ils se considèrent efficaces. Les scores indiquent un résultat moyen. Cela peut être expliqué par le grand nombre de débutants parmi l'échantillon qui ne maîtrisent pas encore le français au niveau qu'ils souhaiteraient.

La notion de « choix perçu » est théorisée comme prédicteur positif des aspects comportementaux de la motivation intrinsèque. Les participants ont obtenu ici les scores les plus élevés, ce qui signifie que l'apprentissage du FLE est un choix conscient pour la plupart des étudiants. De surcroît, ce résultat est très satisfaisant surtout au niveau institutionnel et reflète le bon choix des candidats au cours des examens d'entrée. Ce résultat est semblable aux résultats d'une étude auprès d'étudiants mexicains, bien que la méthode utilisée ait été différente (Velazquez Herrera, 2011).

En outre, les résultats bas pour « pression/tension » confirment que les étudiants ne subissent pas de stress lors des cours de langue française, ce qui est une condition favorable à la motivation intrinsèque. Il est intéressant de noter que ceux qui ont obtenu un faible score pour la « compétence perçue » n'ont pas forcément obtenu un score élevé pour la « pression/tension », mais ceux qui ont obtenu un score élevé pour la « compétence perçue », ont obtenu des résultats très souvent faibles concernant la « pression/tension ». Les étudiants qui possèdent des compétences supérieures gèrent évidemment mieux leurs sources de tension et de stress liées à leurs études de FLE.

Conclusion

Cette étude a cherché à étudier la motivation intrinsèque des étudiants de l'Université de Tallinn et la satisfaction des trois besoins psychologiques fondamentaux. En fin de compte, on peut conclure que la motivation intrinsèque est une tendance à rechercher la nouveauté et à faire face à divers défis, à développer et à utiliser ses capacités, et à avoir soif de recherche et de formation (Ryan, Deci, 2000). Et d'ailleurs, afin d'aider à maintenir et augmenter la motivation, ainsi que le bien-être d'une personne, il est nécessaire de satisfaire les trois besoins psychologiques fondamentaux. En outre, il ne faut pas oublier le contexte social, qui est également capable d'influencer la motivation et le développement d'une personne.

Quant aux besoins psychologiques des étudiants perçus au cours de l'apprentissage du français, les résultats portent à croire qu'ils sont bien soutenus. En outre, comme les données de cette analyse nous le suggèrent, les étudiants de

FLE concernés par cette étude montrent un niveau de motivation intrinsèque assez élevé. De surcroît, les scores obtenus par le questionnaire de motivation sont plus élevés par rapport à ceux obtenus en 2008 par une étude similaire (Meristo, 2008). Cependant, un tel résultat doit être interprété avec circonspection, car les analyses statistiques multidimensionnelles sont de rigueur afin de déclarer que les différences statistiques importantes existent. Néanmoins, les résultats actuels donnent un signal positif sur les modifications du programme d'études du FLE au cours des réformes de 2014-2015.

Concernant les limitations de l'étude, il est nécessaire de rappeler que les étudiants qui ont participé à l'étude l'ont accepté volontairement. Ceci peut introduire un certain biais dans les résultats. On ne peut donc écarter la possibilité que ceux qui ont refusé de participer peuvent avoir un niveau de motivation plus bas.

Bibliographie

- Amabile, T.M. 1996. *Creativity in context: Update to the social psychology of creativity*. New York: Westview Press.
- Anderson, R., Manoogian, S.T., Reznick, J.S. 1976. « The undermining and enhancing of intrinsic motivation in preschool children ». *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 34(5), p. 915-922. [En ligne]: doi:10.1037/0022-3514.34.5.915 [consulté le 10 janvier 2020].
- Annala, J., Mäkinen, M. 2017. « Communities of practice in higher education: contradictory narratives of a university-wide curriculum reform ». *Studies in Higher Education*, n° 42(11), p. 1941-1957. <https://doi.org/10.1080/03075079.2015.1125877> [consulté le 10 janvier 2020].
- Arvidsson, K., Lundell, F.F. 2019. « Motivation pour apprendre le français chez les étudiants universitaires suédois - une étude de méthodes mixtes ». *Synergies Pays Scandinaves*, n° 14, p. 95-108. [En ligne]: http://gerflint.fr/Base/Paysscandinaves14/arvidsson_forsberg.pdf [consulté le 10 janvier 2020].
- Baranowski, K. 2015. « Les compétences en français : agentivité et motivation des étudiants universitaires ». *OLBI Journal*, n° 7, p. 17-28.
- Baumeister, R., Leary, M.R. 1995. « The need to belong: desire for interpersonal attachments as a fundamental human motivation ». *Psychological Bulletin*, n° 117, p. 497-529.
- Flink, C., Boggiano, A.K., Barrett, M. 1990. « Controlling teaching strategies: Undermining children's self-determination and performance ». *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 59, p. 916-924. [En ligne]: <https://doi.org/10.1037/0022-3514.59.5.916> [consulté le 10 janvier 2020].
- Gagné, M. 2003. « The role of autonomy support and autonomy orientation in prosocial behavior engagement ». *Motivation and Emotion*, n° 27, p. 199-223.
- Gordeeva, T.O. 2010. « Razrabotka russkoyazychnoi versii testa dispozitsionnogo optimizma (LOT) ». *Psikhologicheskie Issledovaniya*, n° 4.
- Julien, É., Guay, F., Senécal, C., Poitras, S-C. 2009. « Subjective psychological distress among young adults: The role of global and contextual levels of self-determined motivation ». *Hellenic Journal of Psychology*, n° 6(2), p. 145-168.
- Krücken, G. 2014. « Higher education reforms and unintended consequences: A research agenda ». *Studies in Higher Education*, n° 39(8), p. 1439-1450. [En ligne]: <https://doi.org/10.1080/03075079.2014.949539> [consulté le 10 janvier 2020].

- Mady, C.J. 2010. « Motivation to Study Core French: Comparing Recent Immigrants and Canadian-Born Secondary School Students ». *Canadian Journal of Education*, n° 33, p. 564-587.
- Meristo, M. 2008. *Motivation des étudiants à étudier la philologie française à l'Université de Tallinn*. Mémoire de master. Université de Tallinn.
- Meristo, M. 2016. *Personal and Contextual Factors Shaping Novice Teachers' Early Professional Career*. Thèse de doctorat, Université de Tallinn.
- Meristo, M., Mathews, M., Löfström, E. 2016. « What Matters in Novice Teachers' Job Satisfaction? A Comparison of Estonia and Sri Lanka ». *The International Journal of Adult, Community and Professional Learning*, n°2, p. 15-28.
- Noels, K.A., Lascano, D.I.V., Saumure, K. 2019. « The development of self-determination across the language course: Trajectories of motivational change and the dynamic interplay of psychological needs, orientations, and engagement ». *Studies in Second Language Acquisition*, n° 41, p. 821-851.
- Ntoumanis, N., Edmunds, J., Duda, J.L. 2009. « Understanding the coping process from a self-determination theory perspective ». *British Journal of Health Psychology*, n° 14, p. 249-260.
- Orsini, C.A., Binnie, V.I., Tricio, J.A. 2018. « Motivational profiles and their relationships with basic psychological needs, academic performance, study strategies, self-esteem, and vitality in dental students in Chile ». *Journal of Educational Evaluation for Health Professions*, n° 15.
- Patall, E.A., Pituch, K.A., Steingut, R.R., Vasquez, A.C., Yates, N., Kennedy, A.A. 2019. « Agency and high school science students' motivation, engagement, and classroom support experiences ». *Journal of Applied Developmental Psychology*, n° 62, p. 77-92.
- Reeve, J. 2009. « Why teachers adopt a controlling motivating style toward students and how they can become more autonomy supportive ». *Educational psychologist*, n° 44, p. 159-175.
- Reeve, J. 2017. *Psychologie de la motivation et des émotions*. Bruxelles : De Boeck.
- Ryan, R.M., Deci, E.L. 2000. « Self-Determination Theory and the Facilitation on Intrinsic Motivation, Social Development, and Well-Being ». *American Psychologist*, n° 55, p. 68-78. [En ligne]: <http://dx.doi.org/10.1037/0003-066X.55.1.68> [consulté le 10 janvier 2020].
- Ryan, R.M., Deci, E.L. 2017. *Self-determination theory: Basic psychological needs in motivation, development, and wellness*. New York City, NY: Guilford Press.
- Ryan, R.M., Grolnick, W.S. 1986. « Origins and pawns in the classroom: Self-report and projective assessments of individual differences in children's perceptions ». *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 50, p. 550-558.
- Ryan, R.M., Patrick, H., Deci, E.L., Williams, G.C. 2008. « Facilitating health behaviour change and its maintenance: Interventions based on Self-Determination Theory ». *The European Health Psychologist*, n° 10, p. 2-5.
- Sansone, C., Harackiewicz, J.M. 2000. *Intrinsic and Extrinsic Motivation*. Academic Press: London.
- Schunk, D., Pintrich, P.R., Meece, J.L. 2008. *Motivation in Education*. New Jersey: Pearson Education.
- Seeber, M., Lepori, B., Montauti, M., Enders, J., de Boer H., Weyer, E., Bleiklie, I., et al. 2015. « European universities as complete organisations ? Understanding identity, hierarchy and rationality in public organizations ». *Public Management Review*, n° 17(10), p. 1444-1474. [En ligne]: <https://doi.org/10.1080/14719037.2014.943268> [consulté le 10 janvier 2020].
- Skinner, E., Edge, K. 2002. Self-determination, coping and development. In: E.L. Deci, R.M. Ryan (éds.), *Handbook of Self-Determination Research*, p. 297-337. Rochester, NY: University of Rochester Press.
- van der Kaap-Deeder, J., Vansteenkiste, M., Soenens, B., Mabbe, E. 2017. « Children's daily well-being: The role of mothers', teachers', and siblings' autonomy support and psychological control ». *Developmental psychology*, n° 53, p. 237.
- Vansteenkiste, M., Lens, W., Soenens, B., Luyckx, K. 2006. « Autonomy and relatedness among Chinese sojourners and applicants: Conflictual or independent predictors of well-being and adjustment? ». *Motivation and Emotion*, n° 30, p. 273-282.

Velazquez Herrera, A. 2011. « Représentations sociales de la langue française et motivations de son apprentissage : enquête auprès d'étudiants universitaires mexicains spécialistes et non spécialistes ». *Synergies Mexique*, n°1, p. 57-69. [En ligne]: https://gerflint.fr/Base/Mexique1/adelina_velazquez.pdf [consulté le 10 janvier 2020].

Watt, H. M. G., Richardson, P. W. 2008. « Motivations, perceptions, and aspirations concerning teaching as a career for different types of beginning teachers ». *Learning and Instruction*, n° 18(5), p. 408-428.

Wigfield, A., Eccles, J.S. 2002. *Development of Achievement Motivation*. Academic Press: London.

Notes

1. Trois ans d'études supérieures du premier cycle, suivies de deux ans d'études du deuxième cycle.
2. Selon les niveaux communs de référence décrits dans le *Cadre européen commun de référence pour les langues* (CECR).



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Amin Maalouf : un écrivain médiateur ? Ethos discursif et argumentation dans *Les Identités meurtrières*

Mélanie Buchart

Université de Helsinki, Finlande
melanie.buchart@helsinki.fi

Reçu le 12-01-2020 / Évalué le 16-02-2020 / Accepté le 08-03-2020

Résumé

Cet article a pour but d'observer l'articulation entre ethos discursif et argumentation dans l'ouvrage *Les Identités meurtrières* (Maalouf, 1998), que nous considérons ici comme un texte argumentatif. Avec patience et didactique, l'auteur expose la complexité et la pluralité de sa conception de l'identité, en se posant à la fois comme sujet de l'énonciation et de l'énoncé. Ainsi, à travers l'ethos dit, l'ethos montré, et même l'ethos préalable (sur lequel il n'a *a priori* que peu d'impact mais qu'il peut ensuite retravailler), nous verrons dans quelle mesure Maalouf met la présentation de soi au service de son argumentation afin d'entraîner l'adhésion du lecteur à son propos.

Mots-clés : ethos discursif, argumentation, discours, Amin Maalouf, identité

Amin Maalouf: a mediator writer? Discursive ethos and argumentation in *Les Identités meurtrières*

Abstract

The aim of this article is to observe how discursive ethos and argumentation are interdependent in *Les Identités meurtrières* (Maalouf, 1998), regarded here as an argumentative essay. With patience and pedagogy, the author exposes his complex and plural conception of identity by acting simultaneously as the originator of the speech act and the subject of his writing. The article will thus show to what extent Maalouf's use of self-introduction through uttered, displayed, and preliminary ethos - although the latter cannot be influenced initially, it can be reworked - serves his argumentation in an effort to convince the reader.

Keywords : discursive ethos, argumentation, discourse, Amin Maalouf, identity

Introduction

Dans cette recherche, nous traiterons du lien entre l'ethos discursif et l'argumentation dans une œuvre d'Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, publiée en 1998. Dans cet ouvrage, l'auteur porte un discours argumenté sur le concept d'identité

tout en dévoilant la sienne. Nous allons donc nous intéresser à ce jeu de va-et-vient entre présentation de soi et exposé des arguments afin d'étudier comment l'éthos du locuteur sert et renforce son argumentation. *Les Identités meurtrières* appartient au genre de l'essai, entre plaidoyer argumentatif et témoignage. La présentation de soi s'y fonde non seulement sur un ethos discursif explicite et revendiqué mais aussi sur des passages à l'effacement énonciatif apparent, par exemple quand l'essayiste n'utilise plus le discours embrayé où se manifeste le pronom personnel « je », mais expose des expériences à la troisième personne. Or, dans ces passages, la subjectivité est bien présente : elle continue d'étoffer la présentation de soi de façon plus subtile, par le recours à d'autres marques discursives de la subjectivité, notamment les adjectifs évaluatifs, axiologiques ou non (Kerbrat-Orecchioni, 2009 [1999]).

Cet ouvrage présente un « je » à la fois sujet de l'énonciation et de l'énoncé, autrement dit une articulation intéressante, pour reprendre la dichotomie de Maingueneau (1993 : 137), entre l'éthos montré (le locuteur ne parle pas directement de lui-même mais se dévoile malgré tout dans les modalités de sa parole) et l'éthos dit (le locuteur est le thème de son propre discours). Cette dichotomie constante renforce le positionnement de l'auteur-énonciateur comme garant du dire : « L'univers de sens qui délivre le discours s'impose par l'éthos comme par "les idées" qu'il transmet ; en fait, ces idées se présentent à travers une *manière de dire* qui renvoie à une *manière d'être* [...] La qualité de l'éthos renvoie en effet à la figure de ce "garant" qui à travers sa parole se donne une identité à la mesure du monde qu'il est censé faire surgir dans son énoncé » (Maingueneau, 2002 [1998] : 81).

Dans une première partie, nous dévoilerons l'éthos préalable de Maalouf, soutien de son argumentation malgré lui. Ensuite, nous expliquerons de quelle façon l'éthos dit et l'éthos montré servent le discours déontique de Maalouf et montrent bien la capacité d'influence de l'image projetée sur la réception de son œuvre. Nous terminerons par l'exposé des techniques discursives employées par l'auteur (*nous* inclusif, métadiscours, effacement énonciatif) qui concourent à la réussite de la didactisation de son propos.

1. L'éthos préalable : légitimité et crédibilité d'un écrivain humaniste

Dans cette étude, nous nous basons sur la définition « discursive » de l'éthos donnée par Amossy (2010 : 25) : « L'éthos est l'image que l'orateur construit de lui-même dans son discours afin de se rendre crédible ». Avant d'analyser l'éthos discursif dans son ensemble, autrement dit « la présentation de soi » (au sens où l'entend Amossy), nous allons tout d'abord exposer l'éthos préalable de l'auteur ainsi que le type de discours proposé dans *Les Identités meurtrières*.

1.1. La conscience de l'image de soi

Dans cet essai, il s'agit de communication différée puisque l'image de soi est transposée à l'écrit, et d'un discours monogéré dans la mesure où le locuteur n'est pas interrompu par l'auditoire. La réception de l'image de soi étant différée, le locuteur ne peut effectuer les réajustements ou corrections de l'ethos spécifiques aux situations d'interaction. Toutefois, le locuteur, d'autant plus dans le cadre d'un essai argumentatif, prête à son allocutaire un certain raisonnement, un défaut ou un manque d'informations qu'il conviendra de pallier ; en somme, il vise à l'éclairer de sa pensée. Comme le souligne Amossy (id. : 128), « l'auditoire, lorsqu'il n'est ni désigné ni décrit, peut toujours être induit des valeurs, des croyances, des opinions que le texte lui attribue ». Et inversement, selon l'image que l'émetteur se fait du récepteur, en l'occurrence ici de son lecteur, il va modeler l'image de soi qu'il projette afin de mieux imposer ses façons de voir et ses arguments. L'image de soi se construit à la fois à travers des éléments verbaux et non verbaux, pas nécessairement émis par l'auteur ni de façon intentionnelle.

L'ethos préalable de l'auteur repose sur l'image accolée au locuteur au moment de sa prise de parole, les traits qui lui sont assignés *a priori* et sur lesquels celui-ci va pouvoir s'appuyer pour modeler, adapter son discours en vue d'une efficacité verbale maximale, ce qu'Amossy (2010 : 89) nomme le « retravail de l'ethos préalable ». Quelle est la crédibilité du locuteur ? Est-il digne de foi ? Quelle est sa légitimité préalable ou en quoi est-il autorisé à parler de ce sujet ?

L'auteur de cet essai, Amin Maalouf, est un écrivain franco-libanais de 71 ans, élu à l'Académie française en 2011, au fauteuil de Claude Lévi-Strauss. Ces quelques éléments biographiques constituent déjà une partie de l'ethos préalable : Maalouf a l'image d'un intellectuel reconnu par ses pairs, d'expression française, dont la qualité de la langue est reconnue par l'institution de référence en la matière. De plus, ses origines libanaises renforcent auprès du lecteur sa légitimité à parler de la notion complexe d'identité.

1.2. Statut générique et paratexte

Dans l'objet livre, le paratexte donne également à voir cet ethos préalable. Genette (1987 : 8) définit le paratexte comme « une zone non seulement de transition, mais de *transaction* : lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service [...] d'un meilleur accueil du texte et d'une lecture plus pertinente ». Le paratexte (id : 11) est constitué de l'épitéxte, c'est-à-dire des messages médiatiques ou privés situés à l'extérieur du livre, et du périexxte, situé autour du texte dans l'espace du même volume. Intéressons-nous par exemple à une composante périexxte essentielle, la quatrième de couverture :

Amin Maalouf

Les Identités meurtrières

Que signifie le besoin d'appartenance collective, qu'elle soit culturelle, religieuse ou nationale ? Pourquoi ce désir, en soi légitime conduit-il si souvent à la peur de l'autre et à sa négation ? Nos sociétés sont-elles condamnées à la violence sous prétexte que tous les êtres n'ont pas la même langue, la même foi ou la même couleur ?

Né au confluent de plusieurs traditions, le romancier du *Rocher de Tanios* (Prix Goncourt 1993) puise dans son expérience personnelle, aussi bien que dans l'histoire, l'actualité ou la philosophie pour interroger cette notion cruciale d'identité. Il montre comment, loin d'être donnée une fois pour toutes, l'identité est une construction qui peut varier. Il en dénonce les illusions, les pièges, les instrumentalisation. Il nous invite à un humanisme ouvert qui refuse à la fois l'uniformisation planétaire et le repli sur la « tribu ».

D'une voix pudique, sereine, Amin Maalouf énonce tout simplement des enjeux de civilisation pour le troisième millénaire.

Henri Tincq. *Le Monde*.

Un livre passionnant à l'heure où une conception hégémonique, marchande, de la mondialisation allume les mèches sous des barils de poudre.

Jacques Coubart. *L'Humanité*.

Par la voix de cet écrivain libanais de langue française, la vieille Europe nous fait encore partager la plus belle, la plus féconde de ses convictions.

François Sureau. *L'express*.

Reproduction de textes extraits de la quatrième de couverture des *Identités meurtrières*, Éditions Le Livre de poche

Dans le périphrase éditorial (présentation de l'œuvre) puis dans le périphrase allographe (ici, des commentaires et critiques journalistiques), nous observons tout d'abord l'unanimité des critiques de gauche comme de droite (*L'Humanité*, *Le Monde*, *L'Express*) sur cet essai. En outre, ces autres voix dévoilent également le statut et l'origine de l'auteur : « la voix de cet écrivain libanais de langue française », « né au confluent de plusieurs traditions ». Le paratexte factuel présente Maalouf comme un romancier, récompensé par le Goncourt en 1993 (cf. *supra* : reconnaissance par les pairs et qualité de la langue) et profondément humaniste : « il nous invite à un humanisme ouvert ». Toutes ces indications périphrastiques construisent un ethos préalable positif de compétence, de talent, de réflexion et de raison.

Par ailleurs, le statut générique et le support utilisé confèrent au discours son autorité. L'énonciateur n'invoque aucune caution censée légitimer ses propos. Son autorité se manifeste dans la situation d'énonciation par son statut reconnu d'expert et de détenteur des savoirs. Il s'agit de ce que Maingueneau appelle (2009 [1996] : 21) « une autorité montrée », par opposition à l'« autorité dite », qui respecte

la loi de sincérité du discours, notamment dans un essai. Cet ethos préalable permet d'indiquer dans quelle mesure son ethos discursif peut faire autorité : son discours est *a priori* audible, crédible et légitime. On pourrait parler ici d'autolégitimation dans la mesure où Maalouf s'appuie largement sur son expérience personnelle pour justifier sa prise de parole et son positionnement. Son expérience permet à elle seule de comprendre sa conception de l'identité et, à terme, d'y adhérer.

Maalouf considère l'identité comme un mélange de différentes appartenances : il refuse d'être réduit à une appartenance nationale, ethnique, religieuse ou autre, qui l'essentialiserait. Il pense au contraire que l'identité est composite, mouvante, évolutive et que les conflits dans les sociétés actuelles naissent inévitablement de ce besoin de catégoriser, de réifier l'altérité. Dans quelle mesure Maalouf va-t-il conforter cette image préalable ? la renforcer pour susciter l'adhésion à son discours ? C'est ce que nous allons voir à présent en analysant l'ethos dit et revendiqué par Maalouf dans *Les Identités meurtrières*.

2. L'ethos dit et revendiqué par l'auteur : le refus de la doxa

Dans cette partie, nous allons étudier les moyens discursifs qui révèlent l'agentivité et l'intentionnalité de l'ethos. Comme le souligne Maingueneau (1990 : 124), l'auteur d'un texte délibérément autobiographique se doit de justifier « l'exhibition littéraire de soi ». Ici, Maalouf s'appuie sur son propre témoignage pour expliquer son refus de la doxa¹ ainsi que sa conception de l'identité. En devenant l'objet de son propre discours, il dévoile des qualités et défauts qui servent son argumentation.

2.1. Un « je » refusant la doxa

Dans cet ouvrage, la responsabilité énonciative est en effet assumée et revendiquée depuis la première page où le « je » s'impose d'emblée et devient sujet du discours : « depuis que j'ai quitté » (Maalouf, 1998 : 7). À travers l'utilisation de la première personne du singulier, le locuteur s'énonce lui-même comme sujet, ce qui renforce son ethos de sincérité et donne une valeur testimoniale à son essai.

Pour Benveniste (1966 : 262), « il n'y a pas d'autre témoignage objectif de l'identité du sujet que celui qu'il donne ainsi lui-même sur lui-même ». Benveniste parle même de témoignage « objectif » quand le sujet parlant réfère à lui-même dans son discours. L'utilisation de cet embrayeur, « je », donne de l'authenticité au discours de Maalouf, qui se fonde sur des expériences vécues, réelles et incontestables. Il se présente comme un homme honnête, authentique et

d'autant plus légitime qu'il a expérimenté lui-même les réductions identitaires qu'il fustige. Les premières pages de l'œuvre sont, à cet égard, tout à fait parlantes.

L'auteur (1998 : 7) commence par raconter son histoire, à la première personne :

Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « L'un et l'autre ! ». Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité.

Il justifie son positionnement actuel par son histoire personnelle et celle de son pays d'origine, le Liban, « un pays où l'on est constamment amené à s'interroger sur ses appartenances, sur ses origines, sur ses rapports avec les autres, et sur la place qu'on peut occuper au soleil ou à l'ombre » (id. : 21). Maalouf expose dès le début son acception de l'identité et ses difficultés à faire comprendre son point de vue à ses interlocuteurs. Par là même, il démontre :

- d'un côté, sa conscience de l'ethos préalable qu'il renvoie à son auditoire : « Que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais 'plutôt français' ou 'plutôt libanais' » (id. : 7). L'auditoire auquel il s'adresse le pense tiraillé entre deux identités nationales, ce dont l'auteur a pleinement conscience. Ainsi, Maalouf peut utiliser son ethos préalable pour contre-argumenter et exposer son positionnement.
- d'un autre côté, il expose la doxa dominante qui tend à essentialiser l'identité : il souligne qu'on lui pose cette question depuis 1976, c'est-à-dire depuis 22 ans au moment de la publication : « Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé [...] » (ibid.). Le superlatif dans le complément adverbial « avec les meilleures intentions du monde » renforce sa prise de distance par rapport à l'idéologie dominante. Tout le monde lui pose cette question innocemment, naïvement, mais personne ne comprend le danger de cette conception réifiante.
- en outre, Maalouf tente de rectifier cette image préalable de bon orateur mais qui, au fond, aurait tort, car il n'admettrait pas *de facto* d'appartenance identitaire unique ou prévalente. Pour ce faire, il cite les propos récurrents de ses allocutaires : « vous avez eu raison de parler ainsi, mais au fin fond de vous-même, qu'est-ce que vous vous sentez ? » (id. : 8). Maalouf présuppose

que l'auditoire perçoit son discours comme convenu et audible mais impossible et fallacieux. Maalouf aurait nécessairement une identité essentialisable. Nous notons ici l'opposition fondamentale entre deux conceptions de l'identité (Dervin, 2011 : 33-34) : l'une solide, qui est ancienne, culturaliste, traditionnelle et liée à la nation. Cette vision des choses fige une fois pour toutes l'identité de façon déterministe, ce qui favorise l'émergence de représentations positives ou négatives se cristallisant souvent en stéréotypes. L'autre conception, issue de la sociologie postmoderne, donne à voir une identité liquide (Bauman, 2011), car complexe, mouvante et évolutive.

Maalouf expose ainsi sa conception minoritaire et tente de convaincre le lecteur des dangers de la conception solide en se servant de son ethos.

2.2. Qualités et défauts utiles à l'argumentation

Dans l'incipit, en filigrane, l'auteur laisse également entrevoir ses qualités, notamment la patience, l'honnêteté intellectuelle, la fidélité à ses origines :

Je réponds invariablement : « L'un et l'autre ». Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais [...] Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ? À ceux qui me posent la question, j'explique donc, patiemment, que je suis né au Liban [...] Comment pourrais-je l'oublier ? Comment pourrais-je jamais m'en détacher ? [...] Parfois, lorsque j'ai fini d'expliquer, avec mille détails, pour quelles raisons précises je revendique pleinement l'ensemble de mes appartenances, quelqu'un s'approche de moi pour murmurer, la main sur mon épaule : « Vous avez eu raison de parler ainsi, mais au fin fond de vous-même, qu'est-ce que vous vous sentez ? ». Cette interrogation insistante m'a longtemps fait sourire. Aujourd'hui, je n'en souris plus. (Maalouf, 1998 : 7-8).

Les adverbes « invariablement », « patiemment », ainsi que l'hyperbole « avec mille détails » révèlent l'ethos de patience de Maalouf, face à l'incompréhension et à l'insistance de son auditoire. À l'aide du mode conditionnel, « je mentirais », « serais-je plus authentique », qui souligne ici des conditions non réalisées au moment de l'énonciation, l'auteur démontre son honnêteté intellectuelle. La valeur modale du conditionnel sert aussi à présenter le reniement de ses origines comme une opinion illusoire, irréaliste : « Comment pourrais-je l'oublier ? », « Comment pourrais-je jamais m'en détacher ? ». L'auteur refuse d'être contraint de faire un choix entre son pays d'origine et celui où il a choisi de vivre.

Par ailleurs, à travers son discours, Maalouf dévoile un défaut : son agacement et les limites de sa patience à l'égard d'une conception de l'identité qu'il ne partage pas. La ponctuation exclamative permet par exemple de montrer son énervement « Moitié français, donc, et moitié libanais ? Pas du tout ! » (id. : 8), tout comme l'hyperbole vue précédemment « avec mille détails » (ibid.) et quelques adjectifs qualificatifs : « lorsque j'ai fini d'expliquer [...] pour quelles raisons *précises* je revendique pleinement l'ensemble de mes appartenances », « cette interrogation *insistante* » (ibid., nous soulignons). L'auteur semble ne plus supporter à la longue de devoir se justifier en permanence et d'être sommé de choisir une appartenance unique une fois pour toutes : comme l'indique l'adverbe de négation « je n'en souris plus » (ibid.). La négation « plus » porte une valeur aspectuelle particulière : elle distingue un avant et un après et donne à l'avant un statut de présupposé (Riegel *et al.*, 2002 [1994] : 418) : je souriais auparavant, maintenant c'est terminé, je suis las de donner des explications.

Dans le début du livre, Maalouf remet aussi en cause la déduction syllogique de la doxa, composée des deux prémisses et de la conclusion suivantes :

a) Quelqu'un qui a vécu dans deux pays a nécessairement une identité compartimentée (faite pour moitié du pays de naissance, pour l'autre moitié du pays d'accueil).

b) Maalouf est né au Liban et y a vécu 27 ans ; Maalouf vit depuis 22 ans en France.

c) Donc Maalouf est moitié français, moitié libanais.

L'auteur réfute la conclusion du syllogisme (c) ainsi que la prémisse majeure (a), et donc l'idée d'un cloisonnement de l'identité en moitiés ou en tiers. Il reformule la conclusion en « Donc Maalouf a une identité unique façonnée par ces deux éléments et bien d'autres ». À travers la mise en discours de son agacement, l'essayiste démontre en réalité l'obstination intellectuelle de ses interlocuteurs et leur manque d'ouverture : il révèle l'ethos de ses interlocuteurs tout en dévoilant le sien.

3. Une entreprise de didactisation

Dans cet essai, l'objectif de Maalouf est de convaincre le lecteur de revoir sa conception culturaliste et unique de l'identité. Pour cela, il a recours à différents procédés discursifs, comme l'utilisation de la première personne du pluriel ou le métadiscours, qui permettent de neutraliser les arguments d'un co-énonciateur absent.

3.1. Le « nous » inclusif

Afin d'amener le lecteur à adhérer à son discours, l'auteur utilise ponctuellement la première personne du pluriel. Comme l'indique Amossy (2010 : 156), par l'utilisation du « nous », le locuteur se donne comme « représentant automandaté » d'un groupe dont il se fait le porte-parole officiel. Il parle dans l'extrait suivant des personnes à l'identité complexe, sommées de choisir, comme lui, une appartenance dominante : « Sommées par qui ? Pas seulement par les fanatiques et les xénophobes de tous bords, mais par vous et par moi, par chacun d'entre nous. À cause, justement, de ces habitudes de pensée et d'expression si ancrées en nous tous » (Maalouf, 1998 : 11).

Par l'expansion du « je » au « nous », il cherche à inclure l'auditoire dans cet ethos qui devient collectif. Maalouf oppose ici deux catégories d'individus : les fanatiques/xénophobes et « vous et moi ». Ce « nous » inclusif (je + vous) permet à l'auteur de mettre en relief une voix collective, celle de la doxa dominante, qu'il conteste et qu'il différencie tout de même d'un discours volontairement et consciemment xénophobe. De cette manière, il insiste sur le fait que ces représentations essentialisantes de l'identité sont tellement ancrées dans les mentalités que chacun a pu ou pourra un jour avoir cette conception simpliste d'une notion infiniment plus complexe.

Cette façon de s'inclure dans le discours de la doxa dominante tout en le rejetant avec force s'avère très habile : l'allocutaire (donc le lecteur) peut se reconnaître parmi ces personnes qui réduisent l'identité à une seule appartenance, puisque Maalouf lui-même s'inclut dans ce groupe : « chacun d'entre nous », « vous et moi », « en nous tous » (id. : 11). Ce faisant, l'auteur renforce également son ethos de sincérité : malgré nous et de façon irréfléchie, nous pouvons tous dériver vers cette essentialisation contreproductive. L'allocutaire est invité à suivre le même raisonnement que lui : j'ai pris conscience de la dangerosité de mon discours donc je le rectifie sinon j'assumerai la responsabilité de « fabriquer des massacreurs », expression infiniment juste et prophétique (rappelons que ce texte a plus de vingt ans).

3.2. Métadiscours et neutralisation des contre-arguments

Les marques d'autodésignation ne se réduisent pas à « je » ou « nous ». Maalouf a aussi recours au pronom indéfini « on » : « quand on observe avec le recul du temps », « on peut raisonnablement considérer que » (id. : 89) ; « comme on le redoute » (id. : 16). Ce « on » réfère en premier à l'énonciateur mais aussi au

co-énonciateur que Maalouf cherche à convaincre et à emmener dans son argumentation, de la même façon qu'avec le nous inclusif.

De plus, il démontre sa maîtrise du genre de l'essai et sa volonté de didactiser son propos pour susciter l'adhésion du plus grand nombre et contrer toute objection possible. Son discours est en effet truffé de métadiscours, par exemple : « 'le plus important', j'ai dit ? » (id. : 95), « je voulais seulement redire ici, encore et encore » (id. : 96), « ce qui veut dire » (id. : 123), « j'aurais pu parler d'environnement intellectuel » (id. : 99), « ces choses étant dites, le plus nettement possible [...] je referme la parenthèse, pour en revenir à 'l'air du temps' » (id. : 103), « je viens d'employer le mot 'réaction' » (id. : 106), « je ne cherche pas à dire qu'il faudrait » (id. : 109), « serais-je en train d'exagérer si je disais que » (id. : 117), « je simplifie à l'extrême » (id. : 112), « c'est même un euphémisme que de parler seulement de 'risques' » (id. : 133), « à ce stade de mon raisonnement, une précision s'impose » (id. : 109), « ces deux inquiétudes m'inquiètent, si je puis dire » (id. : 130), « j'ai de nouveau écrit ce mot entre guillemets parce que » (id. : 118), « ce vocable imprécis ne rend pas compte » (id. : 129).

Ce procédé renforce, une fois encore, la portée de l'argumentation, comme l'explique Maingueneau (Charaudeau, Maingueneau, 2002 : 373, s.v. *métadiscours*) : « le locuteur a en effet souvent intérêt à offrir en spectacle l'ethos d'un homme attentif à son propre discours ou à celui des autres ». Maalouf (1998 : 134) justifie clairement son entreprise de didactisation : « si j'énumère toutes ces évidences, c'est parce qu'il m'a paru utile de les rappeler explicitement avant de formuler les questions qui en découlent ». À l'aide de ces gloses métadiscursives (précisions, autocorrections, reformulations et anticipations d'arguments qu'on pourrait lui opposer), l'énonciateur met au premier plan la clarté ainsi que l'intercompréhension entre lui-même et son allocutaire. Il montre ainsi qu'il s'inscrit dans une démarche dialogique, même si l'allocutaire est absent et exclu de l'énonciation par le genre de l'essai. Bakhtine (1977 [1929] : 105) explique à ce propos que « toute énonciation, même sous forme écrite figée, est une réponse à quelque chose et est construite comme telle. Elle n'est qu'un maillon de la chaîne des actes de parole ». D'ailleurs, Maalouf fait constamment référence à un tiers absent auquel il prête des propos pour mieux formuler les siens, notamment quand il écrit : « qu'on me permette d'insister » (Maalouf, 1998 : 119), « j'ai l'air de m'en réjouir » (id. : 120), « sans doute, me dira-t-on, mais laquelle ? » (id. : 111). De cette manière, il anticipe les objections possibles du co-énonciateur et les neutralise habilement.

Ainsi, de façon consciente et réfléchie, Maalouf énonce des arguments difficilement contestables. Cependant, l'ethos ne repose pas uniquement sur les revendications explicites de l'auteur, souvent à la première personne. Il se dévoile aussi

dans des passages moins subjectifs en apparence, que nous proposons d'analyser dans la partie suivante.

3.3. L'effacement énonciatif apparent

Maalouf se présente comme un témoin, un rapporteur, un observateur, qui tantôt illustre son propos par son cas personnel, tantôt a recours à d'autres expériences racontées à la troisième personne. La matérialisation discursive de l'identité qu'il projette ne passe pas seulement par l'ethos dit et revendiqué mais aussi par l'ethos montré par d'autres marques discursives de subjectivité telles que les modalisateurs et les subjectivèmes. Ces termes révèlent un système de valeurs malgré le locuteur, qui ne se pose plus comme sujet de son propre discours.

L'effacement énonciatif n'est par conséquent qu'apparent : le point de vue de Maalouf n'est jamais désincarné, il s'incarne à travers d'autres personnages d'autres horizons, origines, nationalités, religions, etc., qui ont pour point commun de conforter le positionnement idéologique de l'auteur sur l'identité. Par l'exemple, et avec force descriptions de cas précis autres que le sien, Maalouf s'oppose à la représentation circulante selon laquelle l'identité correspond à une appartenance fondamentale dominante : nation unique, langue maternelle, religion, ethnie, etc. Ces exemples, bien que réalistes, sont souvent fictifs : l'auteur utilise le « nous » inclusif dont nous avons parlé plus haut, à l'impératif : « imaginons le cas » (Maalouf, 1998 : 17) ; « ne quittons pas encore Sarajevo. Restons-y, en pensée, pour une enquête imaginaire. Observons [...] » (id. : 18). Ce qui est intéressant ici, c'est l'utilisation des temps verbaux : l'auteur présente ces exemples qualifiés d'imaginaires, d'abord aux conditionnels présent et passé, qui, dans ce cas, servent à exprimer l'irréel : « Le locuteur sait, au moment de l'énonciation, que le procès n'est pas présentement réalisable dans le monde réel, ou qu'il ne s'est pas réalisé dans le passé » (Riegel *et al.*, 2002 [1994] : 318). Puis l'auteur poursuit sa démonstration au futur de l'indicatif : « Imaginons le cas d'un Serbe et d'une Musulmane qui se seraient connus, il y a vingt ans, dans un café de Sarajevo, qui se seraient aimés, puis mariés. Plus jamais ils ne pourront avoir [...] leur vision ne sera plus [...] chacun d'eux portera [...] il ne les percevra [...] il ne leur accordera » (Maalouf, 1998 : 17-18). Comme l'indiquent Riegel *et al.* (id. : 312), « Avec le futur simple, la charge d'hypothèse est minimale, et, même si la réalisation du procès n'est pas avérée, sa probabilité est très grande ». Ainsi, en glissant d'un mode à l'autre, Maalouf parvient à ancrer des exemples fictifs dans la réalité, à les crédibiliser et à développer des arguments concrets sur la base de procès pourtant inventés, et à travers d'autres référents que lui-même.

Ensuite, dans de nombreux passages à l'effacement énonciatif apparent, Maalouf révèle un ethos de vérité, à l'aide de marqueurs d'hétérogénéité énonciative. En effet, il fait allusion à d'autres sources énonciatives qui remettraient en cause ses propos : « Ce sont là des cas bien particuliers, penseront certains. À vrai dire, je ne le crois pas. Les quelques personnes que j'ai évoquées ne sont pas les seules à posséder une identité complexe. En tout homme se rencontrent des appartenances multiples qui s'opposent parfois entre elles » (Maalouf, 1998 : 10). Le modalisateur « à vrai dire » affecte ici la phrase d'un renforcement de la modalité assertive en l'explicitant par la suite et en la généralisant « en tout homme se rencontrent des appartenances multiples ». C'est une pratique discursive récurrente dans son ouvrage, qui prend différentes formes : des adverbes : « indiscutablement » (id. : 99), des adjectifs : « cela a toujours été vrai, sans doute » (id. : 117), « c'est tout aussi vrai de » (id. : 118), ou des tournures impersonnelles : « il est vrai que... mais il est tout aussi vrai que » (id. : 125), « il ne fait pas de doute que... il ne fait pas de doute non plus que » (id. : 133), « il est évident que » (id. : 105), « il serait vain de nier... mais on ne peut nier non plus » (id. : 101), etc., les exemples sont légion.

Par ailleurs, d'autres unités subjectives appelées axiologiques sont, selon Kerbrat-Orecchioni (2009 : 92), implicitement énonciatives car elles « permettent à l'énonciateur de prendre position sans s'avouer ouvertement comme la source du jugement évaluatif ». Les adjectifs permettent par exemple à l'auteur de déclencher chez son allocutaire une identification empathique tout en révélant sa propre émotion ou ses jugements de valeur : « le contraignent à des choix déchirants » (Maalouf, 1998 : 10), « la complexité - parfois souriante, souvent tragique, des mécanismes de l'identité » (id. : 21), « sans une interrogation poignante sur les périls de l'assimilation » (id. : 84), « des passages poignants » (id. : 90). Ces adjectifs font partie des affectifs, c'est-à-dire que, d'après Kerbrat-Orecchioni (2009 : 95), ils énoncent, en même temps qu'une propriété de l'objet, « une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de cet objet ». La présence de l'énonciateur se manifeste à travers cette implication affective recourant au pathos. De la même façon, l'auteur emploie des adjectifs dits évaluatifs qui peuvent être axiologiques, autrement dit porter un jugement de valeur positif ou négatif sur l'objet, comme ici : « enrichissement extraordinaire » (Maalouf, 1998 : 130), « l'uniformisation appauvrissante / l'unanimité bêtifiante / un monde infantilisant » (id. : 125), « opinion simpliste », « formidable brassage », « musique d'ambiance mièvre et douceuse » (id. : 130), « une remarquable capacité à coexister » (id. : 67), « il est parfaitement absurde de vouloir démontrer » (id. : 58) ; ou non axiologiques : « des moyens inouïs » (id. : 132), « le poids de Hollywood est indiscutablement écrasant » (id. : 129), « c'est erroné, c'est dangereux » (id. : 66), qui laissent de

côté le jugement tout en évaluant l'objet par rapport à une norme intériorisée. Ces adjectifs évaluatifs sont parfois renforcés par des adverbes, comme ici : « parfaitement », « indiscutablement ».

Ainsi, même si certains passages donnent l'illusion d'une « désinscription de la subjectivité dans le discours » (Amossy, 2010 : 110), la subjectivité du discours est néanmoins bien présente, y compris dans les passages à l'effacement énonciatif apparent.

Conclusion

Dans cette étude, nous avons voulu comprendre de quelle manière Maalouf utilisait des ressources langagières pour convaincre de la pertinence de son propos. L'efficacité verbale du locuteur réside surtout dans son ethos légitime et d'autorité, dû en grande partie au fait que son discours soit un témoignage reposant sur un ethos préalable solide d'intellectuel crédible et humaniste. Cette image se construit à travers son énonciation (les modalités de son dire) et à travers ses énoncés (ce qu'il dit de lui-même). La présentation de soi est ainsi mise au service de l'argumentation qu'il développe sur la notion d'identité et permet d'entraîner facilement l'adhésion à son point de vue.

Ce discours d'information, de sensibilisation, de persuasion recourt aussi très fréquemment au pathos : Maalouf parle de nombreuses reprises des guerres et des souffrances des peuples, ce qui ne peut qu'émouvoir le lecteur et renforcer le logos. Nous observons dans cette œuvre une sorte de mise en abyme de l'identité, en étudiant la présentation de soi (que l'on pourrait appeler l'identité discursive) d'un auteur qui expose sa propre conception de l'identité.

Comment l'argumentation de Maalouf se retrouve-t-elle dans son ethos ? L'auteur défend l'idée d'une identité complexe, composite et plurielle et cette analyse nous permet de montrer qu'en fin de compte, son ethos repose lui aussi sur la combinaison de plusieurs images de soi qui se superposent, tantôt s'imbriquent, parfois s'opposent et montrent ainsi la complexité de l'écrivain et, plus généralement, la complexité de l'être. Une citation de Maalouf illustre parfaitement cette mise en abyme, quand il évoque ces individus à l'identité complexe : « ils ont un rôle à jouer pour tisser des liens, dissiper des malentendus, raisonner les uns, tempérer les autres, aplanir, raccommoier... Ils ont pour vocation d'être des traits d'union, des passerelles, des médiateurs entre les diverses communautés, les diverses cultures » (Maalouf, 1998 : 11). C'est en définitive ce que l'auteur s'est efforcé de faire dans *Les Identités meurtrières*.

Bibliographie

- Amossy, R. 2010. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. Paris : PUF.
- Amossy, R. 2012. *L'argumentation dans le discours*. Paris: Armand Colin.
- Bakhtine, M. 1977 [1929]. *Le Marxisme et la philosophie du langage*. Paris: Minuit.
- Bauman, Z. 2011. *Culture in a Liquid Modern World*. Cambridge: Polity Press.
- Benveniste, É. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Tome I. Paris : Gallimard.
- Charaudeau, P., Maingueneau, D. (dir). 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Dervin, F. 2011. *Impostures interculturelles*. Paris : L'Harmattan.
- Genette, G. 1987. *Seuils*. Paris : Éditions du Seuil.
- Kerbrat-Orecchioni, C. 2009 [1999]. *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.
- Maalouf, A. 1998. *Les Identités meurtrières*. Paris : Grasset & Fasquelle.
- Maingueneau, D. 1990. *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris : Bordas.
- Maingueneau, D. 1993. Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société. Paris : Dunod.
- Maingueneau, D. 2002 [1998]. *Analyser les textes de communication*. Paris : Nathan/VUEF.
- Maingueneau, D. 2009 [1996]. *Les termes clés de l'analyse du discours*. Paris : Éditions du Seuil.
- Riegel, M., Pellat, J.C., Rioul, E. 2002 [1994]. *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.

Note

1. Au sens d'Amossy (2012 : 113), « l'espace du plausible tel que l'apprehende le sens commun ».



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

La compassion dans le théâtre français de l'entre-deux-guerres. Perspectives dramatiques, perspectives critiques

Maria Einman

Université de Tartu, Estonie

maria.einman@gmail.com

Reçu le 01-09-2020 / Évalué le 15-11-2020 / Accepté le 20-12-2020

Résumé

En études théâtrales, la pitié ou la compassion est le plus souvent étudiée en lien avec la catharsis aristotélicienne. Cet article se propose de la considérer comme un phénomène spatial - le mouvement vers l'autre dans la visée de partager sa douleur. On examinera les enjeux de la compassion dans le théâtre français de l'entre-deux-guerres : aussi bien dans les drames de l'époque que dans leur réception critique. Dans les deux cas, le mouvement-vers compassionnel est étroitement lié au regard : dans les drames, l'intervention d'un « troisième personnage » sur le plan de l'imaginaire permet aux protagonistes, aveuglés par le conflit, de se voir et de se comprendre ; tandis que le spectateur, pour arriver à compatir même avec les personnages « peu sympathiques », doit regarder un monde fictionnel depuis une perspective globalisante, en l'acceptant pleinement, dans toute son altérité.

Mots-clés : compassion, théâtre, entre-deux-guerres, imaginaire, réception critique

Compassion in the French theater in the interwar years. Dramatic and critical perspectives

Abstract

In theatrical studies, pity or compassion is most often studied in connection with Aristotelian catharsis. In this article, it is considered as a spatial phenomenon - the movement towards the other with the aim to share his or her pain. I will examine the compassion in the French theater of the interwar period, focusing both on the dramatic works and their critical reception. In both cases, this movement-towards is linked to gaze: in dramas, the intervention of a "third character" on the plan of the imaginary allows the main characters blinded by conflict to see and understand each other; whereas the spectator, in order to be able to sympathize even with unsympathetic characters, must observe the fictional world from a globalizing perspective, fully accepting it in its otherness.

Keywords: compassion, theater, interwar period, imaginary, critical reception

Au fil du XX^e siècle, la pitié ou la compassion¹ semble disparaître progressivement du théâtre. On en aperçoit les premiers signes dans l'œuvre des dramaturges d'« avant-garde » des années 1920-1930, où elle cède sa place à la frayeur et à la violence (Naugrette, 2008 : 88). Cette tendance s'amplifie magistralement, pour des raisons évidentes, après la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, dans l'entre-deux-guerres, il s'agit encore plutôt d'une exception que de la règle. Il est facile de s'en convaincre à la lecture de *La Petite Illustration* (série théâtre), « revue hebdomadaire publiant les pièces nouvelles jouées dans les théâtres de Paris », qui paraît de mars 1913 à août 1914, puis, sans interruption, de mars 1919 à août 1939. Les personnages de ces pièces restent rarement sourds et aveugles face à la souffrance de l'autre, et les spectateurs, à en croire la synthèse des comptes rendus critiques qui accompagne chaque publication, font toujours preuve de sympathie envers les malheureux qu'ils voient sur le plateau.

De ce répertoire aussi vaste que varié - de 1919 à 1939, *La Petite Illustration* publie plus d'un millier de comédies, de drames, de tragédies en prose et en vers, de pièces du Grand-Guignol, etc. - nous avons retenu onze textes des dramaturges connus, peu connus et quasiment méconnus aujourd'hui (dont Jean Anouilh, Jean-Jacques Bernard, Henry Bataille, Claude Soccorsi - se reporter à la bibliographie), uniformément répartis sur l'ensemble de la période, afin de dresser un tableau représentatif de la compassion dans le drame² français de l'entre-deux-guerres, en nous intéressant aussi bien aux personnages qu'à leurs spectateurs. Il ne s'agit pas pour autant d'interroger la compassion en lien avec la catharsis, d'autant plus que le modèle dramaturgique aristotélicien n'a plus cours à l'époque en question, et les dénouements des drames étudiés s'avèrent de fait « anticathartiques » : ils laissent planer l'incertitude par rapport à la résolution du conflit sans permettre l'évacuation des tensions accumulées au sein de l'espace intime du spectateur (qui en reste souvent déçu)³. Il est également possible de définir la compassion comme un phénomène spatial : le *mouvement* vers l'Autre dans la visée de partager sa douleur et d'y remédier, ce mouvement étant déclenché et soutenu par le regard que l'on pose sur le spectacle de la souffrance (Boltanski, 1993 : 29 sq.). Nous nous pencherons d'abord sur les changements que ce mouvement provoque dans le monde fictionnel d'une œuvre dramatique, plus précisément sur le plan de l'imaginaire et au sein des espaces intimes des personnages, afin d'interroger, par la suite, les conditions nécessaires pour que la compassion surgisse chez le spectateur de cette œuvre, car seulement la vue « passive » des souffrances n'y suffit pas. Dans les deux cas de figure, on aura l'occasion de s'en convaincre, c'est le regard *actif*, assurant une communication efficace entre le monde extérieur et l'espace intime, qui s'avère non pas simplement le déclencheur, mais aussi le vecteur et l'instrument même de la compassion.

Regards des personnages

On ne saurait sous-estimer l'importance de l'espace intime dans les drames du corpus. De ce point de vue, ils s'inscrivent bien dans le cadre du « théâtre intime », notion que Jean-Pierre Sarrazac (1989) utilise pour caractériser le drame européen depuis la fin du XIX^e jusqu'à la fin du XX^e siècle, de Maeterlinck et Strindberg à Marguerite Duras. Ce théâtre se déroule principalement « dans une nouvelle sphère, intrapersonnelle et intrasubjective » (*ibid.* : p. 81) et les personnages cherchent à donner en spectacle leur intime, « l'intérieur de l'intérieur ». Il faut toutefois noter que dans la plupart des drames de notre corpus, les tendances mises en lumière par Sarrazac sont beaucoup moins prononcées que chez un Strindberg ou un Tchekhov, car au fond, ils présentent plutôt un greffage curieux des éléments mélodramatiques sur le paradigme naturalo-symboliste, à cette différence près que la dimension transcendante s'y voit remplacée par l'inconscient dans son acception freudienne. En d'autres termes, il s'agit de « drames analytiques » ou d'études des caractères et des passions, qui, dans l'air du temps, revêtent la forme de l'(auto)auscultation de la psyché. L'action se déplace définitivement au sein de l'espace intime des personnages, projeté dans l'espace scénique *via* le discours, et les péripéties externes ne servent qu'à mieux révéler les conflits intérieurs. Par conséquent, ces drames reposent sur la parole et le dialogue (très abondants et parfois verbeux), et l'espace scénique, qui représente souvent le fameux salon bourgeois, se révèle un espace quasiment neutre et immobile qui sert simplement de cadre au dialogue. L'investissement symbolique du versant tangible, du « monde des choses », si l'on reprend la formule de Szondi (2006 : 14), se borne à un petit nombre d'objets signifiants, si ce n'est dans les drames de Jean-Jacques Bernard, sur lesquels nous reviendrons amplement, où le cadre scénique, richement investi par l'imagination des personnages, se voit tantôt hanté par les fantômes du passé, tantôt rempli de douces illusions d'avenir. Les transformations induites par la compassion n'atteignent donc que rarement le plan physique : c'est sur le plan de l'imaginaire qu'elles se manifestent, c'est l'espace intime des personnages, espace de la souffrance, qu'elles concernent.

Pour ce qui est des souffrances des personnages, indépendamment de leur nature particulière, elles se résument à deux causes : la séparation et l'incertitude. La séparation peut être physique ou métaphysique, instaurée par la distance, l'incompréhension ou le secret : elle crée toujours le vide qui engendre l'incertitude, laquelle approfondit la séparation. Ainsi se forme le cercle vicieux que l'on repère à la base de l'ensemble des drames étudiés. Ils se fondent sur la séparation et l'incertitude amoureuses et identitaires qui suscitent de l'inquiétude, de l'anxiété ou, moins souvent, de l'angoisse : les personnages souffrent d'être

séparés de soi-même ou de l'autre⁴, mais plus encore d'être privés de certitude par rapport aux événements, à l'autre et surtout à soi-même. Ils ne savent pas qui ils sont - cette forme d'ignorance se voit cristalliser dans Gaston, amnésique de guerre, du *Voyageur sans bagages* d'Anouilh -, ou ne veulent pas être ce qu'ils sont, comme les protagonistes d'*Un sujet de roman* de Guitry et d'*Orage mystique* de François de Curel, Levaillé et Robert, deux poètes qui, séparés de leur Moi « d'écrivain », ne sont plus capables d'écrire. Or, le plus souvent, les personnages ne savent même pas ce qu'ils veulent et leur rapport à l'autre est aussi troublé et hésitant que le rapport à soi-même. Plusieurs n'arrivent pas à croire l'autre sur sa simple parole, en le soupçonnant de ne pas dire (toute) la vérité - ce manque de confiance fonde le conflit du *Feu qui reprend mal* de Jean-Jacques Bernard et de *La Galerie des glaces* de Bernstein. De surcroît, le monde autour leur paraît, par moments, comme un succédané d'images plutôt qu'un ensemble immuable et cohérent. « [N]ous ne sommes pas [...] chacun de nous est une infinité d'images différentes » (p. 32)⁵, affirme Charles, le protagoniste de *La Galerie des glaces*. « [N]ous sommes... comme dominés par le besoin du mouvement... d'aventures !... [...] Les images se succèdent avec rapidité... Les cadres se modifient sur un coup de baguette... », lui fait écho l'un des personnages d'*Au clair de la lune* (p. 22), en résumant l'état d'âme instable, hésitant et anxieux, des personnages de ces drames pour lesquels, d'ailleurs, le moment présent, c'est-à-dire le moment de l'action est toujours celui de la négation du passé et de la recherche d'un ailleurs nouveau où ils espèrent enfin rencontrer le bonheur.

Compatir aux souffrances de ces personnages, c'est-à-dire les comprendre et y remédier, revient donc surtout à leur rendre la certitude, en ramenant à l'unité la multiplicité des possibles (représentations du monde, de soi-même ou de l'Autre, variantes du passé ou de l'avenir) parmi lesquels ils n'arrivent pas à choisir et qui troublent sans cesse leur espace intime. La compassion obéit ainsi pleinement à la logique schopenhauerienne, selon laquelle elle se trouve au fondement de l'amour et à l'opposé du principe d'individuation, principe égoïste, créateur d'une « multiplicité sans nombre [de] formes apparentes » (Schopenhauer, 1912 : 414). Autrement dit, la compassion permet de voir que les individualités ne sont que des apparences par lesquelles se manifeste *la même* volonté transcendante et unie. Le mouvement compassionnel demande donc une sorte d'oubli de soi-même - de ses désirs, de ses principes ou de sa volonté - face à l'autre. Or la plupart des drames du corpus mettent en scène un couple amoureux dont les deux membres souffrent de la séparation, le plus souvent causée par l'incertitude identitaire et le manque de confiance, et arrivent à peine à s'oublier soi-même pour aller vers l'autre, car ils se font souffrir *l'un l'autre*. Pire encore, lorsqu'ils trouvent enfin le courage de faire

preuve de compassion, ils ne le font presque jamais simultanément, ce qui aggrave le conflit. Dans ce cas, le mouvement compassionnel, pour se déployer, demande l'intervention d'un troisième personnage qui crée, sur le plan de l'imaginaire, les conditions indispensables pour la transformation des espaces intimes. Ce troisième personnage peut être aussi bien un personnage « réel » qu'une force invisible - l'amour ou la mort⁶.

Pour en venir aux exemples concrets, l'amour des protagonistes du *Feu qui reprend mal* de Bernard est altéré par la séparation physique causée par la guerre. André, prisonnier de guerre, revenu chez lui le lendemain de l'armistice, n'arrive pas à retrouver au fond de lui-même son Moi des années idylliques de la paix et se demande si Blanche, son épouse, pourra toujours l'aimer. En corollaire, il n'arrive pas non plus à croire que celle-ci ne l'a pas trompé avec un officier américain qu'elle avait logé chez elle, « sur la demande insistante du maire », pendant les quatre mois précédant son retour, même si elle ne cesse de lui affirmer le contraire. En regardant autour de lui dans la maison familiale, André voit partout la présence fantomatique de l'Américain, d'autant plus insoutenable qu'elle est enracinée dans l'espace physique :

André [...] *regarde autour de lui et puis, à mi-voix, comme à lui-même.*
- Il prenait ses repas ici... Il avait la petite chambre bleue... [...] Oh ! ces meubles... ces murs... ces portes qu'il a touchés... ces chaises où il s'est assis !... (p. 7-8).

Finalement, Blanche, qui aime toujours profondément son mari, n'en peut plus d'apaiser ses doutes interminables. « [C]e n'est plus le même André », conclut-elle (*ibid.*, 12) et fait ses valises pour rejoindre l'Américain qui, même si elle n'a pas d'amour pour lui, ne l'a jamais fait autant souffrir. À l'issue de l'ultime explication entre les époux, le père d'André entre dans l'espace scénique. André est assis sur une chaise basse, devant la cheminée, et manipule machinalement les pincettes ; Blanche sort de la chambre où elle s'était enfuie et écoute le dialogue des hommes, immobile. En ignorant la décision de sa belle-fille, le père d'André se souvient des années de guerre :

Mérin père. - [...] Tu ne peux pas savoir ce qu'a été la vie de Blanche pendant ces quatre ans. [...] Souvent, à la tombée du jour, j'entrais ici. C'est peut-être cela qui m'a frappé quand je suis arrivé. La pièce avait le même éclairage incertain. Blanche était assise justement sur la chaise basse où tu es assis, tournée vers le feu, comme toi, et elle jouait avec les pincettes, comme tu fais maintenant.

André, *presque suppliant.* - Oh ! père !...

Mérin père. - Pauvre petite, elle t'attendait au coin de son feu. C'est ainsi qu'elle t'a attendu quatre ans.

André, *déchiré.* - [...] Ah ! père, de grâce, assez ! (p. 16).

Mérimé parti, les personnages restent un long moment dans le silence, André accablé, Blanche effrayée, « la poitrine gonflée d'émotion ». Elle imagine trop bien la solitude qui attend André. « Tu passeras seul tes dimanches entre ces meubles qui nous ont vu (*sic* !) réunis ? [...] Mais j'ai connu cela, moi ! C'est atroce ! », s'exclame-t-elle en avançant vers son mari, les mains jointes, et conclut, en tombant dans le fauteuil à côté de lui, qu'elle ne pourra pas partir (*ibid.*). Le regard compatissant du père, en abolissant la séparation entre le passé, le présent et l'avenir, supprime de l'espace scénique le fantôme trompeur de l'Américain qu'il remplace par l'image de la solitude douloureuse bien réelle. Par cela même, il fait fusionner, *via* l'imaginaire, la souffrance de Blanche avec la souffrance d'André et actualise cette souffrance *unique* au sein de leurs espaces intimes. Il rend ainsi possible la (re)naissance de la compassion au sein même du couple amoureux - le mouvement vers l'autre qui s'incarne sur le plan psychique (le personnage comprend et accepte la souffrance de l'autre comme la sienne) et sur le plan physique, en annulant la séparation définitive.

De la même manière, dans *La Galerie des glaces* de Bernstein, Charles se doute qu'Agnès, qu'il aime passionnément, lui ment en disant qu'elle l'aime aussi, car il n'arrive pas à voir en lui-même un être digne d'amour. Dans son esprit, cette image est constamment occultée par l'image d'un homme faible, laid et inintéressant. Son incertitude douloureuse est provisoirement suspendue lorsque Mathilde, son ancienne amante, arrive à changer la manière dont il se voit, en lui rappelant leur passé et en lui jurant qu'il peut « demander et donner tout amour », ce à quoi Charles répond, ébloui par l'évidence de la chose :

Charles. - Ainsi le bonheur s'étendait devant moi dans son immensité et j'en détournais les yeux ! Je suivais dans l'espace un imperceptible point qui ne voguait même pas dans l'azur... qui est un défaut de ma vue ! (p. 19).

Néanmoins, l'effet bénéfique du regard extérieur, qui dissout l'incertitude identitaire et supprime l'anxiété de l'espace intime du personnage, s'avère dans ce cas passager, car il ne fait qu'inverser les deux représentations de soi possibles au lieu de supprimer la « mauvaise » image. Il suffit d'un bref dialogue avec Lionel, ancien époux d'Agnès, pour que Charles recommence à se comparer à celui qu'il croit toujours être son rival. L'ancienne représentation de soi resurgit tout en ramenant l'incertitude, et l'homme cherche à fuir Agnès qui, de ce coup, perd également la confiance en l'amour de Charles. La menace de la séparation irrévocable devient imminente. Alors, en l'absence d'un regard extérieur, les amants, pour y remédier, trouvent la force de se regarder eux-mêmes, ce qui leur permet de comprendre leur souffrance réciproque, mais aussi de (re)trouver, au fond de l'autre, la certitude de l'amour, que la parole impuissante n'arrive pas à traduire :

Agnès. - Je t'aime, moi, avec tout mon être ! Au moins, tu le crois, maintenant, que je t'aime ? Tu ne le crois pas encore ?... Ou bien, serait-ce que tu ne veux pas le croire ? (*Le saisissant par son vêtement et presque violente.*) Non, ne détourne pas la tête... Mais si... tu m'aimes et tu me veux !... Tu as souffert... (*Lui touchant le front.*) Mais qu'y a-t-il dedans qui nous fait tant de mal ?

Charles, *baissant la tête.* - Agnès... (*Il sanglote.*) [...]

Agnès. - Je suis à toi. (*Un instant ils se regardent jusqu'au fond de l'être, leurs visages tremblants tout près l'un de l'autre. Agnès, imperceptiblement :*) Mon amant...

Charles, *qui déjà l'a enlacée, se redressant à demi.* - Si c'est vrai que tu m'aimais ainsi... (p. 24, nous soulignons.).

Ce regard silencieux et profond, pénétrant mutuellement les deux espaces intimes, réunit non seulement les êtres, mais aussi leurs corps dans une étreinte compassionnelle et passionnée : le rideau tombe sur « les longs baisers » des personnages qui laissent aisément deviner la suite... Dans ce cas de figure, c'est l'amour même qui devient le tiers personnage dont l'intervention est nécessaire pour le surgissement du mouvement-vers compassionnel au sein du couple. Un changement de perspective plus stable s'opère alors (au début de l'acte suivant, on voit Charles et Agnès mariés), car au lieu d'une « infinité d'images différentes », que l'on perçoit à distance et que la parole ne fait que flouter, c'est la vérité intime unie et cohérente, « le fond de l'être » du sujet - ou l'amour qu'il a pour l'autre et la douleur qui l'accompagne - qui s'offre aux yeux de l'autre, tout en éliminant le doute de l'espace intime de celui-ci.

La compassion rétablit donc la certitude par l'intermédiaire du regard. En même temps, on notera que les mouvements compassionnels sont systématiquement accompagnés d'effets violents (larmes, supplications, accablement, effroi). Toutefois, à l'inverse de la violence « égoïste » qui crée la séparation et donc le vide, dont l'imagination et la pensée s'emparent pour multiplier les incertitudes illusives, la violence de la compassion, qui révèle la vérité sur l'autre et sa souffrance, rapproche brutalement les champs séparés tout en ramenant la multiplicité à l'unité, pareille à la violence de la mort. La mort est d'ailleurs étroitement liée à la compassion, même si dans les œuvres étudiées, elle est toujours refoulée dans le hors-scène et éloignée dans le temps. On ne meurt jamais ni ne se donne la mort dans l'espace scénique et les protagonistes survivent tous à leurs malheurs, n'envisageant que peu souvent le suicide pour s'en sortir. La mort n'en perd pas pour autant sa puissance d'instaurer la certitude et d'anéantir la séparation entre les êtres (telle que la décrit, par exemple, Jean Baudrillard (1976 : 330 sq.)) : au sein des dialogues interminables de ces « drames analytiques », elle devient

l'argument irréfutable et ultime, endossant, au même titre que l'amour, la fonction du troisième personnage qui fait naître la compassion. Ainsi, la protagoniste de *Fabienne* de Claude Soccorsi hésite à partir au Maroc avec son amant, officier, car elle devrait alors abandonner sa petite fille de quatre ans, tout comme sa mère l'avait abandonnée autrefois. Chez Fabienne, la passion semble aussi l'emporter sur le devoir, mais un retournement se produit et toute hésitation disparaît lorsque sa mère, qui tente en vain de la dissuader de partir pour lui faire éviter les souffrances qu'elle avait vécues elle-même, lui raconte qu'un jour, elle a vu l'une de ses amies se battre, obstinément, pour la vie de son enfant malade, et réussir à le sauver malgré tout :

Françoise. - [...] Alors moi, ce jour-là, j'ai réalisé que dans un cas pareil tu serais morte parce que j'étais trop loin et que tous les autres auraient pensé trop tôt : « C'est fini ». Comprends-tu ? (p. 23).

Cette phrase simple produit sur Fabienne le même effet que l'intervention du père d'André sur le couple du *Feu qui reprend mal*. L'image de la mort, fut-elle probable, confère au mouvement compassionnel une puissance extrême. Le passé, le présent et l'avenir fusionnent, les frontières entre les souffrances individuelles sont abolies, et Fabienne, qui ne peut pas se représenter sans terreur la mort de sa fille, comprend également ce que sa mère avait dû vivre en réalité, lui pardonne définitivement sa faute et décide de ne pas partir, en sacrifiant son bonheur amoureux.

On peut ainsi conclure que le mouvement compassionnel, dans ces drames, se déroule en deux temps. D'abord, le regard compatissant d'un troisième personnage, ou bien la présence d'une troisième force comme l'amour ou la mort (que rien n'empêche, au fond, de considérer comme la compassion à l'état pur), instaure les conditions nécessaires pour que les personnages en conflit, aveuglés par leur propre douleur, puissent *se voir*. Ce changement intervient sur le plan de l'imaginaire : il peut provoquer une (ré)actualisation simultanée de l'image de la souffrance dans tous les espaces intimes, inverser les représentations de soi ou même permettre au regard d'accéder à une dimension quasiment transcendante ; dans tous les cas, il ramène la cohésion et l'unité au sein des espaces intimes troublés par l'incertitude et rend possible, dans un second temps, le pardon et le rapprochement entre les protagonistes, qui annule la séparation psychique et physique ou la menace de cette séparation.

Or nous n'avons observé que les mondes fictionnels d'emblée déstabilisés par la violence et par la souffrance. Pour terminer, jetons un œil sur un cas de figure à tous égards inverse. *Nationale 6* de Jean-Jacques Bernard permet d'appréhender

les enjeux de la souffrance et de la compassion au sein d'un espace-temps unifié, qui repose sur la compassion même. Le rideau se lève sur une petite maison de campagne au bord de la route nationale n° 6 que Francine et son père Michel, deux rêveurs qui s'entendent parfaitement, contemplant par la fenêtre. D'entrée de jeu, on se trouve au cœur d'une famille unie et d'une certitude calme, quasiment immobile. Francine sait, sans savoir pourquoi ni comment (la seule manière de savoir avec certitude), où va chaque voiture qu'elle voit passer sur la route ; et elle est sûre que la route lui amènera le bonheur sans qu'elle ait besoin de partir en voyage. Effectivement, Antoine et Robert, père et fils, viennent frapper à la porte de la petite maison pour demander de l'aide, car leur voiture a brûlé dans un accident à un détour dangereux de la route, et acceptent l'invitation à rester. La suite des événements n'est que trop prévisible : Francine tombe amoureuse de Robert, et Antoine s'éprend de Francine... La jeune fille, dans sa simplicité, prend les flatteries que lui prodigue Robert pour la promesse d'un aveu plus sérieux ; elle en fait part à ses parents qui s'apprêtent déjà à ouvrir une bouteille de champagne, mais le repas festif se mue en un dîner d'adieu - Antoine, ayant saisi la situation en clair, décide qu'il vaut mieux quitter la maison accueillante.

Sur le fond de cette intrigue, simpliste en apparence, se déroule pourtant une tragédie profonde et silencieuse. *Nationale 6* repose sur le principe même du « tragique quotidien » - sur l'intervention du hasard qui vient bouleverser la certitude calme du bonheur, sans que ce bouleversement se traduise par « le vacarme inutile d'un acte violent » (Maeterlinck, 1998 : 103). Le dispositif scénique n'est pas d'ailleurs sans rappeler celui d'*Intérieur* de Maeterlinck, mais « vu de l'intérieur » : l'élément central en est la grande fenêtre donnant sur la route, qui relie, *via* le regard et l'imaginaire des personnages, l'espace de la maison, figuration de l'espace intime, au monde extérieur, par où arrive le malheur inattendu. L'effet tragique que provoque le renversement du bonheur dans le malheur est amplifié par le fait que les personnages dans la maison sont des âmes bonnes, pures et simples, et l'ensemble des personnages, dès le départ, est animé uniquement par de bonnes intentions : personne n'est coupable, mais tout le monde est malheureux. Par conséquent, personne ne peut en vouloir à personne et le dialogue, au lieu d'être animé par des explications violentes, est sous-tendu par les silences douloureux. Or un espace-temps qui se fonde sur la compassion même, assurée, dans ce cas de figure, par le regard poétique, dont la fonction première est d'unir le rêve à la vie pour épurer et sublimer la vie par le rêve et l'extérieur par l'intérieur, ne saurait pas être si facilement déstabilisé par la souffrance. Même la séparation, dans ce contexte, est motivée par la compassion : si Antoine part, c'est surtout pour ne plus causer de peine aux hôtes et leur permettre de retrouver leur calme ; et en effet,

les souffrances de Francine ne durent pas : assez rapidement, la fille pardonne à la route de l'avoir trompée et retrouve son ancienne certitude optimiste.

Francine. - [...] J'ai été injuste envers elle [la route]. Ce n'était pas elle qui m'avait déçue. [...] Ce n'était pas pour cette fois...

Michel. - Mais ce sera peut-être pour une autre...

Francine. - Certainement, papa... et la porte s'ouvrira encore... [...] J'en suis tellement sûre. (p. 24).

Et même si la porte s'ouvre à l'instant même pour laisser entrer un nouveau malheur - Élise, mère de Francine, vient annoncer que le tournant de la route qui passe près de leur maison sera supprimé -, Francine et Michel décident que c'est pour le mieux, car maintenant que la route ne les distrait plus, ils pourront regarder « vers l'intérieur de la maison ». À l'inverse de maints personnages « déroutés » du corpus, qui espèrent trouver le bonheur dans un ailleurs et un avenir par définition incertains, les protagonistes bernardiens le trouvent dans l'unité du présent, dans leur intimité même, où la route, sans les mener nulle part, a finalement conduit leurs regards (p. 26).

Sur un plan général, la compassion dépend donc toujours de la *manière de regarder le monde*. C'est également vrai pour les personnages des œuvres étudiées et pour leurs spectateurs, comme en témoignent les comptes rendus critiques des premières représentations de ces drames.

Regards des spectateurs

Afin de comprendre comment les souffrances des personnages peuvent éveiller la compassion chez les spectateurs de l'entre-deux-guerres, il faut prendre en compte certaines particularités des témoignages critiques dont nous disposons⁷. Le critique ne parle presque jamais de sa propre compassion, car le jugement ne peut pas se fonder sur l'émotion ; en revanche, il peut juger de la capacité du spectacle à émouvoir le spectateur, ce qui, à l'époque, est toujours considéré comme l'une des qualités principales d'une œuvre dramatique. Il faut aussi noter que la critique théâtrale parisienne de l'entre-deux-guerres change peu par rapport à la critique des décennies précédentes. Elle ne cache pas, il est vrai, une certaine lassitude face à des « pièces bien faites », surtout lorsque les auteurs ne prennent pas soin de voiler le côté artificiel ou les ficelles de l'œuvre ; pourtant, elle apprécie toujours une intrigue bien lisible, la cohérence des caractères et l'absence de contradictions logiques sur tous les plans du spectacle. Ces qualités sont en général estimées garantes de l'*intérêt* de l'œuvre et des personnages, lequel, à son tour, donne lieu à la naissance de la *sympathie* envers ces derniers, et la sympathie s'avère la

condition nécessaire pour qu'un drame puisse *émouvoir* le spectateur. Compte tenu du fait que dans un drame, ce sont principalement les malheurs des personnages qui font naître l'émotion, on peut postuler qu'un drame que les critiques caractérisent comme « émouvant » et dont les personnages sont « sympathiques » a dû être susceptible d'éveiller la compassion du public de l'époque... et probablement du critique lui-même⁸.

C'est le cas de la plupart des drames étudiés. Les exceptions attestent d'ailleurs que la naissance de la compassion dépend, entre autres, de la visibilité de la souffrance et de son inscription dans le présent de l'action dramatique. Si, d'ordinaire, les souffrances des personnages se donnent clairement à voir par l'intermédiaire du discours, chez certains dramaturges, on remarque une tendance contraire : les manifestations de la souffrance s'estompent et deviennent plus « neutres » du fait que les personnages s'en distancient. À titre d'exemple, dans *Le Décalage* de Denis Amiel et *Orage mystique* de François de Curel, les souffrances vécues sont reléguées au passé : elles ne sont pas montrées, mais narrées et abondamment analysées, surtout chez Amiel, non sans une froideur teinte d'ironie. Chez les critiques, ces pièces suscitent plutôt de l'intérêt que de l'émotion et on leur reproche d'être *trop* analytiques. En se penchant sur *Le Décalage*, Edmond Sée constate :

[L]es personnages que nous n'avons vus ni évoluer, ni vivre, ni souffrir se contentent de rappeler, de commenter leur vie, leurs souffrances, passées, de dogmatiser sur eux-mêmes [...] au lieu de faire, sous nos yeux, la preuve humaine de tout cela !

Résultat : ils parlent trop ; et en même temps se dispersent... (*L'Œuvre*, 29 janvier 1931)⁹.

Quand bien même les personnages viennent souffrir « sous les yeux » du spectateur, cela ne suffit pas pour que son regard s'emplisse de compassion. Il faut d'abord que la frontière entre l'espace intime du spectateur et le monde fictionnel que ces personnages habitent devienne pleinement perméable ; il faut qu'il arrive à croire, le temps du spectacle, que ce monde est effectivement possible. Autrement, les souffrances de personnages n'arriveront pas à le toucher, car il ne les prendra pas *au sérieux*. L'analyse des comptes rendus montre d'ailleurs que la vraisemblance du drame est toujours capitale pour que surgissent la sympathie et l'émotion. La plupart des critiques que tel drame du corpus déçoit s'arrêtent, parfois longuement et de manière ironique, sur l'invraisemblance ou l'impossibilité de l'intrigue, des caractères, du dénouement, etc. L'invraisemblance s'érige comme un écran entre le spectateur et l'œuvre, faisant obstacle à l'immersion, et, par conséquent, altère

le jugement du critique sur la capacité de l'œuvre à émouvoir. Sur un plan général, on pourrait la définir comme une sorte de conflit entre le monde fictionnel et la vision du monde du critique, qui surgit, métaphoriquement parlant, principalement de la comparaison du spectacle avec une sorte de « drame modèle » qui existe dans son imaginaire. Ce « drame modèle » varie, bien évidemment, selon les critiques, mais, *grosso modo*, il reste soumis à la logique du raisonnable : il n'est ni trop novateur ni trop conventionnel ; son intrigue ni trop prédictible ni trop floue ; ses personnages ni trop fades ni trop extravagants, etc. Autrement dit, le « drame modèle » de l'entre-deux-guerres correspond toujours à sa manière au précepte diderotien : il évite les extrêmes ; il est ce que l'on pourrait appeler *normal*.

Plus un drame est proche de cette normalité, plus il paraît vraisemblable, plus il a de la chance de faire naître l'émotion, et inversement. Ainsi, *Fabienne* de Soccori est jugé mal réussi surtout à cause de la banalité de l'intrigue et du « caractère vétuste du débat sentimental qui risque de faiblement émouvoir les spectateurs contemporains » (*Paris-soir*, 17 juin 1939). La plus importante reste toutefois la normalité du personnage. La réception des *Sœurs d'amour* d'Henry Bataille en offre une preuve exemplaire. Dans l'article paru « en avant-première » du spectacle, Bataille souligne son aversion pour « l'antique et fatal personnage sympathique », en reprochant au romantisme et même au naturalisme (!) d'en user et abuser (*Excelsior*, 13 avril 1919). La protagoniste de son drame, Frédérique, aime d'un amour réciproque Julien, jeune architecte, mais, fidèle à son devoir de mère de famille et surtout à ses convictions religieuses, s'entête à garder la chasteté de leurs relations, même si cela les fait souffrir l'un et l'autre. Julien, lassé d'attendre, se marie, prend une maîtresse, se ruine... Les souffrances semblent s'apaiser lorsqu'il consent, à contrecœur, à ce que Frédérique arrange ses problèmes financiers : il lui demande, en échange, de devenir amie de sa famille. Frédérique accepte sans hésiter : ainsi elle peut atteindre à son idéal de l'amour, qui la réunit à Julien dans « une région supérieure à [eux]-mêmes » (p. 22). Bien évidemment, cet amour, fût-il chaste et spirituel, ne demeure pas secret : Evelyne, épouse de Julien, et le mari de Frédérique finissent par l'apprendre. À Julien, cette catastrophe offre la chance de convaincre Frédérique qu'ils ne pourront être heureux qu'en réunissant leurs existences, et de l'amener dans sa maison de campagne en attendant le divorce. Mais Frédérique, s'étant promise à Julien, s'évade à la tombée de la nuit, « vouée de sanglots », laissant sur leur lit un bouquet de roses qu'elle y pose « presque pieusement, comme sur un lit mortuaire » (p. 39).

Outre que les critiques sont manifestement déçus par le dénouement du drame, la plupart n'hésitent pas à accuser la protagoniste d'orgueil et de fierté ; ils soulignent que Frédérique, si soucieuse qu'elle soit à garder sa vertu intacte,

n'est qu'une « demi-vierge », car le pêché ne vient pas du corps, mais de l'esprit, et si l'on ne veut pas céder, mieux vaut ne rien commencer. « Je ne suis pas arrivé à compatir au malheur de Frédérique Ulric », tranche le critique anonyme de *La Liberté* (15 avril 1919). Dans *Le Gaulois* (16 avril 1919), même si l'on admet que la trame soit « noble et spirituelle », on constate que « le caractère [de Frédérique] ne parvient pas à nous émouvoir » ; dans *La Lanterne* (20 avril 1919), on parle de « personnages déconcertants dont les sentiments sont si étrangers à nos simples cœurs d'hommes » tout en soulignant que Frédérique n'est « pas assez touchante pour se faire plaindre, pas assez odieuse pour être haïe ». Les critiques ont du mal à prendre au sérieux la contradiction de fait tragique, entre la passion et le devoir, qui fonde le caractère de la protagoniste, probablement à cause de son inscription dans le cadre bourgeois, où les conflits intimes d'une telle envergure sont pour le moins étonnants, pour le plus incompréhensibles. Plusieurs critiques partagent d'ailleurs l'avis que la pièce « gagnerait en vraisemblance [...] si Frédérique était tout simplement la maîtresse de Julien » (*La Revue hebdomadaire*, 24 mai 1919) ; de même, ils sympathisent plus volontiers au malheur d'Evelyne, jeune femme sans prétention, qui est d'autant plus frappée de découvrir l'amour des protagonistes que Frédérique est devenue sa meilleure amie.

Il faut noter que Frédérique est le seul personnage véritablement « peu sympathique » du corpus. Les autres caractères semblent s'éloigner moins de la « normalité » dramatique, mais sont parfois considérés dans la même veine. Si la réception de *La Galerie des glaces* de Bernstein est en général favorable, le protagoniste jugé digne de sympathie et ses hésitations douloureuses et interminables analysées d'un œil bienveillant, on remarque toutefois que les critiques gardent une certaine distance vis-à-vis de Charles. Certains soulignent que son caractère est peut-être un peu trop déséquilibré. « Cependant, l'on s'inquiéterait si l'on se retrouvait dans le personnage de Charles Bergé et l'on irait immédiatement consulter un spécialiste », note Régis Gignoux, du reste admiratif de la pièce (*Comœdia*, 24 octobre 1924). Les critiques auxquels le drame n'a pas plu sont moins indulgents, en traitant Charles d'un cas « clinique » ou « pathologique ». « C'est un maniaque », affirment Max et Alex Fischer. « Et, dès lors, si nous pouvons continuer à le regarder [...] avec une curiosité apitoyée, nous ne saurions plus participer à sa douleur : il ne saurait plus nous émouvoir » (*La Liberté*, 26 octobre 1924).

Les personnages de *Nationale 6* de Bernard, en revanche, remportent une adhésion quasi unanime. Seulement deux ou trois journalistes très rationnels restent mécontents de la pièce qui leur paraît « trop sucrée » ou « pleine de mièvreries ». « [L]e public semblait, dès la générale, ne vouloir quitter qu'à regret les personnages dont aucun n'est méchant, ni bas, ni bête, ni – sauf parfois le

célèbre écrivain – fade », écrit Colette dans *Le Journal* (20 octobre 1935). Les personnages bernardiens s'éloignent également de la normalité en se haussant jusqu'au tragique, mais comme ils restent à la fois *compréhensibles* et proches du public, ils représentent, pour les spectateurs, un idéal auquel on peut espérer de s'élever. « [I]ls rendent au théâtre sa véritable raison d'être, qui est de nous faire changer de monde : le rideau se lève, l'esprit du spectateur [...] accompagne [...] des personnages meilleurs ou plus étranges que dans la vie de tous les jours », s'exclame le critique du *Ménestrel* qui signe M.B. (25 octobre 1935). Tout le monde est beau et malheureux chez Bernard, la souffrance se glisse doucement et en silence entre « les simples phrases et gestes de la vie quotidienne » (*Notre temps*, 8 novembre 1935) et la sympathie ou la compassion, en l'occurrence, surgit plus facilement que pour les personnages de Bernstein et surtout de Bataille, submergés par les noirceurs de leur conscience qu'ils tentent vainement de maîtriser en faisant appel à la spiritualité ou à l'esprit analytique.

Toutefois, il existe de rares critiques qui semblent ne pas rapporter le drame qu'ils analysent à un « drame modèle », c'est-à-dire qu'ils le considèrent en abandonnant la logique binaire, *exclusive*, qui sous-tend la normalité. Edmond Sée, dont les analyses très fines mettent toujours en lumière la dimension émotionnelle de l'œuvre, indique, en se penchant sur la Frédérique de Bataille, qu'elle est « trop honnête et trop lâche *tout ensemble* ». Il ne voit aucune incohérence ni invraisemblance dans sa manière d'aimer, dont il admire, au contraire, la puissance ; de même, il souligne que Frédérique, Julien et Evelyne « semblent tous avoir raison » dans leur malheur, et bien qu'il considère le dénouement « inutilement cruel », il conclut que *Les Sœurs d'amour* relève d'un « art [...] pitoyable » (*L'Œuvre*, 15 avril 1919, nous soulignons). Le critique de *Paris-Midi* Paul Souday, qui s'oppose également à l'avis général, publie deux articles au sujet de la pièce (15 et 18 avril 1919). Dans le premier, il affirme que l'ensemble des personnages « sont infiniment attachants, jusque dans leurs erreurs, parce qu'ils sont des êtres réels, et non des masques de théâtre [...] car ils aiment, bien ou mal, mais éperdument, de toute leur âme » ; dans le second, il objecte à tous les critiques des *Sœurs d'amour* qu'ils n'arrivent pas à saisir le sens profond de la pièce. Il est indéniable, dit-il, que Frédérique aurait mieux fait de céder à Julien, puisqu'en lui résistant, elle répand le malheur à la fois autour d'elle et sur elle-même, mais c'est précisément en cela que le drame de Bataille est véritablement tragique.

La compassion qui surpasse l'empathie naturelle envers ce qui est sympathique et inoffensif demande donc, pour surgir, un changement de perspective. Un personnage qui contrevient au modèle et dont les souffrances « invraisemblables » irritent et gênent, approfondit la séparation entre le monde fictionnel et le

critique, en faisant naître, entre autres, une sorte d'incertitude à laquelle celui-ci cherche à remédier en faisant appel à la raison pour pointer les endroits du drame qui dérogent à la normalité, et, ce faisant, opérer un « retour à la normale ». Sée et Souday, quant à eux, semblent considérer le drame de Bataille depuis un point surélevé qui favorise une vision globale du monde fictionnel, tout en permettant de comprendre que tous les personnages sont également malheureux, et d'apercevoir que la protagoniste l'est d'autant plus qu'elle cause ses propres souffrances - ce que les autres critiques, qui l'accusent surtout de faire souffrir les autres, ne voient guère : on dirait qu'ils empruntent uniquement le point de vue de Julien, sans pouvoir s'identifier à Frédérique. Autrement dit, dès que la douleur du personnage se trouve hors du commun, dès que l'Autre s'offre au regard dans son altérité, la compassion demande un effort de la part du spectateur qui devrait alors, peut-être, se mettre également hors du commun, en oubliant lui-même, en mettant de côté ses préjugés et, sans s'acharner à évaluer la légitimité ou la cohérence des souffrances du personnage, les laisser fusionner avec son espace intime. Si les personnages des drames étudiés sont « assistés », sur ce plan, par un troisième personnage dont l'intervention les met dans un état compassionnel, c'est le dispositif dramatique qui devrait, *a priori*, être le « troisième personnage » en offrant au spectateur cette possibilité par sa nature même, car il lui donne à voir l'« affrontement des personnages dont chacun, contredisant l'autre, semble avoir raison dans l'instant » (Scherer, 1987 : 15). Le spectateur devrait alors s'identifier à eux à tour de rôle pour que la séparation entre l'Autre et soi-même s'anéantisse dans un mouvement compassionnel. S'il n'en est pas ainsi (ce qui semble être le cas), peut-être que ce troisième personnage, au bout du compte, se trouve au fond de nous-mêmes, et l'on peut se demander si l'art peut vraiment nous « enseigner la compassion » si nous ne nous prêtons pas au jeu...

Bibliographie

Corpus d'étude (classé par ordre chronologique)

- Bataille, H. 1919. *Les Sœurs d'amour*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 5.
Bernard, J.-J. 1921. *Le Feu qui reprend mal*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 59.
Guitry, S. 1923. *Un sujet de roman*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 133.
Bernstein, H. 1925. *La Galerie des glaces*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 236.
(de) Curel, F. 1927. *Orage mystique*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 362.
Bouvelet, J., Bradby J. Ed. 1929. *Au clair de la lune*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 457.
Amiel, D. 1931. *Le Décalage*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 530.
Declercq, A. 1933. *L'Envers vaut l'endroit*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 633.
Bernard, J.-J. 1935. *Nationale 6*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 749.

Anouilh, J. 1937. *Le Voyageur sans bagages*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 817.

Soccori, C. 1939. *Fabienne*. La Petite Illustration (série théâtre), n° 928.

Ouvrages et articles thématiques

Baudrillard, J. 1976. *L'Échange symbolique et la mort*. Paris : Gallimard.

Boltanski, L. 1993. *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*. Paris : Métailié.

Canto-Sperber, M. 1996. *Dictionnaire d'éthique et philosophie morale*. Paris : P.U.F.

Ditche, E. R., Fontanille, J., Lombardo, P. 2005. *Dictionnaire des passions littéraires*. Paris : Belin.

Maeterlinck, M. 1983. « Préface à l'édition du *Théâtre de 1901* ». In : *Serres chaudes. La Princesse Maleine*. Paris : Gallimard.

Maeterlinck, M. 1998. *Le Trésor des humbles*. Bruxelles : Labor.

Naugrette, C. 2008. « De la catharsis au cathartique : le devenir d'une notion esthétique ». *Tangence*, n° 88, p. 77-89.

Sarrazac, J.-P. 1989. *Théâtres intimes*. Paris : Actes Sud.

Scherer, J. 1987. *Les Dramaturgies d'Œdipe*. Paris : P.U.F.

Schopenhauer, A. 1912. *Le Monde comme volonté et comme représentation*, tr. A. Burdeau. Paris : F. Alcan.

Szondi, P. 2006. *Théorie du drame moderne*, tr. S. Muller. Paris : Circé.

Notes

1. On distingue entre la pitié et la compassion principalement pour souligner la condescendance et/ou la passivité qui serait propre à la pitié, inversement à la compassion qui impliquerait l'absence de supériorité et le passage à l'acte face à la souffrance de l'autre (Canto-Sperber, 1996 : 1472 ; Ditche *et al.*, 2005 : 240). Même si en études théâtrales, le terme de pitié est plus largement utilisé, nous préférons recourir à celui de compassion, qui couvre mieux l'objet de notre étude : le *mouvement* compassionnel.

2. Précisons que dans la période qui nous intéresse, le terme de drame n'est que rarement utilisé, et il est même dédaigné, comme celui de mélodrame le fut un siècle plus tôt. À la publication, les textes du corpus sont tous désignés en tant que « pièces de théâtre », et les critiques, même s'ils n'abandonnent pas tout à fait le vocable perçu comme usité, préfèrent parler, dans leurs analyses, de « comédies », le mot retrouvant ainsi son ancien usage généralisé, de « comédies dramatiques » ou, moins souvent, de « tragédies modernes ». Nonobstant, il s'agit toujours de drames, ces pièces reposant, pour une bonne part, sur les modèles dramaturgiques employés à la fin du XIX^e siècle et dans l'avant-guerre.

3. En témoignent de nombreux comptes rendus critiques, dont les auteurs essaient parfois d'imaginer au drame un dénouement moins décevant, c'est-à-dire moins ambigu. On aura d'ailleurs compris que nous considérons la catharsis plutôt dans une acception psychanalytique qui ne contredit pas pour autant la conception aristotélicienne d'épuration ou de purgation des sentiments.

4. En ce qui concerne ces drames, on y repère surtout l'opposition binaire entre l'identité que le personnage considère comme véritable, mais qui est le plus souvent « enfouie » au fond de son espace intime, et son identité « fausse », altérée, qui fait surface. L'idée que l'identité pourrait être encore plus instable, c'est-à-dire multiple et mouvante, comme on la considère actuellement, effraie les personnages : « Mon âme n'est pas la résultante d'une foule de petites âmes élémentaires. Elle est tout d'une pièce », réplique Robert d'*Orange mystique*, fâché, à son ami, le docteur Tubal, psychanalyste (p. 11). En même temps, chez Pirandello, voire déjà chez Strindberg, les personnages sont parfaitement conscients de la multiplicité ou du « morcellement » de leur Moi (Sarrazac, 1989 : 81-83).

5. Toutes les pages indiquées correspondent à l'édition de *La Petite Illustration*.
6. Nous reprenons l'idée d'une force abstraite comme le troisième personnage à Maurice Maeterlinck. Dans son premier théâtre, ce personnage « énigmatique, invisible, mais partout présent », indispensable pour donner à l'œuvre une profondeur véritable (Maeterlinck, 1983 : 201) prend la forme de l'Inconnu - du destin, de la mort ou de l'amour -, et se manifeste par le dialogue des personnages « visibles ». Dans les drames du corpus, aimerions-nous postuler, ce troisième personnage n'intervient que de temps en temps, dans les moments décisifs de l'action (car l'on se situe dans un paradigme réaliste), mais reste toutefois présent.
7. Cette partie se fonde, outre la synthèse des comptes rendus de *La Petite Illustration*, qui donne très souvent une image faussement positive de la réception, sur l'ensemble des témoignages critiques que nous avons réussi à repérer dans la presse parisienne de l'époque, publiés dans le mois suivant la première représentation.
8. D'autant plus que l'une des significations du mot « sympathie » est le fait de partager le même sentiment, le plus souvent celui de la douleur.
9. Pour ne pas encombrer la bibliographie, nous indiquons directement la source et la date de parution des comptes rendus cités, qui suffisent toujours à repérer la publication.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

De la boutique du brocanteur
au monde-magasin. Le rôle des objets
dans *La Peau de chagrin* de Balzac
et *La Tentation de Saint Antoine* de Flaubert

Kaia Sisask

Université de Tallinn, Estonie
kaia.sisask@tlu.ee

Reçu le 31-08-2020 / Évalué le 20-10-2020 / Accepté le 20-12-2020

Résumé

Depuis Balzac, la description détaillée est devenue une des caractéristiques du réalisme littéraire du XIX^e siècle. Ce zèle de la description, voire de la simple énumération d'objets fait de l'écrivain-observateur aussi un écrivain-collectionneur qui tend à entasser des objets à décrire en quantités qui peuvent déconcerter le lecteur moderne. Balzac est spécifiquement connu pour ses descriptions minutieuses, mais Flaubert, lui aussi, fait de ses œuvres une sorte de collection de connaissances, anciennes ainsi que contemporaines. Le présent article essaie de positionner *La Peau de chagrin* de Balzac et *La Tentation de Saint Antoine* de Flaubert sur le fond de cet esprit du siècle où se rencontrent les phénomènes d'éclectisme, de dilettantisme et d'exotisme, tous favorisant la prolifération, l'accumulation d'objets plus ou moins extraordinaires, étranges et curieux. Le but est de démontrer comment la passion collectrice trouve sa place dans les deux œuvres et comment elle peut servir à d'autres fins que celle de la représentation proprement réaliste.

Mots-clés : objet, collection, curiosités, accumulation, Balzac, Flaubert

The World as a Shop of Curiosities. The Role of Objects in “The Wild Ass’s Skin” by Balzac and “The Temptation of Saint Anthony” by Flaubert

Abstract

From Balzac onwards, the detailed description has become one of the characteristics of 19th century literary realism. This zeal for the description, or even for the simple enumeration of objects, turns the writer-observer into a writer-collector who tends to pile up objects in quantities which may baffle the modern reader. Balzac is well known for his meticulous descriptions, but Flaubert, too, presents his works as a sort of collection of knowledge, ancient as well as contemporary. The present article attempts to examine Balzac's *The Wild Ass's Skin* and Flaubert's *The Temptation of Saint Anthony* in connection with this spirit of the century characterized by eclecticism, dilettantism and exoticism which all favor the accumulation of more or less extraordinary, strange and curious objects. The aim of the article

is to show how this passion for collecting finds its way to literature and how it can serve other purposes than creating the effect of reality.

Keywords : object, collection, curiosities, accumulation, Balzac, Flaubert

Introduction

Tout ici n'est-il pas multiple ? (Paul Bourget)

La représentation du réel a été au cœur du projet romanesque occidental depuis ses origines (Auerbach, 2012[1946]). Cependant, la question des possibilités de la représentation réaliste et de ses limites ne finit pas de ressurgir dans les débats critiques. En France, le réalisme littéraire du XIX^e siècle est né « à l'insu de Balzac et Stendhal. Il y a ceux qui, censés l'illustrer, l'ont rejeté, Flaubert au premier chef... » (Dufour, 1998 : 6). En dépit du fait que l'esprit de Hegel nous invite à associer le réel avec le rationnel, ce n'est pas le cas de la littérature ; celle-ci peut aisément faire se rencontrer réalité et magie, réalité et poésie, réalité et grotesque, réalité et mythe (Lisse, 2006 : 18). Le réalisme n'est donc pas un mouvement qui naît avec Balzac, se poursuit avec Flaubert et aboutit au naturalisme. De telles classifications ne sont que des réorganisations rétrospectives qui méconnaissent l'ambiguïté de l'écriture (Dufour, 1998 : 9-10).

On peut considérer *La Peau de chagrin* (1831) et *La Tentation de Saint Antoine* (1849-1856, publié en 1874) comme des exemples de tels textes ambigus dont les auteurs sont généralement classifiés comme réalistes. En fait, les deux œuvres se prêtent assez facilement à une lecture réaliste, mis à part les moments où un objet magique (la peau de chagrin) ou un personnage fantastique (Satan) sortent de l'imagination du protagoniste et entrent « objectivement » dans le monde extérieur. Abordé sous l'angle sociologique, on peut voir l'antiquaire de *La Peau de chagrin* non pas comme un sage démoniaque mais comme un marchand de « bibelots » d'origine juive tout à fait habituel à l'époque et sa boutique comme un représentant typique d'une boutique de brocanteur. Quant à Flaubert, on connaît bien sa recherche scrupuleuse de la vérité historique qui atteint même les objets les plus exotiques. Et les visions de Saint Antoine, appartenant au monde intérieur du protagoniste, peuvent très bien être l'objet de recherche, pour ainsi dire, académique, d'un écrivain-psychologue.

Il est cependant évident que l'intérêt de ces deux textes réside ailleurs que dans la seule représentation fidèle de la réalité, soit de la réalité intérieure des protagonistes. Leur projet est plus ambitieux : ils visent à formuler « une grande vérité » sur l'existence humaine qui, comme ils soulignent, a peu à voir avec la rationalité.

C'est un appel fréquent à la fantasmagorie qui rend floues les frontières entre les genres (dans son avant-propos de 1855, Balzac définit son œuvre comme « une fantaisie presque orientale », p. 31). Les deux textes se présentent comme des espaces mixtes de rationnel et d'irrationnel - comme le remarque Michel Foucault à propos de *La Tentation de Saint Antoine*, qu'il compare, lui, avec une bibliothèque (cf. Foucault, 1977).

Cependant, il ne faut pas confondre un tel genre mixte avec le réalisme magique, tel qu'il est né en Amérique latine dans la première moitié du XX^e siècle. Dans le réalisme magique, l'élément de la représentation est « le phénomène dans lequel se fondent l'objet perçu et les modalités de sa perception » (Denis, 2006 : 29). Le réalisme littéraire du XIX^e siècle, y compris ses formes déviantes, ne connaît pas encore un tel type de subjectivisme et - quoi qu'il arrive dans le monde intérieur du protagoniste - ne met pas en doute la réalité comme telle (rappelons-nous que la peau de chagrin dans le roman de Balzac n'est jamais acceptée comme normalité et reste une anomalie dans l'ordre habituel des choses). La réalité empirique, elle, se compose d'objets qui servent, au premier niveau, à créer l'effet de réel (cf. Barthes, 1968) mais qui, comme nous allons voir, peuvent avoir aussi d'autres fonctions, parfois même contraires.

Le présent article a donc pour but d'explorer *La Peau de chagrin* de Balzac et *La Tentation de Saint Antoine* de Flaubert en tant qu'espaces littéraires remplis d'objets exotiques, étranges et curieux - reflets de l'époque de leur création, époque qui est elle-même caractérisée par les tendances éclectiques, exotiques et dilettantes. Nous allons essayer de démontrer que les objets que ces œuvres évoquent sont là moins par souci de réalisme que par souci d'entretenir un discours métaphysique/philosophique sur le fonctionnement du monde et de l'esprit humain.

L'article donne un bref aperçu du goût pour l'accumulation caractéristique de la France du XIX^e siècle tel qu'il s'exprime d'une part dans la décoration d'intérieurs, d'autre part dans les collections proprement dites, y compris celles des cabinets de curiosités. Ensuite nous étudierons la fonction de l'objet curieux dans les œuvres « les moins réalistes » de Balzac et Flaubert.

1. L'exubérance décorative : l'objet dans les intérieurs du XIX^e siècle

Le XIX^e siècle accumule tout : objets fonctionnels ainsi que bibelots, tableaux, statuettes, antiques. « Sous Louis Philippe cohabitent plusieurs tendances de styles historiques, nouvelles sources d'inspiration avec le Moyen-Âge, un intérêt pour la Renaissance, puis pour le règne de Louis XIV et le XVIII^e siècle » (Gautier, Preiss, 2016 : 21). L'intérieur parisien de la fin du siècle est un ensemble chaotique d'objets

poussiéreux, d'ornements, de japonerie, de curiosités, de draperie étouffante. Le mot *bibelot* est utilisé au XIX^e siècle comme synonyme de « curiosité ». Les termes utilisés pendant la deuxième moitié du siècle, dans leur ordre hiérarchique, du moins précieux au plus précieux, sont *bric-à-brac*, *curiosité*, *antiquité*, *bibelot*, *objet d'art*. La révolution avait jeté sur le marché une grande quantité d'objets confisqués de l'ancienne élite culturelle et ils étaient souvent vendus dans de simples antiquariats, appelés « magasins de bric-à-brac », où les collectionneurs pouvaient acheter assez bon marché. Ces curiosités se présentaient dans une grande variété de formes : tableaux, estampes, émaux, livres, faïences, médailles, et dataient de périodes historiques différentes (l'Antiquité, le Moyen-Âge, les temps modernes). Le mot *pêle-mêle*, également souvent utilisé, fait allusion à leur hétérogénéité (Watson, 2000 : 9-15). Le type de décoration en vogue encore au début du XX^e siècle est « l'éclectisme caractérisé par la surcharge ornementale et la juxtaposition de styles variés dans un espace restreint » (Le Thomas, 2007). L'intérieur de l'habitat de l'artiste rend particulièrement bien cette exubérance décorative. « Les murs sont entièrement couverts de reproductions ; le moindre support est envahi de bibelots. Le salon de l'ouvrier, bien que plus sobre, est lui aussi chargé : le papier peint fleuri remplace les tableaux, deux pendules se côtoient et un fauteuil de velours mouluré cherche à reproduire le luxe bourgeois. » (*ibid.*).

L'intérieur bourgeois « a tendance à l'accumulation et à l'occupation de l'espace, à sa clôture » (Baudrillard, 1968 : 21). Dans un certain ensemble, les objets prennent une valeur affective - même les intérieurs unifonctionnels (ceux qui ne répondent qu'aux besoins pratiques) représentent le système de valeurs de son propriétaire, dans le cas de la bourgeoisie, les valeurs traditionnelles patriarcales. Baudrillard voit dans la conception de la décoration des siècles précédents (contrairement à la conception contemporaine, où l'objet est déstructuré) « un discours poétique, une évocation d'objets clos qui se répondent » (*idem* : 21-35) encourageant donc à lire les intérieurs comme un texte. Walter Benjamin constate que c'est au XIX^e siècle que le logement commence à s'opposer au bureau. Le particulier qui dans le bureau prend en compte la réalité, exige du logement qu'elle satisfasse ses illusions. « De là dérivent les fantasmagories de l'intérieur ; celui-ci représente pour le particulier l'univers. Il y assemble les régions lointaines et les souvenirs du passé. Son salon est une loge dans le théâtre du monde. » (Benjamin, 1939 : 11).

2. La passion collectrice : le cabinet de curiosités comme image du monde dans sa totalité spatiale et temporelle

Contrairement aux intérieurs, où les objets créent un ordre symbolique dans leur *ensemble bien choisi*, la passion proprement collectrice voit les objets comme *singuliers*. Le collectionneur, vu dans les années 1840 encore comme un excentrique,

est légitimé dans les 1860. Dans les années 1870, la pratique de la collection est devenue une norme.

À partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, on peut témoigner du développement de la sensibilité vers ce qu'on appellera plus tard « l'esprit fin de siècle », caractérisé par les attitudes esthétiques, décadentes et dilettantes. Il est difficile de dire quand exactement ce mot, le *dilettantisme*, fut utilisé pour la première fois dans le sens général d'une personne éprise des beaux-arts (et non plus seulement comme amateur de musique comme jusqu'à la fin de la Restauration) mais au cours du siècle, le dilettante devient progressivement esthète (Hugot, 1984 : 1). Dans les *Essais de la psychologie contemporaine* (1883), Paul Bourget donne sa célèbre définition du dilettantisme qui, elle aussi, souligne avant tout la passion pour la multiplicité :

Il est plus aisé d'entendre le sens du mot dilettantisme que de le définir avec précision. C'est beaucoup moins une doctrine qu'une disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune. (Bourget 1883 : 55).

Charles Renouvier lie le dilettantisme avec le scepticisme dans un sens péjoratif. Comme une humeur malfaisante, le scepticisme a deux formes : la première traite par la raillerie toutes choses, le deuxième leur applique « une égale *indulgence transcendante* » et « se complait à leur *spectacle* ». Bonnes ou mauvaises, « elles forment *d'également intéressantes manifestations du monde* qui nous est représenté pour notre amusement » (Renouvier, 2020).

À toutes les époques, les hommes se sont intéressés aux objets et aux phénomènes étranges et les ont présentés comme un spectacle. Une curiosité, dans le cas d'un objet, est une chose rare, nouvelle, singulière ; « la haute curiosité » fait référence aux objets d'art et d'antiquité rares et précieux (Dictionnaire Littré). Parmi les synonymes de l'adjectif *curieux* on trouve : *bizarre, déconcertant, inquiétant, extravagant*, étrange, ce qui fait allusion à quelque chose qui est « hors norme », « *unheimlich* » dans le sens freudien du mot.

L'enthousiasme de la France pour ce qui est exotique, résultat des voyages et de la découverte de pays lointains, prend son essor avec le colonialisme. L'objet exotique représente à la fois le savoir anthropologique et le goût du merveilleux, de l'étrange. C'est notamment le XIX^e siècle qui voit naître le substantif *exotisme* dans ses deux acceptions : « ce qui est exotique » et « le goût pour ce qui est exotique » (Fléchet, 2008 : 19). Les objets rapportés de ces pays lointains trouvaient souvent leur place dans les cabinets de curiosités. Ceux-ci, à la mode depuis le

XVI^e siècle, combinaient le savoir, l'esthétique, ainsi que la magie. Selon Stephanie Bowry, un cabinet de curiosités pouvait aussi être un laboratoire alchimique (Bowry 2015 : 49), cependant, comme tel, il n'appartenait pas à une seule discipline mais « à plusieurs communautés d'engagement - savantes et autres - dans lesquels il est construit, et qui lui attribuent un sens et une signification de manières très différentes. » (*ibid.* : 58)¹. Les collections des cabinets de curiosités comprenaient quatre catégories : *naturalia*, *artificialia*, *scientifica* et *exotica*, ce qui formait une sorte de microcosme, une image du monde dans sa totalité *spatiale* (Malmio, 2020 : 284, citant Horst Bredekamp, 1995). Selon Baudrillard, « les objets singuliers, baroques, folkloriques, exotiques, anciens » deviennent des signifiants purs qui répondent à un autre vœu que la fonctionnalité pratique : témoignage, souvenir, nostalgie, évasion, etc., signifiant donc *le temps* et ayant ainsi la présence allégorique (Baudrillard, 1968 : 103-104). Malmio (2020) mentionne la notion d'*unheimlich* qui accompagne cette sorte d'expositions et à la curiosité comme se situant à la limite du permissible et du non permissible. Les cabinets de curiosités étalaient les objets dans des combinaisons qui défiaient la logique ordinaire. Dans de telles combinaisons, même les objets familiers pouvaient obtenir un air étrange (*idem* : 278-292).

3. L'objet curieux chez Balzac et Flaubert

Marta Caraion prétend que l'on est tenté de voir toute la fiction littéraire du XIX^e siècle comme « parleur d'objets » (2007 : § 11). Cette littérature représente « le désir d'objets » caractéristique de la nouvelle société de consommation. Elle accentue le lien direct entre « les nouvelles structures marchandes et industrielles, le rythme de production, la culture des Expositions Universelles et l'encombrement d'objets dans les textes » (*ibid.*). La première fonction de la description des objets dans les textes littéraires est la construction d'un univers référentiel. « Les personnages gagnent des généalogies, ils sont dotés d'histoires familiales, et ils possèdent, convoitent, acquièrent des choses » (*idem* : § 2). Cependant, à un niveau supérieur, l'objet dépasse le simple rôle d'indice du réel et acquiert une fonction explicative du monde représenté (*ibid.*).

Depuis la Renaissance, un objet déformé entre dans l'art sous le nom de grotesque. Au XVI^e siècle, ce terme passe à la littérature pour désigner la composition bizarre et sans ordre. Le grotesque, lui aussi, s'accompagne souvent du sentiment d'étrangeté. Le grotesque, à la différence de la fantaisie, évoque le sentiment d'étrangeté radicale du monde, son absurdité fondamentale par rapport à l'homme, ce qui amène l'art et la littérature grotesque à décrire le monde souvent comme étant gouverné par des forces démoniaques (Kayser, 1963).

Le XIX^e siècle n'était pas indifférent envers les tendances de la déformation qui mettaient en doute la compréhension classique de l'espace et du temps. Les études culturelles ont emprunté à la biologie le terme d'anamorphose pour parler des distorsions de la perception dans l'art et la littérature. L'anamorphose « instaure une nouvelle optique des formes », « la distorsion énigmatique qui engendre perplexité et trouble » (Krzywkowski, Thorel-Cailleteau, 2002 : 15). Dans son ouvrage sur le grotesque, Dominique Iehl attire l'attention sur le paradoxe de la coexistence du réalisme et du fantastique chez Balzac et, ce qui est encore plus surprenant, chez Flaubert, qui est considéré comme « le peintre le plus exact en apparence, le moins déformant de la réalité » (Iehl, 1997 : 76). D'autre côté, on sait que c'est au fil de l'écriture de *La Tentation de Saint Antoine* que les démons (religieux) deviennent des hallucinations (psychologiques) et se prêtent ainsi à la démystification. « La pathologisation des visions n'entraîne cependant pas l'annulation de leur exigence de connaissance ni même le rejet des discours qui s'articulent chaque fois en elles (religion, science, philosophie) » (Stöferle, 2010 : § 2). Ce qui veut dire que l'objet curieux - et cela vaut pour Balzac aussi bien que pour Flaubert - sert moins à évoquer le fantastique qu'à provoquer un questionnement philosophique. « La nouvelle optique des formes » crée un champ de tension avec l'ordre habituel des choses et prive celui-ci de sa nature évidente.

Balzac fait visiter à son protagoniste Raphaël une mystérieuse boutique de brocanteur où le jeune homme voit l'accumulation d'objets de tous les pays et de tous les siècles :

Au premier coup d'œil, les magasins lui offrirent un tableau confus, dans lequel toutes les œuvres humaines et divines se heurtaient. Des crocodiles, des singes, des boas empaillés souriaient à des vitraux d'église, semblaient vouloir mordre des bustes, courir après des laques, ou grimper sur des lustres. Un vase de Sèvres, où madame Jacotot avait peint Napoléon, se trouvait auprès d'un sphinx dédié à Sésostris. [...] (p. 30)².

Plus qu'à une collection proprement dite (qui présume un certain choix), la boutique du brocanteur de *La Peau de chagrin* rappelle donc un cabinet de curiosités, aussi bien par des objets présentés que par le sentiment d'*unheimlich* qu'il évoque. On peut y admirer les *naturalia* - Cuvier avec ses œuvres géologiques est appelé « le plus grand poète de notre siècle » (p. 43) - et s'étouffer sous les *artificialia*, « les débris de cinquante siècles évanouis » (p. 41). La juxtaposition d'objets qui diffèrent l'un de l'autre à la fois par leur fonction et par leur époque d'origine est caractérisée par le narrateur de « grotesque » (p. 30) ou « chaotique » (p. 10) et il n'y a aucune hiérarchie entre eux :

Le commencement du monde et les événements d'hier se mariaient avec une grotesque bonhomie. Un tournebroche était posé sur un ostensor, un sabre républicain sur une hacquebute du moyen-âge. Madame Dubarry peinte au pastel par Latour, une étoile sur la tête, nue et dans un nuage, paraissait contempler avec concupiscence une chibouque indienne, en cherchant à deviner l'utilité des spirales qui serpentaient vers elle. Les instruments de mort, poignards, pistolets curieux, armes à secret, étaient jetés pêle-mêle avec des instruments de vie : soupières en porcelaine, assiettes de Saxe, tasses orientales venues de Chine, salières antiques, drageoirs féodaux. Un vaisseau d'ivoire voguait à pleines voiles sur le dos d'une immobile tortue. Une machine pneumatique éborgnait l'empereur Auguste, majestueusement impassible. (p. 30-31).

La Tentation de Saint Antoine abonde de descriptions d'objets exotiques évoqués par l'hallucination.

Des monuments d'architecture différente se tassent les uns près des autres. Des pylônes égyptiens dominent des temples grecs. Des obélisques apparaissent comme des lances entre des créneaux de briques rouges. Au milieu des places, il y a des Hermès à oreilles pointues et des Anubis à tête de chien. Antoine distingue des mosaïques dans les cours, et aux poutrelles des plafonds des tapis accrochés. [...] (p. 11).

Chaque objet, chez Balzac comme chez Flaubert, porte avec lui le passé et incarne les désirs, les passions qui ont motivé sa fabrication. Dans la boutique de *La Peau de chagrin*, « l'oreille croyait entendre des cris interrompus, l'esprit saisir des drames inachevés » (p. 32) ; Saint Antoine, lui, réfléchit à tout l'effort humain dont les objets sont le résultat : « Un homme qui en possède une accumulation si grande n'est plus pareil aux autres. Il songe, tout en les maniant, qu'il tient le résultat d'une quantité innombrable d'efforts, et comme la vie des peuples qu'il aurait pompée et qu'il peut répandre. » (p. 5). Les deux œuvres rendent l'idée que celui qui possède de telles richesses possède aussi un grand pouvoir. En manipulant les objets, on manipule le sort des hommes. C'est le privilège des rois, selon Flaubert, et celui du sage démoniaque, l'antiquaire chez Balzac.

Les objets curieux et leur assemblage illogique mènent à la déformation de la réalité et la solide matérialité de l'univers commence à se décomposer. Raphaël, « poursuivi par *les formes les plus étranges, par des créations merveilleuses* assises sur les confins de la mort et de la vie », se trouve comme aux confins de deux mondes, réel et irréel, et « ni tout à fait mort, ni tout à fait vivant » (p. 39). L'objet perd son innocence comme quelque chose de tangible et d'immobile et entre dans une danse chaotique avec d'autres objets, ce qui rappelle « un mystérieux sabbat digne des fantaisies entrevues par le docteur Faust sur le Brocken » (p. 45).

Un processus similaire a lieu dans *La Tentation de Saint Antoine* indépendamment du fait que l'objet n'y appartient pas au monde réel mais fait dès le début partie des hallucinations - il perd ses contours clairs, acquiert la fluidité, la souplesse, la légèreté, l'effervescence.

À mesure qu'il promène sur les mets ses yeux écarquillés, d'autres s'accablent, formant une pyramide, dont les angles s'écroulent. Les vins se mettent à couler, les poissons à palpiter, le sang dans les plats bouillonne, la pulpe des fruits s'avance comme des lèvres amoureuses ; et la table monte jusqu'à sa poitrine, jusqu'à son menton, — ne portant qu'une seule assiette et qu'un seul pain, qui se trouvent juste en face de lui. (p. 9).

Dans les deux œuvres, la vision hallucinatoire arrive aux protagonistes d'une manière fragmentaire, « par bribes » ou comme les morceaux d'une mosaïque chez Balzac, « par secousses » chez Flaubert. Dans *La Peau de chagrin* ces bribes se présentent comme « un poème sans fin », dans *La Tentation de Saint Antoine* elles sont comparées avec des peintures.

Balzac : [...] *l'univers lui apparut par bribes et en traits de feu, comme l'avenir passa jadis flamboyant aux yeux de saint Jean dans Pathmos. Une multitude de figures endolories, gracieuses et terribles, obscures et lucides, lointaines et rapprochées, se leva par masses, par myriades, par générations.* (p. 33)

Flaubert : *Et, tout à coup, passent au milieu de l'air, d'abord une flaque d'eau, ensuite une prostituée, le coin d'un temple, une figure de soldat, un char avec deux chevaux blancs, qui se cabrent. Ces images arrivent brusquement, par secousses, se détachant sur la nuit comme des peintures d'écarlate sur de l'ébène.* (p. 8)

En liant la collection à la notion de temps, Baudrillard dit qu'elle répertorie le temps « en termes fixes qu'elle peut faire jouer réversiblement » (Baudrillard, 1968 : 135). L'organisation de la collection se substitue au temps réel (*ibid.*). Les « collections » de Balzac et de Flaubert cassent, elles aussi, l'ordre habituel du temps et construisent un nouvel ordre, « l'ordre du désordre », où le principe de l'exposition des objets réside uniquement dans leur nature bizarre ou leur juxtaposition inattendue. Comme de vraies collections, elles se prêtent au regard des protagonistes, leur imposant le rôle de spectateurs plutôt passifs. Les objets dans les deux œuvres ne sont pas à utiliser mais à regarder, à faire ressurgir des émotions, des souvenirs, des désirs, de la reconnaissance. Mais comme ils sortent de leur immobilité et deviennent vivants dans l'hallucination, la collection prend la forme d'un spectacle, d'une danse de vie et de mort, d'un « théâtre du monde » qui se joue devant les yeux des protagonistes sans qu'ils y prennent part autrement

qu'en spectateurs/contemplateurs. Balzac appelle la boutique du brocanteur un « vaste bazar des folies humaines » (p. 39), Flaubert dit, par la bouche d'un certain Valentin : « Le monde est l'œuvre d'un Dieu en délire » (p. 30). Plus qu'une danse macabre, c'est cependant une danse de Shiva, coexistence des forces créatrices et destructrices, géniales aussi bien que folles ou proprement maléfiques.

Dans les deux cas, le mouvement s'accélère, devenant vertigineux.

Chez Balzac : *Ces œuvres s'agitèrent et tourbillonnèrent devant lui : chaque magot lui jeta sa grimace, les yeux des personnages représentés dans les tableaux remuèrent en pétillant ; chacune de ces formes frémit, sautilla, se détacha de sa place.* (p. 45)

Chez Flaubert : *Leur mouvement s'accélère. Elles défilent d'une façon vertigineuse. D'autres fois, elles s'arrêtent et pâlisent par degrés, se fondent ; ou bien, elles s'envolent, et immédiatement d'autres arrivent. [...] Elles se multiplient, l'entourent, l'assiègent.* (p. 8)

La vision de l'existence humaine chez Balzac et chez Flaubert s'exprime donc par l'image d'un tourbillon mis en mouvement par les désirs illimités et par la folie qui caractérisent l'homme universellement, indépendamment de l'espace et du temps. Pour transmettre cette vision, les deux auteurs évoquent des immensités, des générations, des époques entières, ayant l'ambition de couvrir la totalité de ce qui existe et a existé. Et c'est justement l'objet qui aide à remplir cette ambition gigantesque, car c'est par l'objet que les époques apparaissent et commencent à parler. En plus, l'accumulation d'objets pourrait être considérée ici comme méthode pour suggérer au lecteur ce sentiment de tourbillonnement et de vertige qui en résulte. Tout comme il n'y a aucune hiérarchie entre les objets singuliers d'une collection, il n'y a pas de hiérarchie entre les époques ou les destins des hommes que ces objets représentent, car toute la création humaine s'égalise et peut être finalement réduite à la constatation de l'Ecclésiaste : « Puis, j'ai considéré tous les ouvrages que mes mains avaient faits, et la peine que j'avais prise à les exécuter ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent, et il n'y a aucun avantage à tirer de ce qu'on fait sous le soleil. » (Eccl. 2 : 1-26).

La Tentation de Saint Antoine est « l'œuvre de vie » de Flaubert, qu'il commence dix-huit ans après la publication de *La Peau de chagrin* de Balzac, en 1849, et qu'il finit en 1874. Bien que la passion collectrice caractérise tout le siècle, étant là encore jusqu'à la Première Guerre mondiale, elle subit des changements qui correspondent aux changements de la sensibilité générale. L'esprit romantique avec son exotisme évolue vers le dilettantisme décadent de la fin du siècle à la base duquel il y a un désir, attirant et effrayant à la foi, d'éprouver tout, de connaître tout,

d'être multiple, d'intégrer toutes les formes et possibilités d'existence. C'est exactement le même désir qui est exprimé par Saint Antoine :

[...] j'ai envie de voler, de nager, de beugler, de hurler. Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, me diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sur toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, être la matière. (p. 117)

Chez Balzac, ce désir est similaire mais moins panthéiste et présuppose, d'une manière encore assez romantique, un mystère qu'un simple mortel n'est pas destiné à comprendre - si ce n'est un sage comme Dante Alighieri dans *Les Proscrits* (1831), ce voyageur métaphysique, qui seul a le privilège de dire : « Il m'a été donné de voir les espaces immenses, les abîmes sans fin où vont s'engloutir les créations humaines, cette mer sans rives où court notre grand fleuve d'hommes et d'anges. En parcourant les régions des éternels supplices, j'étais préservé de la mort par le manteau d'un Immortel, ce vêtement de gloire dû au génie... » (*Les Proscrits*, p. 103). Dans la *Peau de chagrin*, c'est l'antiquaire, un sage démoniaque et surhumain, qui possède les connaissances de tous les âges et la totalité de l'expérience humaine. Balzac, avec son goût pour l'ésotérisme, ses théories du mouvement et de l'énergie comme base de l'existence, de la seconde vue et de la relation entre pouvoir, vouloir et savoir (cf. par ex. Frølich, 2000), présente le monde comme un réservoir de forces mystérieuses. Pour lui, l'existence humaine est pleine d'oppositions nettes, de bonnes et mauvaises actions, d'œuvres inspirées ou bien par le génie ou bien par la folie. Chez Flaubert, au contraire, on constate une sorte de détachement par rapport à ce « spectacle du monde », une attitude plutôt neutre envers les différentes manifestations de l'existence. Flaubert comme encyclopédiste constate plutôt que commente, transcendant ainsi, tout comme son héros, les oppositions et le classement des phénomènes en bon et mauvais. Dans *La Peau de chagrin*, la voix narratrice intervient dans la description de la boutique du brocanteur, y semant du mystère et créant une atmosphère sinistre, tandis que Flaubert, lui, garde ses distances, en laissant les manifestations simplement apparaître. Cette différence de distance peut également être vue dans le sort des deux protagonistes : Raphaël trouve finalement sa mort dans le tourbillon fou de ses désirs ; Saint Antoine, au contraire, s'en détache, en repoussant la tentation qui l'attaque.

Conclusion

Constatons, pour conclure, que le goût pour le bizarre transcende les frontières entre le romantisme et le réalisme, le réalisme balzacien et le réalisme flaubertien, le réalisme et le décadentisme, s'étalant sur le siècle entier et se prêtant à des usages divers mais parfois aussi d'une grande similarité. Balzac et Flaubert se présentent comme liseurs d'objets, historiquement, esthétiquement ainsi que métaphysiquement et l'on peut aborder leurs « collections littéraires d'objets » comme étant des systèmes signifiants. Chez eux, les objets dépassent leur premier but, celui de créer l'effet de réel et de caractériser les personnages qui les possèdent, et deviennent les moyens pour entretenir un discours métaphysique/philosophique. Si le projet proprement réaliste se propose de découvrir « un ordre immanent au cœur même de cette profusion et de cette prolifération qu'on appelle le monde ou le réel » (Denis, 2006 : 23), les œuvres ambiguës de Balzac et Flaubert ne réduisent pas cette complexité du monde et font de la profusion et de la prolifération la loi principale de l'existence. Il n'est pas moins important, cependant, que ces textes reflètent l'esprit de l'époque, le quotidien de la France du XIX^e siècle, où la relation des hommes avec les objets diffère remarquablement de celle de l'homme contemporain. Avec sa passion collectrice et les lieux où ces collections sont étalées (antiquariats, boutiques du brocanteur, collections domestiques, etc.), ainsi qu'avec son amour pour l'éclectisme et le dilettantisme, l'esprit du siècle informe les textes littéraires, leurs idées ainsi que le processus de leur écriture.

Bibliographie

- Auerbach, E. 2012[1946]. *Mimesis. Tegelikkuuse kujutamise õhtumaises kirjanduses*. Traduit par Kalle Kasemaa. Tartu : Ilmamaa.
- Baudrillard, J. 1968. *Le Système des objets*. Paris : Éditions Gallimard.
- Barthes, R. 1968. « L'effet de réel ». *Communications*, n° 11, p. 84-89.
- Benjamin, W. 1939. *Paris, capitale du XIX^e siècle*. [En ligne] : <http://classiques.uqac.ca/classiques/> [consulté le 10 juillet 2020].
- Bredenkamp, H. 1995. *The Lure of Antiquity and the Cult of the Machine: The Kunstammer and the Evolution of Nature, Art and Technology*. Trad. Allison Brown. Princeton : Markus Wiener Publishers.
- Caraion, M. 2007. « Objets en littérature au XIX^e siècle ». *Images re-vues*, n° 4 [En ligne]. <https://doi.org/10.4000/imagesrevues.116> [consulté le 10 juillet 2020].
- Bourget, P. 1883. *Essais de psychologie contemporaine*. Paris : Librairie PLON.
- Bowry, S. 2015. *Re-thinking the Curiosity Cabinet: A Study of Visual Representation in Early and Post Modernity*. Thèse de doctorat, Université de Leicester.
- Denis, B. 2006. Le roman peut-il se passer du réel ? Les querelles du réalisme. In : Fabry, G., Roland, H. et al. (éds.), *Les frontières du réalisme dans la littérature narrative du 20^e siècle / The Borders of Realism in 20th Century Narrative Literature*. Actes du colloque international (Louvain-la-Neuve, 1-3 décembre 2004), p. 21-31.
- Dufour, Ph. 1998. *Le Réalisme de Balzac à Proust*. Paris : PUF.
- Fléchet, A. 2008. « L'exotisme comme objet d'histoire ». *Hypothèses*, n° 11(1), p. 15-26.

Foucault, M. 1977. The Fantasia of the library. In D. F. Bouchard & S. Simon (Trans.), *Michel Foucault, language, counter-memory, practice: Selected essays and interview*. Ithaca, W: Cornell University Press.

Freud, S. 1919. The “Uncanny” [En ligne]: <https://web.mit.edu/allanmc/www/freud1.pdf> [consulté le 19 juillet 2020].

Frølich, J. 2000. « Balzac, l’objet et les archives romantiques de la création ». *L’Année balzacienne*, n° 1, p. 145-157.

Gautier, J.-J., Preiss, N. 2016. *Balzac, architecte d’intérieurs*. Catalogue d’exposition [Musée Balzac-château de Saché, 2 juillet 2016-8 janvier 2017]. Paris : Somogy éditions d’art.

Hugot, J.-F. 1984. *Le dilettantisme dans la littérature française d’Ernest Renan à Ernest Psichari*. Lille : Atelier national Reproduction des thèses Université Lille III ; Paris : Aux amateurs de livres.

lehl, D. 1997. *Le Grottesque*. Coll. Que sais-je. Paris : PUF.

Kayser, W. 1963. *The Grottesque in Art and Literature*. New York, N.Y.: McGraw-Hill.

Krzywkowski, I., Thorel-Cailleteau, S. 2002. *Anamorphoses décadentes. L’Art de la défiguration, 1880-1914*. Paris : Presses de l’Université Paris-Sorbonne.

Le Thomas, C. 2007. « Les intérieurs parisiens selon Eugène Atget ». *Histoire par l’image* [En ligne] : <https://histoire-image.org/fr/etudes/interieurs-parisiens-eugene-atget> [consulté le 19 juillet 2020].

Lisse, M. 2006. Les frontières du réalisme. Allocution d’ouverture. In : Fabry, G., Roland, H. et al. (éds.), *Les frontières du réalisme dans la littérature narrative du 20^e siècle / The Borders of Realism in 20th Century Narrative Literature*. Actes du colloque international (Louvain-la-Neuve, 1-3 décembre 2004), p. 17-19.

Malmio, K. 2020. The Miracle of the Mesh: Global Imaginary and Ecological Thinking in Ralf Andtbacka’s *Wunderkammer*. In : Malmio, K, Kurikka, K. (éds.), *Contemporary Nordic Literature and Spatiality*. Cham, Switzerland : Palgrave MacMillan, p. 277-299.

Renouvier, Ch. 2020. « Le dilettantisme de Renan ». *L’Agora. Une agora et une encyclopédie* [En ligne] : http://agora.qc.ca/documents/ernest_renan-le_dilettantisme_de_renan_par_charles_renouvier [consulté le 19 juillet 2020].

Stöferle, D. 2010. « L’hallucination de la connaissance : *La Tentation de Saint Antoine* de Flaubert ». *Revue critique et génétique*, n° 4.

Watson, J. 2000. *Literature and Material Culture from Balzac to Proust. The Collection and Consumption of Curiosities*. Cambridge: Cambridge University Press. [En ligne]: <https://doi.org/10.1017/CBO9780511485909> [consulté le 19 juillet 2020].

Œuvres littéraires discutées

Balzac, Honoré de. 1855. Avant-propos. In : *Œuvres complètes*. Paris : A. Houssiaux.

Balzac, Honoré de. 1831. *La Peau de chagrin*. [En ligne] : <https://beq.ebooksgratuits.com/balzac/index.htm> [consulté le 10 juillet 2020].

Balzac, Honoré de. 1831. *Les Proscrits*. [En ligne] : <https://beq.ebooksgratuits.com/balzac/index.htm> [consulté le 10 juillet 2020].

Flaubert, Gustave. 1874. *La tentation de Saint Antoine*. [En ligne] : <http://www.quandletigrelit.fr/images/Gustave-Flaubert-La-tentation-de-Saint-Antoine.pdf> [consulté le 15 juin 2020].

Notes

1. “The cabinet does not belong to any one discipline, but to multiple communities of engagement - scholarly and otherwise - in which it is constructed and accorded meaning and significance in very different ways.”
2. Toutes les pages correspondent aux éditions indiquées dans la bibliographie.

© Revue du Gerflint (France) - Éléments sous droits d’auteur -
Modalités de lecture consultables sur le site de l’éditeur www.gerflint.fr



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

La valorisation de la langue et de la littérature françaises à travers un commentaire : le cas du commentaire de Marc-Antoine Muret du premier livre des *Amours* de Pierre de Ronsard

Ülo Siirak

Université de Tallinn, Estonie

siirak@tlu.ee

Reçu le 29-10-2020 / Évalué le 25-11-2020 / Accepté le 20-12-2020

Résumé

Le commentaire était à la Renaissance un genre littéraire réservé à accompagner des textes antiques, dont la compréhension était aussi nécessaire pour apprendre les langues classiques, souvent dans le but d'utiliser cette connaissance dans sa propre création, fruit de l'imitation des œuvres antiques. La Renaissance voit aussi l'émergence de langues nationales et de la littérature en langues maternelles. En France, Joachim du Bellay donne un programme pour créer un nouveau style dans la poésie, écrite dans une nouvelle langue poétique. C'est la Pléiade qui met ce programme en œuvre, en particulier Pierre de Ronsard, le plus éminent des membres de ce groupe de poètes. Marc-Antoine Muret entreprend de composer un commentaire au premier livre des *Amours* de Ronsard, qui devient, tout en possédant aussi ses fonctions premières de commentaire, un outil pour promouvoir la nouvelle poésie et la nouvelle expression poétique ainsi que la langue et la littérature françaises en général, tant en France qu'au niveau international.

Mots-clés : commentaire humaniste, nouvelle poésie, nouvelle langue poétique française

The Valorization of the French Language and Literature through a Commentary: the Case of Marc-Antoine Muret's Commentary on the First Book of Amours of Pierre de Ronsard

Abstract

In the Renaissance, the commentary was a literary genre reserved for accompanying ancient texts. A better understanding of those texts was also necessary for learning classical languages, often with the aim of using this knowledge in one's own creation, the fruit of imitation. The Renaissance also sees the emergence of national languages and literature in mother tongues. In France, Joachim du Bellay provides a program in order to create a new style in poetry, written in a new poetic language. It is La Pléiade, in particular Pierre de Ronsard, the most eminent member of this group of poets, who put this program into practice. Marc-Antoine Muret undertakes to compose a commentary on the first book of *Les Amours* by Ronsard, which, while also having its primary function as a commentary, became a tool for promoting new poetry and new poetic expression, as well as French language and literature in general, both in France and internationally.

Keywords: humanist commentary, new poetry, new French poetic language

Introduction

À la Renaissance, les commentaires étaient un genre d'écrit très complexe, destiné à accompagner des textes antiques latins et grecs pour une meilleure compréhension de ceux-ci. Les commentaires avaient aussi un rôle important dans l'enseignement des langues classiques. Le latin d'abord, puis le grec formaient la base de l'éducation ; tout le savoir de l'Antiquité que contenaient les textes en deux langues constituaient avec la Bible et les textes essentiels pour la religion chrétienne, la substance même de ce qui était considéré comme ayant de la valeur dans la civilisation humaine. Ces connaissances sont devenues indispensables à quiconque voulant se faire une place dans la République des Lettres. Le premier signe d'appartenance à cette République était la capacité d'écrire en latin classique.

Parallèlement, on constate l'émergence de langues nationales, qui a commencé en Italie. En France, cette tendance est accompagnée d'une volonté rationnelle de former le français à l'exemple des langues classiques, qui permettrait d'assouvir les exigences de la nouvelle poésie d'abord, puis de correspondre aux nécessités de toutes autres sortes de textes en vers et en prose, qui élèveraient la langue et la littérature françaises dans les mêmes hauteurs que les langues et les littératures classiques et celles italiennes parmi les modernes. Tout un programme a été conçu et écrit par Joachim du Bellay. Les réalisateurs de ce programme devaient être membres de la Pléiade, parmi lesquels Pierre de Ronsard se distinguait comme une figure de proue.

Comment faire valoir une œuvre correspondant à la nouvelle poésie ? Comment vaincre la réticence des lecteurs habitués à considérer la littérature digne de ce nom, uniquement avec des textes en latin et en grec ? Marc-Antoine Muret semble avoir trouvé la solution. En tant que professeur de lettres, éminent connaisseur de latin et de grec, il a entrepris d'élucider des passages compliqués, de nouvelles inventions lexicologiques, et des motifs mythologiques de la seconde édition du premier livre des *Amours* de Ronsard. Ce commentaire sera la consécration et la justification de la nouvelle poésie et de la nouvelle langue poétique, tout en étant le premier commentaire en français d'un auteur français vivant à l'époque de sa parution.

1. Le latin classique et les langues nationales

La Renaissance se caractérise par le retour vers le latin classique et vers les genres littéraires qui se pratiquaient en cette variante de la langue. Ce retour a été rendu possible grâce à la recherche de manuscrits depuis le début de la Renaissance italienne. Puis un travail de recopiage a commencé, à travers lequel les premiers efforts pour essayer de reconstituer les textes originels ont été effectués. Les manuscrits étaient souvent en mauvais état et le texte incompréhensible de

par son langage et son contenu. Cela a amené à une nécessité d'expliquer des vocables, des expressions, des motifs historico-culturels et mythologiques. Souvent, les commentaires qui voient le jour sont le fruit du travail d'enseignement de leurs auteurs. L'aspect éducatif reste toujours d'actualité dans ces commentaires. Ils ont influencé la pratique de la lecture et la manière dont la transmission et la réception des classiques se sont organisées (Enenkel, 2014 : 207, 212). Quant à la forme, leur modèle est le plus souvent emprunté à l'Antiquité, aux premiers commentateurs connus de Virgile et d'Horace, qui consistait à commenter le texte ligne par ligne (Grafton, 1983 : 20). Au début de la Renaissance, uniquement les textes considérés comme contenant l'essentiel du savoir de la civilisation humaine étaient commentés : la Bible, Aristote, Boèce, Cicéron, Pierre Lombard, ainsi que des poètes classiques et des auteurs dramatiques, comme Virgile, Horace, Ovide, Térence. Durant la période allant de 1400 à 1700, le nombre de commentaires a énormément augmenté : au XVII^e siècle, tout le corpus de littérature latine classique a été commenté (Enenkel, 2014 : 207; Enenkel, Nellen, 2013 : 23). L'invention de l'imprimerie augmente considérablement la diffusion de textes et de leurs commentaires (Enenkel, 2014 : 209).

Parallèlement au retour vers le latin classique et la pratique de la littérature néo-latine, on constate une émergence de langues nationales, en premier lieu en Italie, où la *Divine Comédie* de Dante a ouvert la voie. Par la suite, la célébrité de Boccace et de Pétrarque n'était pas basée sur leurs œuvres écrites en latin mais en toscan (Baldwin, 1959 : 5). Grâce à cette célèbre triade italienne : Dante, Pétrarque, Boccace, l'Italie est rentrée beaucoup plus tôt que les autres pays dans la promotion de sa langue vulgaire (du Bellay, 2007 : 16). Ils introduisent aussi de nouvelles formes de poésie plus conformes aux langues romanes.

La France du XVI^e siècle n'avait pas de tels exemples dans la littérature comme Dante, Pétrarque et Boccace en Italie. Les textes littéraires médiévaux étaient dépréciés dans le jugement des auteurs renaissants. Parallèlement au rejet du latin médiéval au profit du latin classique, se produisait également celui du vers français médiéval au profit de la poésie nouvelle classique française. Le moteur de ce mouvement sera la Pléiade, dont le manifeste était *Deffence et illustration de la langue françoise* de Joachim du Bellay (Baldwin, 1959 : 32).

2. Joachim du Bellay et sa *Deffence et illustration*

Joachim du Bellay¹ (vers 1522 - 1560) était un homme de lettres et poète français qui écrivait tant en latin qu'en français. C'est lui qui va formuler ce que l'on appellera « le manifeste de la Pléiade », où « il tente de préciser les cadres d'une poésie encore inédite [...] et, par-delà d'instituer une nouvelle classe de poètes [...] » (du Bellay, 2007 : 10). Il faisait partie du groupe de jeunes poètes dont

on parlera plus loin. Léon Séché a écrit dans sa notice biographique sur Joachim du Bellay, que celui-ci aurait eu comme une révélation en lisant un poème de Peletier du Mans, adressé à un poète qui n'écrivait qu'en latin. À partir de ce jour-là, il aurait renoncé aux études de droit et il aurait commencé à composer des sonnets et des odes (Séché, 1904 : 21 ; voir du Bellay, 1905).

Joachim du Bellay écrit dans sa *Deffence et illustration* qu'aucune langue n'est plus mauvaise qu'une autre et il fustige les gens qui considèrent que le français est incapable « [...] de toutes bonnes lettres et erudition [...] » (du Bellay, 1549 : 4v). Joachim du Bellay veut prouver que le français n'a rien à envier aux autres langues et qu'un jour toutes les sciences pourront être transmises en français (du Bellay, 1549 : 8v). Il fait également la louange de la France qui est la première dans la piété, dans la religion, par son intégrité des mœurs et par son courage militaire. Il n'y a donc pas lieu d'admirer les autres et avoir honte de sa langue (du Bellay, 1549 : 43v). Du Bellay admet sans conteste que le français est pauvre par rapport au latin et au grec, mais il ajoute que le latin a de la même façon emprunté au grec ce qui lui manquait et que bientôt ces éléments apparaissaient comme propres (du Bellay, 1549 : 6v-7), les Romains ont donc bâti le latin en imitant les Grecs (du Bellay, 1549 : 12-12v). De ce fait, il s'ensuit que la connaissance du grec et du latin est indispensable à quiconque voulant bien s'exprimer dans sa propre langue (du Bellay, 1549 : 9v). Donc, les Anciens ont inventé, nous devons les imiter (du Bellay, 1549 : 13). Il encourage à « inventer, adopter et composer » des mots français à l'imitation des Grecs, comme l'a fait Cicéron (du Bellay, 1549 : 32) et notamment de prendre le grec (ancien) comme exemple pour la dérivation. Ainsi, il conseille de substantiver des infinitifs et des adjectifs, d'utiliser des noms adverbialement et plus fréquemment des constructions contenant des participes (présents) et des infinitifs. Il avertit d'un vice commun de ses contemporains : l'omission de l'article. Dans le style, il préconise l'usage plus fréquent de l'antonomase, pour désigner le nom de quelqu'un ou de quelque chose par ce qui lui est propre (le Père foudroyant = Jupiter) et il conseille d'être plus audacieux avec les épithètes (du Bellay, 1549 : 37-38).

Pour rendre le français plus conforme aux exigences nouvelles, il conseille d'emprunter aux langues étrangères des mots et des sentences et de les approprier au français (du Bellay, 1549 : 13v), d'inventer des mots par analogie, sans se soucier de l'avis des autres, en se fiant uniquement au jugement de sa propre oreille (du Bellay, 1549 : 32v). Il encourage également à utiliser des mots oubliés ou antiques dans la poésie. Il précise que l'usage modéré de ces vocables donne une grande majesté tant à la poésie qu'à la prose (du Bellay, 1549 : 33). Il conseille aussi de fréquenter des gens exerçant des métiers divers pour connaître des termes techniques (du Bellay, 1549 : 39v-40). Quant aux genres littéraires,

il conseille d'adopter ces inventions italiennes que sont l'ode et le sonnet (du Bellay, 1549 : 28v-29).

Joachim du Bellay est optimiste quant à l'avenir du français. Il est sûr que le temps viendra où le français s'élèvera en de telles hauteurs, qu'il pourra s'égaliser au grec et au latin (du Bellay, 1549 : 7v).

3. La Pléiade

La Pléiade est un groupe de poètes du XVI^e siècle, dont il n'est pas toujours facile d'établir la liste exacte, mais qui partagent les aspirations communes vers la poétique nouvelle, formulée par Joachim du Bellay.

Déjà le nom de *Pléiade* prévoit un concept alexandrin d'un groupe de sept personnes. Il a été précédé d'un groupe plus étendu, nommé *Brigade* (Lebègue, 1965 : 13). C'est en 1553 que la première liste des sept paraît dans la seconde édition du 5^e livre des *Odes* de Ronsard. Trois personnes peuvent être relevées, faisant toujours partie de ce groupe, à savoir Ronsard, la figure de proue du mouvement, Baif et du Bellay. Tous les trois avaient comme professeur de lettres antiques Jean Dorat (Lebègue, 1965 : 15). Ils ont suivi également des cours de Marc-Antoine Muret, le compatriote de Dorat, durant son bref séjour d'un peu plus de deux ans à Paris, interrompu par son départ précipité pour Toulouse. Les autres membres qui n'ont jamais fait partie de la Pléiade sont Jodelle, Tyard, Le Caron, Sébillet, Denisot, Des Autels et Peletier (Lebègue, 1965 : 13, 20). Toutes ces énumérations démontrent le caractère quelque peu imaginaire de la Pléiade, parce que rien ne laisse supposer que les membres, sauf les trois mentionnés ci-dessus, aient travaillé en étroite collaboration dans un but commun. Pourtant, ils ont des points communs. Ils connaissent tous la poésie française qui les a précédés, notamment Marot et ses contemporains, mais ils cherchent leurs modèles chez les Anciens et chez les Italiens. La conception du poète les unit aussi. Ils pensent que le poète est un être inspiré et que la poésie leur procure la gloire. Ils s'occupent de la forme et de l'enrichissement du vocabulaire poétique et introduisent des genres jamais utilisés jusque-là dans la poésie française, empruntés à la littérature classique et aux auteurs italiens de la Renaissance, notamment à Pétrarque (*ibidem*).

4. Pierre de Ronsard et Marc-Antoine Muret

Pierre de Ronsard (1524-1585) affiche dès sa jeunesse un goût pour la poésie latine antique et moderne et le mépris pour la poésie française de son temps, à l'exception de Clément Marot (de Nolhac, 1921 : 13). C'est lui qui est destiné essentiellement à mettre en œuvre les grands changements que doit subir la poésie

française. Ses *Odes* (1550-1552) sont le reflet de son admiration pour Horace, qui lui a fait comprendre le lyrisme grec, et pour Pindare, dont il imitait les images et les rythmes (*ibidem* : 33). Les *Amours* (1552), *Continuation des Amours* (1555) sont des sonnets à la manière de Pétrarque en décasyllabes, tandis que la plupart des poèmes du recueil *Nouvelle continuation des Amours* (1555) sont écrits en alexandrins. Les *Amours* montraient que Ronsard avait abandonné ses imitations de Pindare. Ses sonnets et ses chansons étaient plus conformes à son propre tempérament et plus accessibles au grand public (Silver, 1966 : 42). Les *Hymnes* (1555-1556) à leur tour sont écrits en alexandrins ; c'est *La Franciade* (1572) qui finit la liste de ses principales œuvres poétiques, qui est une tentative d'histoire des rois de France en vers, écrite en décasyllabes.

Marc-Antoine (de) Muret (1526-1585) (latinisé Marcus Antonius Muretus)² est l'un des plus connus parmi les humanistes français, qui a passé presque la moitié de sa vie en Italie. Sa vie jusqu'à sa fuite en Italie n'est pas datable avec précision³. En 1546, il aurait commencé à travailler à Poitiers où il aurait rencontré Joachim du Bellay (Pattison, 1889 : 148 ; Rowell, 1942 : 268). On sait plus précisément qu'il a enseigné à Bordeaux et à Paris : au Collège du Cardinal Lemoine ou au Collège de Boncourt (Gaisser, 1992 : 260 ; Trinquet, 1965 : 283). Il a enseigné la philosophie et la poésie et connaissait, outre les auteurs antiques, les poésies française et italienne contemporaines. Ses cours sur la poésie classique et plus particulièrement sur Catulle a laissé des traces tant dans son propre œuvre⁴ que dans celui des membres de la Pléiade⁵. Ronsard était peut-être justement le plus influencé par les conférences sur Catulle, le poète pour qui Muret vouait un véritable culte (Silver, 1966 : 44-45).

Supposément, ce sont Dorat, son compatriote, et Joachim du Bellay qui l'ont introduit dans le cercle de jeunes poètes auquel appartenait également Ronsard (Pattison, 1889 : 127). Ceux-ci ont fait des études classiques ; les fruits de leurs études ne sont nulle part mieux visibles que dans le poème *Les Isles fortunées* de Ronsard, dédié à Muret (Rowell, 1942 : 268). Muret a fui Paris en 1553 pour Toulouse, puis il a continué sa fuite, en arrivant en 1554 en Italie, à Venise, où il a arrangé son commentaire sur Catulle en vue de l'imprimer à l'instigation du célèbre imprimeur Paul Manuce (Gaisser, 1992 : 261). Le sujet des commentaires de Catulle publiés à Venise était celui de ses cours donnés précédemment à Paris (Morrison, 1956 : 250). Les commentateurs qui lui ont précédé élucidaient principalement des difficultés liées au texte et à la grammaire. Muret s'est concentré beaucoup plus sur les aspects littéraires et esthétiques des poèmes de Catulle (*ibidem* : 251). On peut supposer que le travail sur le commentaire des *Amours* de Ronsard l'a déjà entraîné vers cette direction. Chez Paul Manuce, il a édité encore des œuvres

d'Aristote, d'Horace, de Térence, de Cicéron, de Tibulle et de Propertius. Muret était un professeur et homme de lettres très connu dans l'Europe tout entière. Il était l'un des plus grands, sinon le plus grand maître de la prose latine de son époque (Rowell, 1942 : 270). Pourtant, Rowell est assez catégorique quant à ses qualités de poète en parlant de *Juvenilia* : « [...] Muret n'est pas un poète [...] » (*ibidem* : 269). C'est sûrement grâce à sa renommée qu'il a été accueilli aussi chaleureusement par Paul Manuce. Son commentaire de Catulle a paru à peine cinq mois après son arrivée en Italie, en 1554 (Gaisser, 1993 : 151). À part sa renommée européenne, Muret jouait un grand rôle en France. Selon Silver, quoique Muret n'ait pas possédé de grandes capacités scientifiques comparables à Turnèbe ou à Dorat, il avait une place importante dans la discussion sur la théorie et la pratique entre la vieille et la nouvelle poésie (Silver, 1966 : 36).

5. Muret dans la tradition des commentaires

5.1. Les traductions et les commentaires de Ronsard antérieurs à Muret

Ronsard apparaît comme un poète classique, dont l'œuvre nécessite l'élucidation par un commentaire. Le public français de l'époque était sûrement plus habitué à lire des œuvres poétiques considérées comme dignes de ce nom, c'est-à-dire en latin. Selon Ford, pour élever Ronsard à une renommée internationale et aussi le faire connaître en dehors de la France, il fallait le traduire en latin, la langue universellement connue. Jean Dorat a traduit, selon Ian McFarlane, comme nous le rapporte Philip Ford, cinq de ses poèmes (Ford, 2013 : 160). La traduction latine de *Hymne de Bacus* a paru en 1555, où la version latine est présentée en premier et en parallèle avec la version originale, ce qui rappelle les éditions bilingues de textes grecs (grec-latin) qui commencent à apparaître à partir des années 1550 (Ford, 2013 : 164). En dehors de la volonté de faire connaître Ronsard, ceci paraît également être une tentative de placer un auteur contemporain écrivant en français sur un même pied d'égalité que les auteurs et les textes antiques.

Ronsard a eu d'autres commentateurs : Jean Martin, « Breve Exposition du premier livre des *Odes* de Pierre de Ronsard » (1550) ; Nicolas Denisot a muni de quelques petites annotations marginales en 1551 le *Tombeau de Marguerite de Valois* de Ronsard. Avant eux, Jean Proust a publié en 1549 la « Brieve Exposition de quelques passages poétiques les plus difficiles » pour le *Recueil de Poésie* de Joachim du Bellay (Céard, 1999 : 360-361). Il est à noter, que l'on parle ici d'annotations et d'expositions et non d'un commentaire complet.

5.2. Muret comme commentateur

Le commentaire de Muret pour le premier livre des *Amours* est né sûrement parallèlement au travail avec ses notes sur Catulle. Les deux commentaires ont été composés à la hâte, comme l'auteur l'a bien noté dans les préfaces de ceux-ci. Les deux commentaires sont liés aussi par le fait que Muret et Ronsard partageaient un idéal commun, à savoir l'emploi intelligent de la littérature et de l'antiquité classiques dans la nouvelle poésie. L'héritage grec y avait une grande part : Muret avait une forte conviction de la primauté de la littérature grecque (Silver, 1966 : 37). Il l'exprime dans la préface de son commentaire de Catulle et cela témoigne aussi du nombre important d'écrivains grecs qu'il cite dans le commentaire des *Amours*. Avant Marc-Antoine Muret, Catulle a eu déjà toute une lignée de commentateurs ; une certaine tradition était née vers le milieu du XVI^e siècle, dont il pouvait profiter pour compléter ses idées ou pour omettre ce qui lui paraissait superflu, ainsi qu'à ses contemporains. Son commentaire de Catulle a eu beaucoup de succès, parce que, à part la première édition de 1554⁶, il a été réédité trois fois intégralement durant le XVI^e siècle (Gaisser, 1992 : 263-264). Cela témoigne de sa renommée, qui a été certainement acquise déjà avant son arrivée en Italie. En effet, Muret est en 1553 un intellectuel célèbre ; des commentaires qu'il entreprend à composer constituent une sorte de consécration qui élève Ronsard parmi les plus grands poètes (Céard, 1999 : 369-370). Par son commentaire des *Amours*, Muret a contribué avec sa réputation à la meilleure réception des autres œuvres de Ronsard et des autres poètes en général (Silver, 1966 : 36).

5.3. Le but de Muret en commentant Ronsard

Les *Amours* de Ronsard nécessitaient bien sûr aussi des commentaires pour une meilleure compréhension auprès du public. Ronsard a recherché les fables les moins connues, pour en tirer des allusions plus difficiles à saisir. Pierre de Nolhac suggère que c'était la raison pour laquelle les commentaires de Muret étaient nécessaires pour une grande partie des détails des *Amours*, que peu de lecteurs étaient capables de comprendre (de Nolhac, 1921 : 92). Il ajoute que les légendes antiques étaient encore peu familières aux lecteurs français de l'époque (de Nolhac, 1921 : 96). Pourtant, on pourrait supposer qu'avec le nombre de textes et de commentaires édités qui étaient disponibles depuis l'invention de l'imprimerie, le manque dans les connaissances n'était plus si flagrant à l'époque, mais comme les commentaires fournis par Muret sont souvent très complexes et que le fait d'expliquer des motifs mythologiques a toujours été l'un des principaux composants de commentaires classiques, ceux-ci y sont naturellement intégrés. Le principal souci de Muret

paraît être d'enseigner et de lutter contre l'ignorance, comme il le souligne dans la préface du commentaire. Il faut y ajouter aussi la nécessité d'expliquer et de justifier les nouvelles tendances. Ainsi, le commentaire de Muret avait une très grande importance dans l'avancement de la théorie sur la poésie nouvelle que partageaient Ronsard et du Bellay. Le commentaire exposait la nouvelle poétique et était quasi indispensable pour les lecteurs de l'époque (Silver, 1966 : 36). En mettant en œuvre la nécessité d'enrichir le vocabulaire du programme de du Bellay, exprimé dans *Deffence et illustration*, à savoir « inventer, adopter et composer », il est clair que ces trois procédés appliqués ont créé bien des passages difficiles à comprendre. Céard souligne que les commentaires avaient le rôle d'éclaircir les obscurités, mais celles-ci changent de sens à travers le commentaire. L'obscurité n'est plus un défaut mais une marque du génie (Céard, 1999 : 370). Comme cela a déjà été dit plus haut, le poète était considéré comme un être inspiré, comme un *vates* romain, « devin » ou « prophète ». Donc, cette obscurité élucidée par le commentaire met le lecteur en état de percevoir la profondeur de cette prophétie, ce qui fait aussi partie du programme de la lutte contre l'ignorance. Comme l'a dit Silver, Muret était comme médiateur « [...] entre Ronsard et un public peu disposé à suivre le poète dans ses audacieuses recherches d'un vocabulaire nouveau [...] » (Silver, 1966 : 46).

Le commentaire était aussi utile pour Ronsard lui-même, notamment, il a réutilisé des mots et des expressions commentés par Muret ou a adopté ceux, suggérés par lui. Avec son commentaire, Muret a proposé à Ronsard des critères esthétiques pour pouvoir améliorer l'aspect lexicologique de son œuvre (Silver, 1966 : 45-46).

Muret a expliqué dans la préface de son commentaire, pourquoi et comment il a procédé pour le composer. Tout d'abord, il affirme que chaque auteur met quelque chose dans ses écrits que lui seul comprend. Il révèle aussi les sources de connaissance qui lui ont permis de coucher sur le papier ses élucidations. C'est d'abord Ronsard lui-même qui l'a informé personnellement. Puis, Ronsard aurait donné des explications des passages difficiles à ses proches que Muret a recueillis soigneusement. Quant à tout ce qui touche les auteurs classiques, il lui a suffi de son propre savoir (de Ronsard, 1999 : 9-10).

Comme justification du fait qu'il avait entrepris à commenter le livre d'un auteur français qui est encore en vie, il répond que dans ce livre, il existe des choses qui ne sont même pas traitées par les Anciens (de Ronsard, 1999 : 9). Cette remarque sert aussi à élever l'œuvre de Ronsard sur la même échelle que les auteurs classiques, voire le montrer dans une lumière encore plus favorable.

Le commentaire accompagne la seconde édition des *Amours*, alors que la première édition de cette œuvre de Ronsard a déjà eu de mauvaises critiques. Muret relève deux reproches communs adressés à Ronsard. Premièrement, c'est d'écrire trop obscurément. Muret détourne la critique et affirme qu'il s'agit de la confession de l'ignorance. Deuxièmement, on lui reproche d'être trop audacieux à faire de nouveaux mots, à quoi Muret réplique que la langue serait pauvre sans invention de ceux-ci (de Ronsard, 1999 : 8). Pour remplir aussi sa mission d'enseignement, il donne à la fin de l'ouvrage la liste « des motz plus dignes à noter es Commentaire ».

6. Le commentaire de Muret des *Amours* de Ronsard

Muret donne souvent au début de son commentaire sur un sonnet précis un *argumentum*, un court aperçu du sujet, ce qui se pratiquait aussi dans les commentaires classiques. Le commentaire peut contenir uniquement l'argument de longueur variable, allant d'un aperçu très court (171)⁷ à un argument très long (101). Après cet aperçu d'habitude relativement court, suit le commentaire proprement dit qui varie largement selon le sonnet, allant de quelques lignes jusqu'à de longues digressions. Comme le texte de Ronsard contient beaucoup d'allusions à des sujets de l'Antiquité, le commentaire de Muret ressemble à ceux de textes classiques qui entreprennent à commenter tout. L'une des particularités de Muret est de faire attention aux côtés poétiques et psychologiques des sonnets de Ronsard. L'autre particularité de son commentaire concerne la nouvelle poésie, à savoir les nouveaux procédés à composer et les nouvelles tendances pour enrichir la langue française poétique qui nécessitaient une explication et souvent aussi une justification auprès du public encore peu habitué à apprécier cette poésie née avec la Pléiade.

6.1. Les allusions et les citations

Quant au contenu de ses commentaires, Muret nomme les auteurs classiques et modernes en précisant s'ils ont inspiré Ronsard dans la création de ses sonnets ou si le poète a traduit telle ou telle œuvre d'un auteur. Muret note et souvent cite aussi les passages des poètes à qui Ronsard fait ou lui paraît faire allusion dans ses sonnets.

D'après la statistique de Silver, Muret cite 21 écrivains grecs : Homère, Hésiode, Pindare, Aristophane, Euripide, Ménandre, Théocrite, Bion, Mimnerme, Tyrtée, Apollonius de Rhodes, Callimaque, Lycophron, Aratus, Nicandre et autres - au total, il les cite 33 fois. Il cite également 7 écrivains romains : Virgile, Horace, Ovide,

Properce, Tibulle, Catulle, Claudien - il les cite 46 fois. Parmi les modernes, nous y trouvons 5 écrivains italiens : Pétrarque, Arioste, Bembo, Rinieri, Capilupi - il les cite en tout 27 fois (Silver, 1966 : 40-41). Il mentionne et cite aussi ses compatriotes, comme Baïf, et du Bellay. La prépondérance des auteurs grecs montre encore une fois sa conviction quant à la primauté de la littérature grecque, ce qui a déjà été mentionnée plus haut. La grande quantité de citations grecques saute aux yeux aussi dans son commentaire de Catulle. Elles varient d'une simple traduction donnée à une notion latine à de longs passages de poèmes.

Comme le montrent les statistiques de fréquence de citations, les auteurs modernes, italiens en l'occurrence, sont aussi présents dans le commentaire que ceux de l'Antiquité. Par moment, les allusions et les citations sont tellement nombreuses dans le commentaire d'un sonnet concret, qu'il est possible de voir ici une volonté d'éduquer le public plutôt qu'un réel besoin d'expliquer. Le commentaire du sonnet 4 est très représentatif : il y fait allusion à Homère, à Virgile, à Quintus de Smyrne, à Sophocle, à Properce, à Musée le Grammairien et à Pétrarque. Il y donne également des citations de Pétrarque, de Virgile, de Properce et de Musée le Grammairien. Un autre bon exemple serait le commentaire du sonnet 42, où, en parlant de Vénus, Muret donne une épigramme de Léonidas de Tarente, un poème de Baïf, un vers de Tibulle et la fin d'un sonnet de Capilupi.

Pétrarque est de loin l'auteur le plus cité parmi les modernes. Souvent les citations sont accompagnées de commentaires comme « ce commencement est de Pétrarque »⁸ (14) ou « Je ne craindrai point, pour le contentement des lecteurs, de mettre ici un Sonet de Pétrarque, duquel cettui-ci est presque tout traduit. » (18) ; « Ce carme est, mot par mot, tourné de Pétrarque » (64). Parmi les auteurs italiens, Bembo est aussi très présent. Dans le commentaire du sonnet 60, Muret écrit qu'il est simple à comprendre et qu'il est pris de Bembo et donne le sonnet entier de celui-ci. Parfois il mentionne qu'un sonnet de Ronsard est presque traduit de Bembo (198), ou il écrit que c'est la fiction qui est presque prise du même auteur (204). Pour ces deux derniers cas, Muret se contente de noter uniquement les titres des sonnets de Bembo. Toutefois, il faut préciser qu'il ne s'agit ici en aucun cas de traductions, mais d'imitations des poètes italiens (Monferran, 2016).

Les poètes français sont aussi présents dans le commentaire, mais dans une moindre mesure. Comme cela a été déjà mentionné plus haut, un poème de Baïf est donné dans le commentaire du sonnet 42. Muret mentionne Baïf dans le commentaire du sonnet 6. Il n'oublie pas non plus du Bellay, dont un sonnet entier, tiré d'*Olive* est donné dans le commentaire du sonnet 58. Finalement, Muret cite Ronsard lui-même, en mettant l'ode VIII du *Cinquiesme Livre des Odes* dans le commentaire du sonnet 43.

6.2. Les commentaires sémantiques et linguistiques

Dans son commentaire, Muret consacre beaucoup de place à expliquer des métaphores. Par exemple, dans le sonnet 3, il explique *un ret d'or* comme désignant les cheveux de sa bien-aimée, ce passage paraît pourtant assez explicite dans la formulation de Ronsard. Dans le commentaire du sonnet 23, par exemple, Muret explique toute une série de métaphores désignant les couleurs.

Les commentaires concernant la nouvelle langue poétique sont parmi les plus nombreux. Il est possible d'en dénombrer une centaine et ils couvrent toutes les possibilités qu'a proposées du Bellay pour adapter le français aux nouveaux besoins. Si les commentaires expliquant la mythologie, l'histoire, la géographie peuvent être un moyen de démontrer l'érudition de Ronsard et un moyen de justifier la nécessité d'être commenté à la manière des textes antiques, les commentaires linguistiques servent véritablement à une meilleure compréhension du texte. Ici s'ajoute aussi la nécessité d'éduquer et d'habituer le public au nouveau langage.

Le premier groupe de commentaires linguistiques sont des vocables nouveaux que Muret présente avec une courte définition ou un synonyme, par exemple : *esclave* : *serf* (1) ; *toffu* : *espais, herissé de feuilles* (9) ; *drillante* : *etincelante* (93) ; *amadoueür* : *abuseur. Amadoüier est tenir quelcun sous vaine esperance. Les latins disent Inescare : Les Italiens Lusinghar. (77) ; surgir* : *c'est ce que les Latins disent, Appellare. (118)*. Dans les deux derniers exemples, Muret donne également les traductions latine et italienne.

Le deuxième groupe, beaucoup plus important que le précédent, ce sont des dérivés et des composés nouveaux, par exemple *diamantin* : *aussi fort que diamant* (5) ; *œillader* : *c'est à dire regarder sa dame, l'œil d'icelle* (8) ; *empierrer* : *endurcir, tourner en un rocher* (8) ; *affoller* : *rendre fol* (19) ; *se dessoiver, s'aviander, aimantine foi* (22) ; *esclavé* : *captivé, asservi* ; *esmaillé* : *orné* (25) ; *mielleusement* : *doucement* (111) ; *petrarquiser* : *faire de l'amoureux transi, comme Petrarque* (123) ; *rousoiant* : *plein de rosée* (129). Le commentaire du verbe dérivé du sonnet 137, *montaigner* : *s'élever comme montaignes*, est muni de la remarque "Mot nouveau". Dans le commentaire du sonnet 37, on peut lire : *Orin, rosin, ivoirin, & tels autres mots sont de l'invention de Jan Antoine de Baif*. Dans le commentaire du sonnet 50, nous trouvons : *dous graves* : *doucement graves. Mot composé à la manière des Grecs*. Parfois l'explication d'un composé peut être relativement longue, comme c'est le cas du sonnet 115 : *humblefiere* : *humble en port, & en maintien, mais fiere contre mes prieres*. Un commentaire tout à fait à part dans ce groupe est celui du sonnet 206, où Muret souligne qu'il s'agit d'une invention de Ronsard : *horrible* : *horribler, est rendre horrible. Mot inventé par l'auteur. Il en a usé aussi en l'Ode de la pais*.

Le troisième groupe de commentaires linguistiques concerne les mots empruntés à l'italien, au grec et au latin ou les mots créés à l'exemple de ces trois langues. Ici, nous avons par exemple : *manquer* : *faillir*. *Mot prins de l'Italien* (40) ; *bastant* : *suffisant*. *Mot Italien* (84) ; *ferre* : *C'est ce que les Latins, & les Italiens disent*. *Fera* (93) ; *ghirlandes* : *chapeaus de fleurs*. *Mot Italien* (107). Dans le commentaire du sonnet 196, Muret donne une assez longue explication à un mot d'origine grecque : *par sympathie* : *Par une similitude, & comme conjonction de nature, qui est entre elle & les cieus. Sympathie est un mot Grec : mais il est force d'en user, veu que nous n'en avons point d'autre*. Parmi les mots empruntés au grec, aussi : *metamorfose* : *changement*. *Mot Grec* (9). Ici, ajoutons aussi un exemple d'un mot créé à partir du latin : *parannise* : *rende perpetuels*. *Paranniser est ce que les Latins disent*, *Perennare*. *Mot nouveau* (50).

Les termes techniques utilisés dans le langage poétique forment un groupe à part. Ce procédé d'enrichissement du vocabulaire paraît être assez productif. Nous avons, par exemple *calmement* : *paisiblement*. *Mot de marine* (56) ; *trame* : *metafore prinse des tisserans* (86) ; *silla le monde* : *lui ferma les yeuz*. *Le mot, siller, est propre en fauconnerie* (88) ; *quelle trampe a ma vie* : *metafore prinse des armuriers* (il ajoute que Pétrarque en a utilisé aussi) (97) ; *sus le mestier* : *mestier, ourdir, trame, sont mots prins des tisserans* (159).

Pour finir la liste de commentaires linguistiques, il faut mentionner les cas qui nécessitaient absolument à être expliqués, comme dans le sonnet 31, où on trouve une forme contractée *avous* : *comme les Latins disent, Sis, pour Si vis, ainsi les Francois, avous, pour avés vous*. Et enfin, un cas très compliqué d'élision et de liaison dans le sonnet 45, inspiré du grec : *s'ainsin étoit* : *si ainsi étoit*. *Ainsin pour ainsi, à cause de la voielle qui s'ensuit*.

Parfois, Muret ne trouvant rien à commenter, tient à l'exprimer clairement : *Tout ce sonnet est assés facile de soi* (48) ; *L'argument est assés aisé* (94) ; *Tout ce sonet n'a rien, qui ne puisse aisément estre entendu* (104).

Le commentaire de Muret des *Amours* de Ronsard a la forme tout à fait habituelle de ceux de textes classiques latins et grecs, ce qui consciemment ou inconsciemment a aidé à élever ce recueil de poèmes dans le rang des écrits considérés comme les plus prestigieux. Les commentaires qui concernent la nouvelle poétique et le nouveau langage, nécessaires pour la mise en pratique de celle-ci, sont destinés à expliquer, à éduquer et à habituer le public à cette nouvelle expression littéraire française, qu'étaient les sonnets de Ronsard.

Conclusion

À la Renaissance, tous les poètes composaient des vers latins et certains également des vers grecs en imitant les Anciens. Cette capacité a été acquise par une étude assidue des auteurs classiques. Ces œuvres, aussi remarquables soient-elles pour l'époque, n'ont pas résisté à l'épreuve du temps. Elles étaient le fruit de la volonté d'écrire comme les Anciens, ce qui virait parfois à l'excès, comme c'était le cas du cicéronianisme. Parallèlement aux études assidues des classiques, les langues nationales émergent et tentent de se faire une place dans la littérature. Cette tendance a commencé en Italie. Les hommes de lettres français pouvaient profiter de l'expérience italienne grâce au décalage chronologique de la Renaissance de ces deux régions d'Europe : elle n'est véritablement arrivée en France qu'au XVI^e siècle. La poésie qui précédait la Renaissance en France paraissait désuète, à l'exception de Clément Marot. Les mètres quantitatifs de l'Antiquité n'étant pas conformes aux langues romanes, il fallait en emprunter ou en inventer d'autres, basés sur le nombre de syllabes dans un vers, sur le nombre de vers dans une strophe, sur le nombre de strophes et sur l'existence de la rime. Ce sont le sonnet, emprunté à l'Italie, à Pétrarque en l'occurrence, et l'ode d'origine antique qui sont les plus importants dans notre cas. La nouvelle poésie et la nouvelle langue poétique en France sont nées d'après une réflexion faite peut-être collectivement, mais couchée sur le papier par Joachim du Bellay dans sa *Deffence et illustration*, qui dit dans les grandes lignes comment innover dans le vocabulaire et dans l'expression poétique. Il trace également les contours de la nouvelle poésie et donne les perspectives que celle-ci devrait atteindre, à savoir, égaliser, voire surpasser la poésie antique. À l'époque, il était donc nécessaire d'inciter les poètes à écrire en langue maternelle. La création d'œuvres poétiques dans le style nouveau en français était possible grâce à l'étude des classiques et grâce à leur imitation, certes, mais cette imitation était plutôt d'ordre esthétique et non servile, comme on le constatait pour les écrits néo-latins. Les œuvres des poètes ayant écrit en français ont eu une vie beaucoup plus longue que celles néo-latines. Le commentaire de Marc-Antoine Muret du premier livre des *Amours* de Pierre de Ronsard a été conçu pour justifier et familiariser la poésie nouvelle auprès du public qui avait déjà réagi à la première édition du livre. La tâche de Muret était d'élucider des passages obscurs, d'expliquer des mots et des expressions potentiellement incompréhensibles, d'éclaircir des motifs mythologiques ou historico-culturels, en s'appuyant sur les citations des auteurs romains, grecs et italiens. Une question se pose : ces innovations et motifs étaient-ils si incompréhensibles pour les lecteurs de l'époque ? Les innovations lexicologiques se basaient essentiellement sur les modèles des langues classiques et de l'italien. Comme les langues classiques, le

latin en particulier, étaient communément apprises et utilisées, les emprunts à ces langues et la création de nouveaux mots à l'exemple du latin et du grec ne devaient pas poser beaucoup de difficultés à un lecteur érudit de l'époque, mais ils nécessitaient tout de même un commentaire pour une meilleure compréhension et pour cette part importante qui touche les emprunts à l'italien, langue beaucoup moins connue que les langues classiques. Quant à tout ce qui relève de la mythologie, de l'histoire et d'autres faits culturels de l'Antiquité, les très nombreux commentaires d'auteurs classiques étaient relativement accessibles, l'imprimerie en a facilité considérablement la propagation. Muret n'avait-il pas comme motivation première la popularisation du nouveau style dans la poésie et la nouvelle expression poétique française auprès du public français et la valorisation de la langue et de la littérature françaises tant en France qu'à l'échelle internationale ?

Bibliographie

- Baldwin, C. S. 1959. *Renaissance Literary Theory and Practice. Classicism in the Rhetoric and Poetic of Italy, France and England 1400-1600*. Gloucester : Peter Smith.
- de Nolhac, P. 1921. *Ronsard et l'Humanisme*. Paris : Champion.
- de Ronsard, P., Muret, M.-A. 1999. *Les Amours, leurs Commentaires (1553)*, Éd. de Christine de Buzon et Pierre Martin. Paris : Didier Érudition.
- Du Bellay, J. 1549. *La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse*. Paris : Arnoul l'Angelier.
- Du Bellay, J. 1904. *La Défense et Illustration de la Langue Française*, Avec une notice biographique et un commentaire historique et critique par Léon Séché. Paris : Bibliothèque internationale d'édition E. Sansot et Co.
- Du Bellay, J. 2007. *La Deffense, et Illustration de la Langue Françoyse. L'Olive*, Éd. critique par Jean-Charles Monferran. Texte établi avec notes et intr. par Ernesta Caldarini. Genève : Droz.
- Céard, J. 1999. Muret, commentateur des Amours de Ronsard. In : *Ronsard & Muret. Les Amours, leurs Commentaires (1553)*, Éd. de Christine de Buzon et Pierre Martin. Paris: Didier Érudition, p. 359-379.
- Enekel, K. 2014. *The Neo-Latin Commentary*, Brill's Encyclopaedia of the Neo-Latin World, ed. by Philip Ford, Jan Bloemendal and Charles Fantazzi. Leiden/Boston: Brill.
- Enekel, K., Nellen, H. (éds.) 2013. *Neo-Latin Commentaries and the Management of Knowledge in the Late Middle Ages and the Early Modern Period (1400-1700). Supplementa Humanistica Lovanensia, XXXIII*. Leuven: Leuven University Press.
- Ford, P. 2013. *The Judgment of Palaemon. The Contest between Neo-Latin and Vernacular Poetry in Renaissance France*. Leiden/Boston : Brill.
- Gaisser, J. H. 1992. *Catullus*, Catalogus Translationum et Commentariorum 7. Washington: The Catholic University of America Press, p. 197-292.
- Gaisser, J. H. 1993. *Catullus and his Renaissance Readers*. Oxford: Clarendon Press.
- Giro, J.-E. 2012. « Marc-Antoine Muret. Des Isles fortunées au rivage romain », *Travaux d'Humanisme et Renaissance, DII*. Genève: Droz.
- Grafton, A. 1983. *Joseph Scaliger. A Study in the History of Classical Scholarship I. Textual Criticism and Exegesis*. Oxford : Clarendon Press.
- Ijsewijn, J. 1998. « Marcantonio Mureto », *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome, LXVIII*, p. 71-80.

- Lebègue, R. 1965. De la Brigade à la Pléiade, In : *Lumières de la Pléiade. Neuvième stage international d'études humanistes, Tours 1965*. Paris : Vrin, p. 13-20.
- Monferran, J.-Ch. 2016. Les mots d'amour de Ronsard en 1552-1553. Réflexions sur le dictionnaire des premières années de la Pléiade. In : Dauvois, N, Vignes, J. (éds.), *Relire Les Amours de Ronsard* [Actes de colloque] <https://www.fabula.org/colloques/document2978.php>
- Morrison, M. 1956. « Ronsard and Catullus. The Influence of the Teaching of Marc-Antoine de Muret », *BHR*, XVIII. Genève: Droz, p. 240-274.
- Morrison, M. 1963. « Catullus and the Poetry of the Renaissance in France ». *BHR*, XXV, p. 25-56.
- Mouchel, C. 1997. Muret (Marc-Antoine) (1526-1585). In : *Centuriae Latinae. Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières offertes à Jacques Chomarat, réunies par Colette Nativel*. Genève: Droz, p. 575-579.
- Pattison, M. 1889. *Essays*, Vol. I. Oxford: The Clarendon Press.
- Rowell, H. T. 1942. « Muret: A Sixteenth-Century Classicist and His Work ». *The Classical Weekly*, Vol. 35, No 3, p. 268-272.
- Silver, I. 1966. Marc-Antoine de Muret et Ronsard. In : *Lumières de la Pléiade. Neuvième stage international d'études humanistes, Tours 1965*. Paris : Vrin, p. 33-48.
- Trinquet, R. 1965. « Recherches chronologiques sur la jeunesse de Marc-Antoine Muret », *BHR*, XXVII. Genève : Droz, p. 272-285.

Notes

1. Au sujet de Joachim du Bellay, voir Ford, 2013.
2. Sur sa vie, voir Girot, 2012 ; Mouchel, 1997 ; Trinquet, 1965 ; Ijsewijn, 1998.
3. Voir Girot, 2012 ; Trinquet, 1965.
4. Son recueil *Juvenilia* a paru en 1552.
5. Voir Morrison, 1956, 1963 ; Silver, 1966.
6. *Catullus et in eum Commentarius*. Paulus Manutius, Venise, 1554.
7. Ici et par la suite, le chiffre entre parenthèses marque le numéro du sonnet du recueil.
8. L'orthographe originelle est gardée dans les citations de Muret.

**Synergies pays riverains
de la Baltique n° 14 / 2020**



Comptes rendus





Johanna Isosävi

Université de Helsinki, Finlande

johanna.isosavi@helsinki.fi

<https://orcid.org/0000-0003-2327-9799>

Kielitutkimuksen menetelmiä I-IV (Méthodes de la recherche en linguistique I-IV), éds. Milla Luodonpää-Manni, Markus Hamunen, Reetta Konstenius, Matti Miestamo, Urpo Nikanne & Kaius Sinnemäki, Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura (La Société de littérature finnoise), 2020 (1068 pages).

<https://helda.helsinki.fi/handle/10138/323448>

Constitué de quatre volumes, avec plus de 1 000 pages, le nouvel ouvrage *Kielitutkimuksen menetelmiä* ('Méthodes de la recherche linguistique') I-IV (2020) est la première introduction complète en finnois aux différentes méthodes actuellement utilisées dans la recherche linguistique. Publié par la Société de littérature finnoise, l'ouvrage se trouve également en accès libre sur Internet. Après l'Avant-propos, l'ouvrage se divise en quatre parties : I Introduction, II Du recueil de corpus à l'analyse, III Méthodes adaptées à l'examen de la diversité linguistique, IV Illustrations de la diversité méthodologique dans la recherche linguistique. À la fin de l'ouvrage, il y a un résumé en anglais, les informations sur les auteurs et autrices, ainsi que trois index : le premier sur les termes employés, le deuxième sur les chercheurs et chercheuses cité(e)s, et le troisième sur les langues qui apparaissent dans l'ouvrage.

Dans l'Avant-propos, les éditeurs et éditrices expliquent le principal objectif de l'ouvrage, à savoir la présentation et la clarification de la diversité méthodologique en linguistique. Cet objectif consiste à présenter les justifications et les conséquences des choix méthodologiques ainsi que les avantages et inconvénients des différentes méthodes. Selon les éditeurs et éditrices, l'enseignement des méthodes linguistiques est trop dispersé dans les universités finlandaises. L'approche adoptée dans l'ouvrage est métathéorique. En d'autres termes, dans chaque chapitre, on réfléchit à l'histoire de la méthode, à son rapport avec des domaines voisins et aux questions éthiques.

Dans le volume introductif, sont abordés, entre autres, les pratiques liées à la recherche, le savoir scientifique et l'éthique de la linguistique. Le volume II s'ouvre sur l'intuition linguistique, pour ensuite traiter différentes méthodes pour le recueil et l'analyse de données : questionnaire, entretien sociolinguistique, phonétique expérimentale, ethnographie linguistique, analyse du discours, analyse qualitative, analyse conceptuelle, différents corpus, linguistique de corpus quantitative, et linguistique de corpus historique. Dans le volume III, sont traitées les méthodes suivantes pour examiner la diversité linguistique : étude de contacts de langues, documentation des langues, typologie des langues, recherche historique et comparative des langues, et anthropologique linguistique. Le volume IV fournit les exemples suivants de la diversité méthodologique : études de la grammaire, recherche philologique, recherche onomastique, analyse textuelle, sociolinguistique, analyse conversationnelle et interactionnelle, traductologie ainsi que psycholinguistique et neurolinguistique.

Quelle est la place des chercheurs et chercheuses francophones et de la langue française dans l'ouvrage ? Dans le volume introductif, on trouve le fondateur de l'analyse fonctionnaliste André Martinet, le structuraliste suisse Ferdinand de Saussure et les post-structuralistes français Michel Foucault, Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Jean Baudrillard, Julia Kristeva et Jacques Lacan, qui ont critiqué la perception selon laquelle le savoir scientifique serait uniquement objectif et neutre. Dans le deuxième volume, le grammairien Lucien Tesnière est mentionné dans le chapitre portant sur l'intuition linguistique et quelques corpus de la langue française (*Frantext*, CoMeRe Corpora of Computer-Mediated Communication et Ortolang) sont présentés dans le chapitre dédié aux différents corpus. La langue française apparaît dans le troisième volume, dans les chapitres abordant l'étude des contacts de langues (par ex. créole haïtien), la typologie de langues (par ex. les grammairiens de Port Royal au 17^e siècle), la recherche historique et comparative des langues (par ex. l'historien-linguiste Antoine Meillet, dont on reprend la citation « Chaque mot a son histoire »). Enfin, dans le quatrième volume, en discutant la psycholinguistique et la neurolinguistique, on fait référence au chirurgien français Paul Broca qui était parmi les premiers à évoquer le lien entre une certaine partie du cerveau et le traitement du langage ; la chercheuse contemporaine suisse Lorenza Mondada est mentionnée dans le chapitre dédié à l'analyse conversationnelle et interactionnelle. On peut regretter que les recherches francophones récentes n'aient pu occuper une place encore plus importante dans l'ouvrage.

Les éditeurs et éditrices précisent que l'ouvrage est destiné aux étudiants de langues, aux doctorants et doctorantes, à l'enseignement des méthodes, et à toute personne intéressée par la recherche linguistique. À cela, nous pouvons ajouter

qu'il est important de publier les informations sur les méthodes linguistiques en finnois. En effet, l'ouvrage est une collaboration entre 46 chercheurs et chercheuses en linguistique, et un travail collectif de ce genre est certainement à féliciter. Le nombre de méthodes discutées est grand ; et même si un ouvrage ne peut pas tout couvrir, la sélection des méthodes est bien représentative et assez étendue. De plus, les méthodes sont présentées d'une manière soignée. Cet ouvrage sera incontournable pour toute personne finnophone travaillant dans le domaine de la linguistique. Espérons qu'il servira comme exemple pour d'autres manuels linguistiques en finnois dans le futur.



Aurélie Marsily

Université catholique de Louvain, Belgique
aurelie.marsily@uclouvain.be

Tuuli Holttinen, *Le développement des requêtes en langue étrangère. Comparaison entre le français L2, le finnois L1 et le français L1*, Thèse de doctorat, sous la direction de Eva Havu, Ulla Tuomarla et Elizabeth Peterson, Université de Helsinki, 2020 (341 pages). <https://helda.helsinki.fi/handle/10138/321003>

La thèse de doctorat de Tuuli Holttinen s'inscrit dans le domaine de la pragmatique de l'interlangue, domaine qui étudie l'acquisition et l'emploi des stratégies pour accomplir des actions linguistiques en langue étrangère. L'étude y contribue de manière intéressante de par le choix de la combinaison des langues choisies. Elle est consacrée à la production de requêtes en français et finnois, d'une perspective tant native que non-native. Le choix des langues étudiées constitue une combinaison innovante et permet une étude contrastive de langues appartenant à des familles différentes, bien que partageant un territoire commun, l'Europe. Cela rend l'analyse prometteuse, tant d'un point de vue syntaxique que pragmatique. De plus, l'inclusion de l'étude du finnois (L1) aboutit à la possible évaluation de l'influence de la langue maternelle dans les productions en langue d'apprentissage (L2).

La requête, sujet omniprésent dans l'étude en pragmatique comparée et en pragmatique de l'interlangue, est un acte de langage que nous produisons quotidiennement. Il existe de nombreuses manières de la formuler, dépendant de la situation d'énonciation. C'est dans ce contexte que la thèse de Holttinen revêt un intérêt particulier, dans la mesure où elle étudie les choix des locuteurs en fonction de différents facteurs.

Dans le premier chapitre (l'introduction), après avoir justifié le choix du sujet d'étude, Holttinen établit le canevas de l'analyse. Il s'agit non seulement d'étudier la requête mais également d'autres éléments directement liés, à savoir les stratégies de politesse telles que les éléments d'ouverture (salutations, etc.), les modificateurs internes et externes servant à atténuer les requêtes, la perspective de la requête et les formes d'adresse. La thèse aborde une série de questions inhérentes à l'évolution de l'apprentissage d'une L2 : comment choisir la stratégie

de requête adaptée au contexte ? En quelle mesure la langue maternelle et le niveau de compétence de la langue étrangère influencent-elles le choix de la requête ? Ces questions sont traitées dans la thèse au moyen de l'analyse de mises en situation dans huit scénarios de *Discourse Completion Tests* (DCT) oraux, ainsi que des entretiens rétrospectifs. Les données élicitées par ces méthodes permettent une analyse contrastive des formulations à la fois en langue maternelle (finnois et français) et en L2 (à trois niveaux : débutant, intermédiaire et avancé). Les sujets natifs ayant participé à l'étude possèdent soit le français, soit le finnois comme langue maternelle (L1). Les locuteurs non-natifs, quant à eux, sont des étudiants finnophones dont le français constitue la langue d'apprentissage (L2). Le corpus est ainsi constitué de 90 locuteurs, répartis en 5 groupes, correspondant à la langue et niveau spécifiés.

Pour mener à bien sa recherche, l'auteure a divisé sa thèse en quatre parties, subdivisées en sous-chapitres. La première partie (chapitres 2-4) établit le cadre théorique du travail et traite les notions fondamentales utiles à l'analyse. Bien que succinct, le chapitre 2 dresse l'inventaire des principales contributions aux théories des actes de langage et de la politesse. C'est dans ce chapitre que sont présentées les définitions utiles à l'analyse, comme celle de l'acte de requête, ainsi que la taxonomie des requêtes. De nombreuses études se sont centrées sur la requête, concept très vastement utilisé, perdant de ce fait de sa clarté terminologique. Bien que Holttinen repasse les définitions de nombreux auteurs dans plusieurs disciplines, le terme manque quelque peu de contour final ou, du moins, il pourrait être étoffé par un commentaire plus abouti sur l'application que l'auteure en fait pour son étude. Le chapitre 3 définit les caractéristiques des requêtes tant en finnois L1 qu'en français L1, aussi bien dans leurs similitudes que dans leurs différences, basées sur la littérature dans le domaine. Ainsi, le chapitre présente les types de constructions employés dans les requêtes, les façons de les modifier et inclut quelques études comparatives en finnois, français et d'autres langues, dans un contexte global et dans des situations de service, pour enfin se centrer sur les formes d'adresse en finnois et en français. Le quatrième chapitre passe en revue le domaine de la pragmatique de l'interlangue, la définition de la compétence pragmatique et plus particulièrement le développement de cette compétence pragmatique en langue étrangère. Il comporte également un état de l'art d'études antérieures consacrées au développement de requêtes en L2 et des considérations sur la terminologie dans le domaine de la PIL, comme « la norme native » et la scission « natif/non-natif ». Cette partie se termine avec l'exposition des hypothèses pour l'étude. Holttinen postule que, comparés aux locuteurs de français L1, les finnophones de FLE utilisent : (i) plus de stratégies directes, (ii) moins de modificateurs internes, (iii) plus de modificateurs externes, (iv) moins de perspective vers l'interlocuteur et (v) plus de tutoiement.

La deuxième partie de la thèse (chapitres 5-6) présente la méthodologie utilisée pour l'étude et caractérise le type de données collectées. Cette partie comprend deux chapitres. Le chapitre 5 explique les étapes de la collecte des données. Il passe en revue les avantages et inconvénients des méthodes les plus fréquemment utilisées en pragmatique de l'interlangue, à la fois celles que Holttinen utilise pour sa propre recherche, comme les DCT et les rapports verbaux rétrospectifs, et d'autres, telles que les situations de communication authentiques et les jeux de rôle. S'ensuit la présentation des situations de requête imaginées pour l'étude, comprenant notamment les variables sociales desdites situations. Celles-ci incluent aussi bien des contextes commerciaux (timbres, café et paquet-cadeau), académiques (dissertations, notes et livre) que privés (musique et sel). D'autres variables concernent le sexe de l'interlocuteur, le pouvoir et la distance sociale entre les interlocuteurs et le dérangement que suppose la requête pour le récepteur. Les informateurs sont également décrits dans ce chapitre (p.133) : 21 finnois débutants en français L2, 15 apprenants intermédiaires, 17 apprenants avancés, 17 locuteurs français (L1) et 17 finnois (L1). Ce que cette description ne reprend pas, cependant, c'est le bagage linguistique additionnel des sujets, c'est-à-dire les autres langues éventuellement maîtrisées, comme l'anglais. C'est un fait aujourd'hui que ces langues peuvent également influencer la production en L2 et il serait judicieux de le prendre en compte. Ensuite vient le chapitre 6, qui se centre plus particulièrement sur la méthode d'analyse : les différentes étapes qui y ont mené, la classification adoptée et les éléments qui seront analysés dans la partie analytique, mentionnés ci-dessous. La discussion finale présente quelques remarques spéculatives sur l'origine de la disparité dans les résultats des stratégies de requêtes au sein des sujets débutants et natifs (tant du finnois que du français). Ceci nous mène à la troisième partie du travail.

La troisième partie (chapitres 7-8) présente les résultats de l'analyse empirique. Le chapitre 7 examine les requêtes en français L2, en français L1 et en finnois L1, obtenues par le DCT oral. Dans ce chapitre, une comparaison est faite entre l'emploi des éléments d'ouverture, les stratégies de requêtes, les modificateurs internes et externes ainsi que les formes d'adresse. Le chapitre 8, quant à lui, propose une analyse des requêtes suivant la variation situationnelle en français L1, L2 et finnois L1. Ainsi, les huit situations sont contrastées. En découle une discussion pertinente sur l'importance de considérer le contexte pour caractériser le comportement linguistique d'un locuteur. Ce chapitre met également en évidence les différences sociopragmatiques entre langues et cultures française et finnoise qui, à leur tour, influencent la formulation de requêtes tant en langue maternelle qu'en langue étrangère.

La quatrième et dernière partie développe tout d'abord une discussion sur les requêtes dans les variétés linguistiques étudiées (dans le chapitre 9). C'est aussi dans ce chapitre que se fait le point sur l'ensemble des hypothèses avancées en début de thèse, ainsi que des implications pour le développement pragmatique de la L2. Il offre par ailleurs quelques réflexions méthodologiques. Enfin le chapitre 10 présente les conclusions de l'étude, de manière générale sur la démarche adoptée, sur les questions de recherche de l'étude. Il se finit par les principaux apports de la thèse mais également ses limites et quelques pistes pour de futures recherches.

La thèse inclut un large répertoire de références bibliographiques et des annexes comprenant un tableau reprenant une liste généreuse d'études sur l'acte de requête en L2, les scénarii des différentes situations du DCT oral, la classification des requêtes et, enfin, la distribution des stratégies de requête dans des situations de requête.

Au niveau des résultats de l'étude empirique, Holttinen constate que l'ensemble des informateurs préfèrent utiliser des stratégies de requêtes indirectes conventionnelles. Le taux d'emploi de questions sur des conditions de réussite (QCR) augmente avec le niveau des apprenants, s'approchant ainsi de celui des natifs. De même, les apprenants débutants ont recours à des stratégies plus directes que les finnois avec une maîtrise avancée du français. D'autres stratégies présentes dans le corpus natif ne se retrouvent pas dans les productions L2. L'analyse quantitative montre des tendances similaires entre les niveaux avancés et natifs, cependant, l'analyse qualitative révèle des différences à l'intérieur de ces tendances générales. Ce constat vaut aussi pour l'analyse des modificateurs internes. Celle-ci fait ressortir un développement linéaire au niveau quantitatif mais des différences dans les formulations exactes en français L1 et L2, plus spécifiquement concernant les verbes et modes choisis et l'utilisation du marqueur *s'il te/vous plaît*. L'analyse des modificateurs externes, quant à elle, montre des résultats plus hétéroclites et nettement moins linéaires que pour les modificateurs internes. Il en va de même au niveau de la perspective des requêtes. Enfin, les résultats de l'étude des formes d'adresse manifestent des tendances diverses. L'usage du vouvoiement connaît un comportement linéaire vers un usage proche de celui des locuteurs natifs, tandis que celui du tutoiement reste relativement éloigné de celui des informateurs français. Au niveau des formes nominales d'adresse, des comportements différents se remarquent selon une approche quantitative ou qualitative. L'ensemble des résultats fait ressortir la pertinence de regarder à la fois la globalité des tendances générales (approche quantitative) et le détail des comportements au sein même de chacune des structures analysées (approche qualitative). Cependant, la thèse gagnerait en solidité avec une analyse statistique inférentielle. Celle-ci est absente, alors que les idées soutenues en seraient renforcées.

Le chapitre 9 reprend un à un les différents aspects étudiés, offrant à la fois un résumé des résultats les plus pertinents concernant le développement de requêtes en français L2, et une discussion enrichissante sur les différents sujets traités (éléments d'ouverture, stratégies de requête, modification interne et externe, perspective et formes d'adresse). Le concept de linéarité est remarquable pour éclairer les résultats d'analyse dans l'acquisition de procédés linguistiques. Ceci est expliqué et développé au moyen des résultats de l'étude. Lorsque le comportement linguistique des apprenants évolue de manière ascendante ou descendante, Holttinen mentionne la linéarité dans l'apprentissage. Au contraire, lorsque la production du groupe intermédiaire présente une cassure entre les niveaux débutant et avancé, cette linéarité n'est plus présente et l'auteure parle dès lors de développement non-linéaire et ce, indépendamment d'un éventuel usage similaire (ou non) entre L2 et L1. À cet égard, le développement des informateurs en FLE est linéaire concernant tous les points sauf celui de la perspective. Un comportement peut donc être linéaire dans son développement d'un niveau d'apprentissage au suivant, mais s'écarter de la « norme native » par le fait de s'éloigner de plus en plus de ce que les natifs produisent dans la même situation. À cela s'ajoute que cette linéarité peut valoir pour l'analyse quantitative (tous les groupes font un usage supérieur de requêtes indirectes conventionnelles) mais pas d'un point de vue qualitatif, c'est-à-dire dans la répartition des stratégies utilisées.

Comme l'étude inclut la production de stratégies de requêtes à la fois par un groupe de locuteurs de français L1 et de finnois L1, les productions des différents groupes de FLE peuvent être contrastées à la lumière de leur langue maternelle et être ainsi justifiées. L'influence de la L1 joue donc une part importante dans l'interprétation des résultats et permet de mieux comprendre le transfert de la L1 dans les résultats en L2. Comme cela a déjà été suggéré, néanmoins, dans tout apprentissage d'une langue, la langue maternelle n'est pas l'unique responsable des productions (pragmatiquement erronées ou non) dans la L2 et il serait bénéfique de préciser les autres influences linguistiques.

C'est également dans ce chapitre que les hypothèses, basées sur un large éventail d'études dans le domaine, sont réfutées ou confirmées. Les locuteurs finnophones de FLE utilisent plus de stratégies directes et cette préférence diminue aux niveaux plus avancés. Ils emploient moins de modificateurs internes et plus de modificateurs externes, même s'ils surutilisent ceux-ci au niveau avancé et que la distribution diffère de celle en français L1. De plus, au niveau des requêtes indirectes, les finnophones utilisent moins de perspective de l'interlocuteur que les français, mais pas pour les requêtes directes. Enfin, la dernière hypothèse, concernant l'usage du tutoiement, est réfutée car les locuteurs non-natifs utilisent moins le tutoiement

que les natifs en français, même si les apprenants du niveau avancé s'approchent de la norme native.

Le sous-chapitre traitant des implications de l'étude pour le développement pragmatique en L2 est, lui aussi, d'intérêt particulier, et avec une application possible dans le domaine de l'enseignement. On y retrouve l'idée de l'importance du poids de la L1 dans la production L2. Curieusement, l'influence de la langue maternelle semble plus importante au niveau avancé qu'aux niveaux inférieurs (sauf pour l'emploi des marqueurs de politesse), ces premiers étant donc plus enclins au transfert pragmatique. Il y est également question de la difficulté générale d'acquérir les formulations conventionnelles. Ensuite, les réflexions concernant les compétences pragmatique et sociopragmatique suggèrent une piste intéressante, notamment que la compétence sociopragmatique est conditionnée par la compétence pragmatique. Enfin, cette réflexion souligne la tendance des locuteurs L2 à être trop polis et explicites lorsque leur compétence pragmatique le permet.

Pour conclure, la discussion se termine par quelques réflexions méthodologiques. Dès que faire se peut, des liens sont établis entre les résultats de la thèse et ceux d'une étude de 2017 de la même auteure, au moyen d'un DCT écrit. Cette comparaison met en lumière que les résultats dépendent grandement du type de méthode choisie. Les entretiens rétrospectifs éclairent également les productions des différents groupes de locuteurs, mettant en avant que les informateurs pourraient être biaisés en partie par le fait d'être conscients d'être sur écoute. Malgré cela, les résultats montrent que la méthode du DCT oral permet d'éliciter des données qui se rapprochent davantage des données authentiques que ne le permet le DCT écrit. Holttinen conclut que la prudence reste pourtant de mise quant à une éventuelle généralisation et comparabilité totale des résultats obtenus.



Virgile Reiter

Docteur en Études Nordiques

Chercheur indépendant

virgile.reiter@univ-lyon2.com

<https://orcid.org/0000-0001-7474-422X>

Susanna Hakulinen, *Idéologies linguistiques dans l'enseignement et l'apprentissage du suédois et du finnois. Étude ethnographique en contexte universitaire en France, en Suède et en Finlande*, Thèse de doctorat, sous la direction de Carita Klippi et Karl Gadelii, Université de Tampere et Sorbonne Université, 2020 (390 pages).

<https://trepo.tuni.fi/handle/10024/119164>

La thèse de Mme Hakulinen, réalisée en co-tutelle avec l'Université de Tampere et Sorbonne Université, prend pour point de départ la théorie des idéologies linguistiques pour analyser les techniques d'enseignement du suédois et du finnois dans trois contextes écolinguistiques différents : la France, la Suède et la Finlande. À partir d'un riche corpus de données, recueillies lors d'entretiens ethnographiques non directifs auprès de 109 étudiants et 12 enseignants universitaires dans les trois pays, Mme Hakulinen étudie l'influence de ces idéologies linguistiques dans les *affordances d'apprentissage*, c'est-à-dire les possibilités d'action de l'apprenant dans son environnement. Elle s'inscrit donc dans le courant de l'anthropologie linguistique, citant notamment Patricia Duff, Leon Van Lier et Peter de Costa. L'objectif affiché de la thèse était « d'établir différents profils d'apprenants par rapport à leur utilisation de la langue cible, en prenant en considération leur contexte d'apprentissage écolinguistique. » (p. 16). Un objectif qui semble rempli à la lecture de la présente thèse, puisque Mme Hakulinen, à partir de son corpus, nous propose plusieurs profils types d'apprenants, qu'elle met en relation avec l'environnement linguistique dans lequel ils évoluent. Le choix des différents terrains d'observation fait l'objet d'une contextualisation dans l'introduction de la thèse (p. 25 *sqq.*), avec un bref exposé du nombre de locuteurs et de leurs statuts pour chaque langue dans les pays étudiés.

La thèse s'ouvre par une longue introduction (p. 15-30), qui commence par exposer les problématiques de recherche abordées dans la thèse (p. 18), puis présente les notions centrales de la thèse, l'idéologie linguistique et l'*affordance*,

ainsi que le terrain d'étude (p. 20-25). Le reste de l'introduction est consacré à une présentation de la méthodologie ethnographique utilisée, avec un questionnement bienvenu sur la position du chercheur en tant qu'observateur de la classe, et à la présentation du plan de la thèse (p. 28-30). L'ouvrage est ensuite divisé en deux parties : dans un premier temps, Mme Hakulinen présente le cadre théorique dans lequel elle a exploité les données recueillies. Cette première partie occupe une place importante dans la thèse, avant de laisser la place dans un second temps (p. 107 *sqq.*) à l'étude du corpus établi par Mme Hakulinen. La thèse se conclut par une bibliographie (p. 311 *sqq.*) ainsi qu'une annexe (p. 347 *sqq.*) qui présente les questionnaires distribués par Mme Hakulinen dans le cadre de ses entretiens.

Mme Hakulinen adopte dans sa thèse une approche résolument interdisciplinaire pour aborder le thème de l'enseignement des langues : elle mêle, à juste titre, analyse linguistique, anthropologie et didactique et son propos, s'il concerne en premier lieu l'apprentissage du suédois et du finnois, peut facilement être appliqué à l'enseignement d'autres langues. Elle étudie avec justesse l'influence des politiques publiques sur les pratiques enseignantes, mais aussi sur les pratiques des apprenants, qui reçoivent eux aussi les discours publics sur leur apprentissage et les intègrent, consciemment ou non, dans leur attitude vis-à-vis de la langue choisie. Mais elle ne se contente pas de ces politiques publiques pour analyser son corpus et fait à plusieurs reprises des rappels historiques bienvenus (on pensera notamment à la longue histoire entre la Suède et la Finlande, qu'elle aborde p. 84 *sqq.*). Il est aisé d'imaginer que le travail de Mme Hakulinen pourrait inspirer les chercheurs désirant aborder des questions d'apprentissage linguistique dans des situations post-coloniales, même si elle n'aborde pas le sujet sous cet angle, du fait de son terrain de recherche.

Ces éléments permettent au lecteur d'éclairer plus avant certaines des réponses aux entretiens que Mme Hakulinen cite abondamment dans son étude de corpus. On appréciera aussi l'attention portée aux questions d'éthique dans la collecte de données, preuve d'une réflexivité sur la pratique de la recherche et la position de l'observateur (p. 122 *sqq.*) et d'un véritable travail de critique des sources. L'analyse du corpus, qui occupe la seconde partie de la thèse, est abondamment illustrée par des extraits d'entretiens, qui sont proposés en traduction et en version originale quand celle-ci est en langue nordique. La démarche de transcription des entretiens en elle-même est expliquée p. 130, avec un choix délibéré de la part de Mme Hakulinen de ne pas inclure les notes sur la gestuelle et les onomatopées des participants afin de rendre le texte plus accessible au lecteur. Cela permet effectivement de rendre la lecture de l'ouvrage fluide, les extraits d'entretiens servant à illustrer les analyses de l'auteur sur l'attitude linguistique des participants vis-à-vis de leur apprentissage

de la langue concernée. Nous noterons en particulier la réflexion menée dans cette partie sur les questions de langue standard et sur ce que Mme Hakulinen désigne comme l'idéologie d'autochtonie, qui place le locuteur natif comme autorité sur l'apprenant (p. 205 *sqq.*). Ces éléments semblent tout à fait pertinents au prisme des débats sur la valorisation des variantes régionales et des accents en France et dans la francophonie et de l'intégration des immigrants non francophones. Mme Hakulinen aborde aussi la question de la prépondérance de l'anglais et de sa place particulière dans les différents systèmes scolaires, montrant là aussi que l'importance prise par l'enseignement de cette langue pousse les apprenants de langues tierces à se positionner par rapport à celle-ci, voire à se justifier.

Pour résumer, cette belle thèse offre une analyse des pratiques d'enseignement du suédois et finnois dans trois contextes différents : la Suède, la Finlande et la France, mais ne se résume pas à ces questions. S'il est certain que les chercheurs s'intéressant au monde nordique et à l'enseignement de ses langues trouveront dans la thèse de Mme Hakulinen matière à réflexion, cela sera aussi sans doute le cas de tous ceux qui s'intéressent à l'anthropologie linguistique et au statut des langues minoritaires dans un contexte plus large.

**Synergies pays riverains
de la Baltique n° 14 / 2020**



Annexes



Profils des contributeurs



• Coordinatrice scientifique •

Ana-Maria Cozma est maître de conférences HDR au Département de français de l'Université de Turku, en Finlande. Ses recherches s'inscrivent principalement dans le domaine de la sémantique argumentative et de l'analyse du discours, et portent, entre autres, sur la construction discursive des représentations, sur la modalité, les actes de langage, les discours de la bioéthique et de la Francophonie. Elle s'intéresse également à la pédagogie universitaire, en particulier à la pédagogie de la méthodologie de la recherche.

• Auteurs des articles •

Maarit Mutta est maître de conférences HDR à l'université de Turku (Finlande). Elle est spécialiste en apprentissage et enseignement des langues étrangères. Elle a soutenu sa thèse en 2007 sur les processus d'écriture et en particulier sur l'aisance rédactionnelle. Elle s'intéresse aussi aux questions de l'apprentissage-enseignement informel et numérique, dont la robotique et l'apprentissage-enseignement durable. <https://orcid.org/0000-0003-1227-1484>

Susanna Salminen a obtenu son Master en sciences du langage, parcours FLE, en 2020. Elle a rédigé son mémoire de master sur les séquences préfabriquées chez les étudiants universitaires. Actuellement, elle travaille comme assistante dans deux projets de recherche à l'Institut de langues et de traduction à l'Université de Turku.

Merilyn Meristo est maîtresse de conférences à l'Université de Tallinn. Son domaine de spécialité est la didactique des langues étrangères. Elle s'intéresse également à l'enseignement d'une matière intégré à une langue étrangère. Ses publications majeures portent sur la psychologie de l'éducation, notamment la motivation des enseignants ainsi que des étudiants, l'auto-efficacité, la satisfaction au travail et le climat scolaire. <https://orcid.org/0000-0002-9666-7752>

Mélanie Buchart est maître de conférences en langue et culture françaises au département de langues de l'Université de Helsinki (Finlande). Après avoir soutenu sa thèse sur la conceptualisation didactique de la culture dans l'enseignement du FLE (2013), elle a poursuivi ses recherches sur les représentations ainsi que sur l'identité et l'altérité en didactique (analyse du discours de manuels de FLE et d'apprenants). Depuis 2018, en tant que membre du groupe de recherche DRAINE (Haine et rupture sociale, discours et performativité), elle

travaille également sur l'analyse des discours de haine et la notion d'ethos. Elle est aussi membre de l'équipe CoCoLaC (Comparing and Contrasting Languages and Cultures) depuis 2015.

Maria Einman a soutenu sa thèse intitulée *Lector in drama. Les enjeux fictionnels et imaginaires du suicide dans le drame français du XIX^e siècle* à l'Université de Tartu (Estonie), en 2018, en co-tutelle avec l'Université Sorbonne nouvelle – Paris 3. Les articles qu'elle a publiés portent sur la réception des pièces de théâtre par les lecteurs empiriques et par les spectateurs critiques, ainsi que sur la photographie de scène de l'entre-deux-guerres. En 2020, son édition critique du premier théâtre de Maurice Maeterlinck en estonien est parue aux Presses de l'Université de Tartu. Actuellement, elle prépare l'édition critique de la traduction estonienne de *Trésor des humbles* de Maeterlinck et poursuit ses recherches sur l'imaginaire théâtral en interrogeant la souffrance et la compassion dans le théâtre français moderne et contemporain.

Kaia Sisask est maîtresse de conférences en littérature et culture française à l'Université de Tallinn. Elle est également traductrice et membre de la section des traducteurs de l'Union des écrivains estoniens. À côté de la fiction, elle a traduit des œuvres des sciences humaines et sociales (Foucault, Le Goff, Levinas, Lévi-Strauss, Kristeva). Elle a publié une monographie sur les influences du symbolisme français dans la littérature estonienne du début du XX^e siècle et poursuit sa recherche dans le domaine des transferts culturels, y compris la traduction.

Ülo Siirak a suivi des études de français et de lettres classiques à l'Université de Tartu et des études de grammaire comparée des langues indo-européennes à l'École Pratique des Hautes Études de Paris. Il enseigne à l'Université de Tallinn le français, le latin, l'introduction aux études romanes, la civilisation romaine et l'histoire de la France à partir de la Révolution. Son champ de recherche est la réception des obscénités des œuvres des auteurs romains, notamment les obscénités de Catulle dans les commentaires humanistes français et italiens.

• **Auteurs des comptes rendus** •

Johanna Isosävi est actuellement maîtresse de conférences au Département de français de l'Université de Helsinki, en Finlande. Ses domaines de spécialités sont les formes d'adresse et la politesse, qu'elle aborde plus particulièrement à travers le prisme des études contrastives et interculturelles (français-finnois). Son projet de recherche « La politesse en Finlande et en France » (2017–2019) a été financé par la fondation finlandaise Kone. Elle a travaillé aussi comme chercheuse invitée à l'École normale supérieure de Lyon en 2020 et 2017. <https://orcid.org/0000-0003-2327-9799>

Aurélié Marsily est en dernière année doctorale en linguistique espagnole de l'Université catholique de Louvain, en Belgique. Elle y tient un poste d'assistante, combinant ses activités de recherche à une charge d'enseignement de l'espagnol en bachelier ainsi qu'à

l'encadrement d'activités reliées à la didactique de l'espagnol. Sa recherche s'inscrit dans le domaine de la pragmatique de l'interlangue. Dans sa thèse, elle analyse la production et la perception de requêtes par des apprenants belges (francophones) en espagnol, et la compare à celle d'étudiants originaires de la péninsule ibérique, dans leur langue maternelle. Elle se centre non seulement sur la manière dont ces groupes formulent et perçoivent des stratégies de requêtes, mais également aux aspects directement liés à ce sujet, tels que les formes d'adresse et les moyens utilisés pour atténuer les requêtes.

Virgile Reiter est docteur en Études Nordiques, spécialiste du Moyen-Âge scandinave. Il travaille notamment sur la réception et la traduction des romans médiévaux en Scandinavie à la fin du Moyen-Âge. Après avoir soutenu sa thèse à l'université Paris-Sorbonne sur *Flores och Blanzeflor* et les pratiques de traduction dans la Scandinavie médiévale, il travaille à présent sur les représentations de l'altérité dans les textes scandinaves médiévaux, notamment les représentations de l'Orient. <https://orcid.org/0000-0001-7474-422X>



Projet pour le numéro 15 / 2021



Agentivité et discours rapporté

Coordonné par Léa Huotari et Kristiina Taivalkoski-Shilov
(Université de Turku, Finlande)

Dans les sciences du langage, l'agentivité fait référence à la relation de l'agent à l'action (Dowty 1991). Dans cette perspective, les cas classiques incluent le sujet syntaxique ou le complément d'agent référant à un animé humain qui correspondent à l'agent sémantique, à savoir au point de départ de l'action. En outre, le sujet syntaxique peut correspondre à un agent involontaire ou à un participant qui subit une action sans pour autant en être le point de départ (voir par exemple Neveu 2011, s.v. Agent). Or, en plus de l'attribution du rôle sémantique d'agent, l'agentivité est liée aussi à la subjectivité dans le langage, et on a alors recours aux définitions fournies par d'autres disciplines (cf. Marignier 2015). Si les définitions psychologiques ou anthropologiques de l'agentivité (*agency*) (cf. Balconi 2010 ; Bandura 1989 ; Duranti 2004) mettent l'accent sur la capacité de l'individu à percevoir son environnement et à le changer ainsi que sur l'intention consciente et intentionnelle d'agir pour atteindre un objectif spécifique, c'est la capacité et la volonté d'agir du sujet en tant qu'acteur social qui est soulignée dans les définitions couramment utilisées dans les sciences sociales (Bourdieu 1973, 1990, 1997 ; Giddens 1979, 1984).

Dans ce numéro thématique, nous proposons d'aborder la notion d'agentivité sous l'angle de la capacité d'action et de la subjectivité de l'énonciateur au sein du discours rapporté. Dans le contexte du discours rapporté, la première question qui se pose est la possibilité et/ou la volonté de l'être responsable (que celui-ci soit oral ou écrit) de faire entendre sa propre voix ainsi que celle des autres énonciateurs qu'il mobilise : Qui parle ou pense ? Pourquoi le choix de cette source d'énonciation ?

Une deuxième question concerne le choix de la modalité de représentation de la parole et de la pensée d'autrui dans les différents types de discours rapporté.

Troisièmement, se pose la question de savoir pourquoi on a recours au discours rapporté : dans quels cotextes et contextes cite-t-on et dans quel genre de visées argumentatives et discursives (par exemple faire avancer le discours, construire l'agentivité, l'ethos et l'identité ; véhiculer et construire engagement et désengagement, prendre en charge le discours et la responsabilité énonciative, ou pour se positionner et exprimer des attitudes, idéologies,

topoi et stéréotypes), esthétiques et narratives (par exemple construire le point de vue et les phénomènes tels que l'ironie) ou autres ?

Quatrièmement, une réflexion centrée sur le discours rapporté implique des questionnements concernant les conséquences de la citation au niveau syntaxique, textuel, discursif, idéologique. De même, elle interroge sur des phénomènes (et théories) annexes qui peuvent être reliés à l'agentivité et au discours rapporté.

Enfin, le numéro thématique pourra s'intéresser aux phénomènes suivants (liste non exhaustive) :

- la représentation linguistique de l'agentivité dans différents genres textuels ;
- la construction du DR sur le plan syntaxique : participes présents, connecteurs causaux, formes d'adresse, etc. ;
- la multimodalité, intermodalité, intertextualité ;
- les liens entre différents types du DR et leur implication en termes d'agentivité ;
- la sur-énonciation ;
- le choix de la personne, des textes cités et de la catégorie de DR ;
- l'évidentialité ;
- les rapports entre le DR journalistique et littéraire ;
- etc.

Ce numéro thématique invite à interroger les notions de discours rapporté et d'agentivité à partir d'exemples concrets dans des corpus variés. Ces notions pourront être étudiées dans la presse (ancienne ou contemporaine) ou les dépêches d'agences de presse, la littérature, les corpus parallèles bilingues ou multilingues incluant le français comme l'une des langues, les récits autobiographiques, les médias sociaux (forum de discussion, Twitter ou autre), les corpus d'apprenants, sans se limiter à ceux-là.

Références

- Balconi, M. 2010. *Neuropsychology of the Sense of Agency*. Nova Science Publishers, Inc.
- Bandura, A. 1989. « Human Agency in Social Cognitive Theory ». *American Psychologist*, n° 44, p. 1175-1184.
- Bourdieu, P. 1973[2000]. *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de trois essais d'ethnologie kabyle* (1ère éd. : Genève, Droz, 1973). Paris : Seuil.
- Bourdieu, P. 1990. *Le Sens pratique*. Paris : Ed. de Minuit.
- Bourdieu, P. 1997 *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil.
- Dowty, D. 1991. « Thematic Proto-Roles and Argument Selection », *Language*, n° 67, p. 547-519.
- Duranti, A. 2004. Agency in language. In : *A companion to linguistic anthropology*. Malden-Oxford : Blackwell, p. 451-473.
- Giddens, A. 1979. *Central Problems in Social Theory : Action, Structure and Contradiction in Social Analysis*. Berkeley : University of California Press.

Giddens, A. 1984. *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*. Berkeley : University of California Press.

Marignier, N. 2015. « L'agentivité en question : étude des pratiques discursives des femmes enceintes sur les forums de discussion ». *Langage et société*, n° 152, p. 41-56.

Neveu, F. 2011. *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris : Armand Colin.

Rabatel, A. 2001. « Les représentations de la parole intérieure 'monologue intérieur, discours direct et indirect libres, point de vue ». *Langue française*, n° 132, p. 72-95.

Rosier, L. 2002. « La presse et les modalités du discours rapporté : l'effet d'*hyperréalisme* du discours direct surmarqué ». *L'information grammaticale*, n° 94, p. 27-32.

Vion, R. 2004. « Modalités, modalisations et discours représentés », *Langages*, n° 156, p. 96-110.

L'appel à contributions a été lancé en décembre 2020.

Contact de la Rédaction : synergies.baltique@gmail.com

<https://gerflint.fr/synergies-pays-riverains-de-la-baltique>

Consignes aux auteurs



- 1** L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies.baltique@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncées dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné. Aucune participation financière ne sera demandée à l'auteur pour la soumission de son article. Il en sera de même pour toutes les expertises des textes (articles, comptes rendus, résumés) qui parviendront à la Rédaction.
- 2** L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction et de représentation ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.
- 3** Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4** Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité.
- 5** Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.
- 6** La taille de police unique est 10 pour tout texte proposé (présentation, article, compte rendu) depuis les titres jusqu'aux notes, citations et bibliographie comprises). Le titre de l'article, centré, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays et son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) seront également centrés et en petits caractères. L'auteur possédant un identifiant ORCID ID (*identifiant ouvert pour chercheur et contributeur*) inscrira ce code en dessous de son adresse. Le tout sera sans couleur, sans soulignement ni hyperlien.

7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 6-8 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.

8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé. Les mots-clés seront séparés par des virgules et n'auront pas de point final.

9 La police de caractère est Times New Roman, taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.

10 L'article doit comprendre entre 15 000 et 30000 signes, soit 6-10 pages Word, éléments visuels, bibliographie, notes et espaces compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus de lecture ne dépassera pas 2500 signes, soit 1 page. Comptes rendus et entretiens seront en langue française.

11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.

12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.

13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.

14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit : (Dupont, 1999 : 55).

15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.

16 La bibliographie en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.

17 Pour un ouvrage

Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.

Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.

Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.

18 Pour un ouvrage collectif

Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture, p. 49-60.

19 Pour un article de périodique

Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, p. 41-61.

20 Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hypertexte, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie française.

22 Graphiques, schémas, figures, photos éventuels seront envoyés à part aux formats Word et PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le *copyright* sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet et extraits de films ou d'images publicitaires seront refusés. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation.

NB : Toute reproduction éventuelle (toujours en noir et blanc) d'une image, d'une photo, d'une création originale et de toute œuvre d'esprit exige l'autorisation écrite de son créateur ou des ayants droit et la mention de paternité de l'œuvre selon les dispositions en vigueur du Code français de la propriété intellectuelle protégeant les droits d'auteurs. L'auteur présentera les justificatifs d'autorisation et des droits payés par lui au propriétaire de l'œuvre. Si les documents sont établis dans un autre pays que la France, les pièces précitées seront traduites et légalisées par des traducteurs assermentés ou par des services consulaires de l'Ambassade de France. Les éléments protégés seront publiés avec mention obligatoire des sources et de l'autorisation, dans le respect des conditions d'utilisation délivrées par le détenteur des droits d'auteur.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Les prépublications de l'article et de ses métadonnées ne sont pas autorisées. Une fois éditée sur gerflint.fr, seule la version « PDF-éditeur » de l'article peut être déposée pour archivage dans les répertoires institutionnels de l'auteur exclusivement, avec mention exacte des références et métadonnées de l'article. L'archivage de numéros complets est interdit. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article, tels que dûment spécifiés dans la politique de la revue. Par ailleurs, les Sièges, tant en France qu'à l'étranger, n'effectuent aucune opération postale, sauf accord entre le Gerflint et un organisme pour participation financière au tirage.



Synergies pays riverains de la Baltique, n° 14 / 2020

Revue du GERFLINT

**Groupe d'Études et de Recherches
pour le Français Langue Internationale**

En partenariat avec
la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

Président d'Honneur : Edgar Morin

Fondateur et Président : Jacques Cortès

Conseillers et Vice-Présidents : Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

PUBLICATIONS DU GERFLINT

Identifiant International : ISNI 0000 0001 1956 5800

IdRef : 077342070

Le Réseau des Revues Synergies du GERFLINT

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest	Synergies Monde
Synergies Afrique des Grands Lacs	Synergies Monde Arabe
Synergies Algérie	Synergies Monde Méditerranéen
Synergies Argentine	Synergies Pays Germanophones
Synergies Amérique du Nord	Synergies Pays Riverains de la Baltique
Synergies Brésil	Synergies Pays Riverains du Mékong
Synergies Chili	Synergies Pays Scandinaves
Synergies Chine	Synergies Pologne
Synergies Corée	Synergies Portugal
Synergies Espagne	Synergies Roumanie
Synergies Europe	Synergies Royaume-Uni et Irlande
Synergies France	Synergies Russie
Synergies Inde	Synergies Sud-Est européen
Synergies Iran	Synergies Tunisie
Synergies Italie	Synergies Turquie
Synergies Mexique	Synergies Venezuela

Essais francophones : Collection scientifique du GERFLINT

Direction du Pôle Éditorial International :

Sophie Aubin (Universitat de València, Espagne)

Contact: gerflint.edition@gmail.com

Site officiel : <https://www.gerflint.fr>

Webmestre : Thierry Lebeau-pin (France)

Synergies pays riverains de la Baltique, n° 14 / 2020

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT – Sylvains-les-Moulins – France – Copyright n° ZSN6DE3

Identifiant pérenne ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb427201448>

Bibliothèque Nationale de France - Décembre 2020

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique
francophone en réseau

www.gerflint.fr

Dans ce numéro *Varia*, le lecteur trouvera six articles qui s'inscrivent dans les domaines de l'apprentissage des langues, de l'analyse du discours et de la littérature. Les articles portent respectivement sur les séquences préfabriquées dans la rédaction en langue étrangère, sur la motivation des étudiants de français langue étrangère d'une université estonienne, sur le discours persuasif dans le livre *Les Identités meurtrières* d'Amin Maalouf, sur la compassion dans le théâtre français de l'entre-deux-guerres, sur l'objet dans les romans *La Peau de chagrin* de Balzac et *La Tentation de Saint Antoine* de Flaubert et, enfin, sur le commentaire de Marc-Antoine Muret du premier livre des *Amours* de Ronsard.